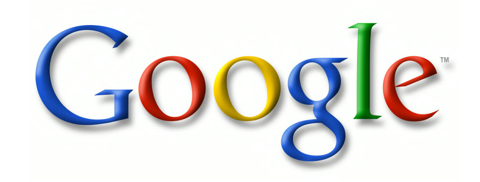
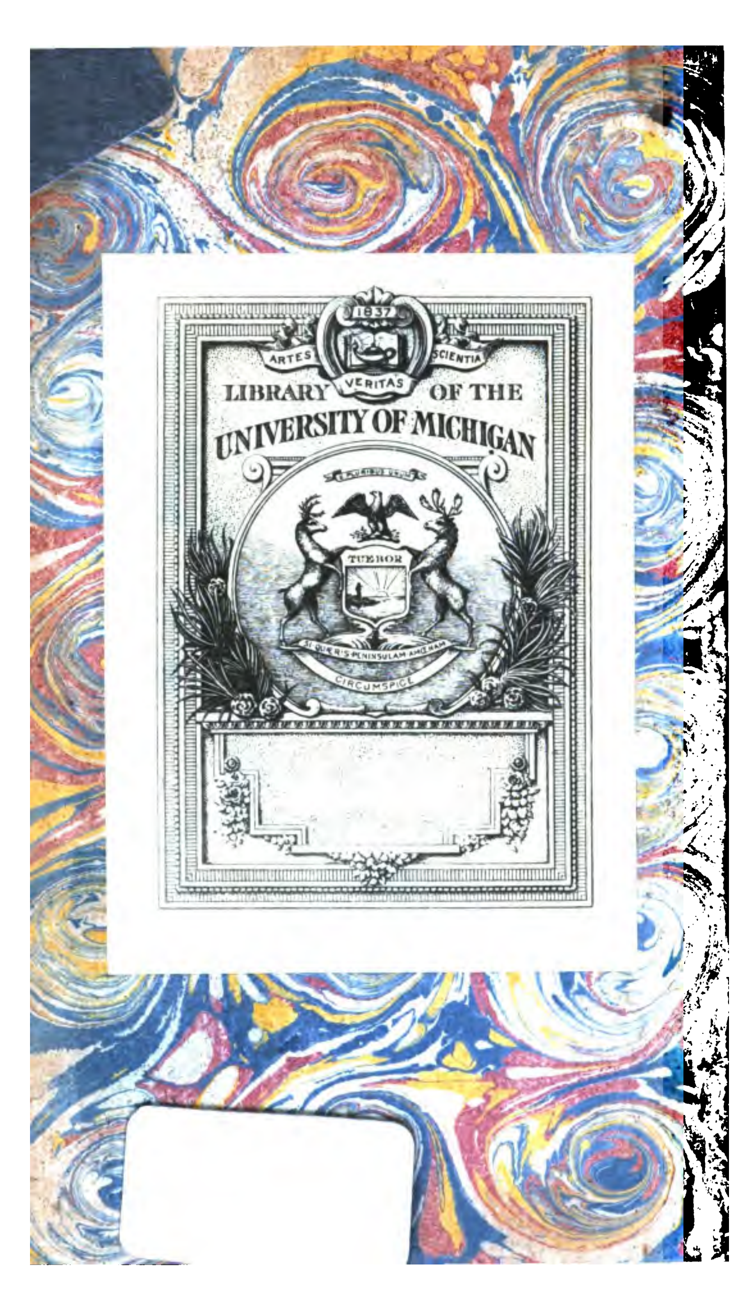




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE
CONTES TARTARES.

LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE

CONTES TARTARES.

Gueulette, Thomas Simon

LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE.
CONTES TARTARES.

NOUVELLE EDITION

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





LES MILLE ET UN QUART D'HEURE.

CONTES TARTARES.

XC.

QUART D'HEURE.



UELQUE bonté que le Sultan de Babylone eut pour ſon Viſir, l'état où il le voyoit, lui fit croire que l'accuſation du Vieil-

lard étoit véritable. Il voulut s'en éclaircir par lui-même ; & ayant confronté ſon cachet avec les empreintes qui avoient été faites ſur le corps du Viſir, il ne fut pas plûtôt convaincu de ſon crime, qu'entrant dans une fureur extrême, il alloit lui couper la tête, lorſque le faux Vieillard lui retenant le bras, reprit ſa forme naturelle, & ſe fit connoître pour le Prince Bagdedin.

Si le Sultan avoit été étonné du procédé du Vieillard, on peut s'imaginer quelle fut ſa confuſion en le voyant diſparoître à ſes yeux, & en voyant ſon fils à ſa place : Seigneur, lui dit alors le Prince : Perſuadé que vous devez être de mon innocence, & du crime de mes ennemis, j'oſe me préſenter devant votre auguſte face ; mais quoique le Viſir & la Sultanne méritent la

mort ; permettez que mon retour en ces lieux ne ſoit point marqué par l'effuſion de leur ſang : je leur pardonne l'impoſture qui a penſé me couter la vie, & je ſupplie votre Majeſté de ne les punir qu'en les uniſſant enſemble, & les obligeant d'y vivre éternellement. Cette union forcée entre deux perſonnes d'un caractére ſi odieux, leur ſera un ſupplice plus cruel que la mort même. Le grand Prophete qui par une protection toute particuliere m'a préſervé des périls où me jettoit votre indignation, m'a (ſans doute par la voye d'un ſimple Payſan) communiqué des ſecrets merveilleux, qui mettent vos jours & les miens en ſûreté contre la malice de vos ennemis. Votre Majeſté qui vient d'en juger par la figure du Vieillard que j'avois il n'y a que quelque mo-

mens, sçaura qu'un génie bienfaisant à qui rien n'est impossible, a dirigé toutes mes actions; c'est lui qui m'a appris, que le Visir avoit été élevé comme Esclave dans la maison d'un Arabe nommé Arefy, dont j'avois pris la ressemblance; qu'ayant abusé des bontés de son Maître, & trahi son honneur en corrompant sa femme, & méditant de l'empoisonner, il s'étoit sauvé de chez lui pour éviter sa juste colere, & qu'ensuite par différens moyens il avoit eu le bonheur de parvenir au suprême degré de votre faveur: alors Bagdedin raconta au Sultan son pere de quelle maniere il avoit laissé le Visir pour mort dans les jardins du Sérail; le rôle de vieille, qu'il avoit joué auprès de lui, & la menace qu'il lui avoit faite en lui imprimant son cachet.

Le Visir qui étoit revenu de son évanouissement, étoit plus pâle qu'un criminel que l'on conduit au supplice. Il n'avoit pas la hardiesse de nier aucun des faits avancés & prouvés par le Prince, il attendoit son Arrêt le visage prosterné contre terre, lorsque Bagdedin intercéda de nouveau pour lui & pour la Sultanne. Rendez, Seigneur, ce jour remarquable, dit-il au Sultan, par un acte de clémence envers ces misérables, ils sont indignes de votre colere, & je vous demande leur vie, comme une grace que je serois inconsolable de ne point obtenir.

Le Sultan de Babylone surpris de la générosité de son fils, calma l'extrême colere qui étoit peinte sur son visage : Prince, lui dit-il, si digne de monter un jour sur le Trône, je loue votre

vertu, & j'approuve votre conseil ; j'abandonne cet infidele Visir & l'ingrate Kourma à leurs mauvaises inclinations, & je leur donne une vie qui leur deviendra bientôt à charge, persuadé que ces deux misérables ne seront pas plutôt obligez de se regarder comme mari & femme, qu'ennuyés des liens qu'ils ne pourront point rompre sous peine de la vie, ils souffriront plus que si je leur faisois subir la mort qu'ils méritent.

Alors, Seigneur, poursuivit Ben-Eridoün, Kourma ayant été appellée ; après des reproches sanglants de la part du Sultan, il la fit marier au Visir par le Moufti, & les chassa ensuite l'un & l'autre de Babylone avec indignité.

Pour Bagdedin, le Sultan le déclara autentiquement son Suc-

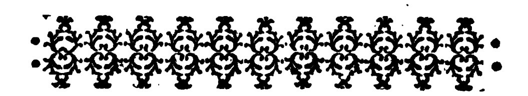
cesseur après avoir renvoyé à Kourma tous les enfans qu'elle avoit eu dans le Serail : & le jeune Prince, après la mort de son pere, regna avec toute sorte de bonheur & de tranquillité.

Cette Histoire est particuliere, dit Schems-Eddin : les vengeances y sont bien menagées, & je ne doute point que le perfide Visir & l'infidelle Kourma n'ayent bien-tôt trouvé leur supplice dans leur union ; cela peut-être, Seigneur, reprit Ben-Eridoün. J'ignore la suite de leurs avantures ; l'Auteur chez lequel j'ai puisé cette Histoire, n'en dit mot, & se contente de les abandonner à leur mauvais destin, mais j'en sçais une autre assez plaisante, où la tendresse de trois maris est des plus remarquables : si Votre Majesté le souhaite, je vais la lui raconter. Je t'écoute-

rai avec beaucoup de ſatisfaction, dit le Roi d'Aſtracan.

Alors Ben-Eridoüin parla en ces termes.





HISTOIRE.

D'Alcouz, de Taher, & du Meûnier.

DEUX jeunes Marchands de Bagdad étoient depuis leur enfance tellement unis d'amitié, qu'ils étoient inséparables : On ne parloit que de l'union d'Alcouz & de Taher ; & comme ils n'avoient ni pere ni mere, & qu'ils étoient leurs maîtres, ils résolurent, pour s'attacher encore plus fortement l'un à l'autre, de faire entr'eux une société de marchandises, dans laquelle en moins de trois ans, ils firent de très-grands profits.

Taher causant un soir avec Alcouz qu'il voyoit rêveur : Que manque-t-il à votre bonheur, mon cher frere, lui dit-il, car l'étroite amitié qui regnoit entr'eux ne leur permettoit gueres de se servir d'un autre nom) nos fonds sont augmentés du quadruple, nos Magazins sont remplis des plus belles marchandises, & cependant depuis quelques jours je m'apperçois que le chagrin vous domine, & que vous ne cherchés que la solitude ; ne suis je donc plus digne d'entrer dans vos secrets ? Ah, mon cher Taher, répliqua Alcouz en l'embrassant : je ne puis sans rougir vous avoüer ma foiblesse, je me la veux cacher à moi-même ; mais je sens qu'elle a pris trop d'empire sur mon cœur, & que je n'en suis plus le maître. Connoissez-vous Beh-

loul * le Barbier qui demeure au bout du Pont de Bagdad ? Oüi, reprit Taher, il est encore plus connu par la réputation que sa fille a d'être la plus belle personne de Bagdad, que par les reparties vives & promptes qui l'ont fait ainsi surnommer ; & je commence en vous voyant soupirer, à croire que vous n'avez pas été insensible aux charmes de cette adorable fille. Vous devinés juste, répondit Alcouz, en rougissant, j'aime la belle Lira ; mais je l'aime avec tant de passion, que je perdrai l'esprit si je n'en deviens possesseur : Je crois ne lui être pas indifférent par quelques conversations que j'ai eu avec elle, & je balançois à vous parler de mon amour, dans la crainte que cette nouvelle n'al-

* Behloul en Arabe signifie railleur.

tera votre amitié pour moi. Je sçai, répliqua, Taher, que l'on perd plus de la moitié d'un ami, lorsqu'il se marie; mais, mon cher Alcouz, je préfére votre satisfaction à la mienne, & je vais de ce pas travailler à votre bonheur; ma mere, comme vous sçavez, a eu l'honneur de donner la mamelle à Giaffar * premier Visir du grand Haroün Arreschid Souverain Commandeur des Croyans, pendant une maladie qui mit la mere de ce Barmecide hors d'état de l'alaiter; je vais interposer son autorité auprès de Behloul, & je suis sûr que la belle Lira ne vous sera pas refusée.

* Giaffar étoit fils de Jachy, & petit fils de Kaled qui descendoit de Barmac, dont ils ont porté le nom de Barmecide, Jachy & trois de ses enfans furent Visirs en même temps sous Haroün Arreschid, il se reposoit sur eux du Gouvernement de

ses Etats, & Giaffar avoit avec justice joui pendant dix-sept ans de la suprême faveur, lorsqu'il eut le malheur de s'attirer toute la colere du Caliphe qui le fit mourir; en voici la raison. Haroüin Arreschid avoit une sœur parfaitement belle, nommée Guebaze, dont il étoit passionnement amoureux: pour avoir occasion de la voir plus souvent, il la maria avec Giaffar son Favori, mais il lui deffendit en même temps d'avoir commerce avec cette Princesse. Giaffar obéït quelque tems, mais il n'eut pas assez de vertu pour executer toûjours cette dure condition. Il eut un fils de Guebaze qu'il envoya nourir à la Meque, & le Caliphe en étant informé, en entra en si grande fureur contre ce Visir, qu'il fit jetter Jachy & tous ses enfans dans une obscure Prison, où il les fit mourir ignominieusement. Il en eut ensuite tant de regret, que pour éloigner de son esprit l'idée de l'injustice qu'il venoit de commettre, il deffendit sous peine de la vie, qu'on parlât jamais des Barmecides; mais on n'executa pas ses volontés. Tous les beaux esprits de sa Cour écrivirent à la louange de ses Ministres integres, & ont conservé dans leurs écrits le souvenir de ces grands hommes.



XCI.

QUART D'HEURE.

ALcouz embrassa tendrement son ami, il le conjura de ne point perdre de tems, & Giaffar s'étant mêlé de cette affaire, Belhoul accorda bientôt Lira aux tendres empressemens d'Alcouz.

Ces deux époux s'aimoient avec une tendresse sans égale; la possession n'éteignit point leurs ardeurs, & ils se donnoient des marques si vives & si frequentes d'un amour parfait en presence même de Taher, qu'il ne put voir le bonheur de son ami sans envie. Les innocentes caresses qu'il recevoit souvent de Lira

l'enflammerent à un tel point, que pour n'être point infidele à Alcouz, il resolut de s'éloigner de ces heureux époux. Il exécuta pendant quelques jours cette resolution sous differens prétextes ; mais quelque force qu'il prit sur lui-même, il ne put soûtenir long-temps cette entreprise ; la violence qu'il se fit pour étouffer son amour, le fit succomber, il tomba dangereusement malade.

Alcouz & Lira ne quittoient point le chevet du lit de Taher ; mais loin de contribuer par-là à sa guerison, ils ne firent qu'augmenter son mal qui parvint à un excès que les plus habiles Medecins de Bagdad desespererent de sa vie ; Alcouz & Lira fondoient en larmes voyant Taher prêt à mourir. Cependant sa jeunesse & la force de son tem-

perament le tirerent de péril, & il ne lui resta bien-tôt plus de sa maladie qu'une extrême langueur.

La societé de marchandise subsistoit toujours entre ces deux parfaits amis, & leurs affaires demandant que l'un d'eux fit un voyage au grand Caire; comme Taher n'étoit pas en état d'en supporter les fatigues, Alcouz resolut de l'entreprendre : après avoir preparé tout ce qu'il lui falloit pour ce voyage, il prit congé de Taher, lui recommanda sa chere Lira qu'il embrassoit tendrement les yeux baignés de larmes, & partit enfin pour Balsora, où il monta un vaisseau qui alloit au Caire.

Taher loin de suivre les intentions de son ami, ne le vit pas plûtôt parti de Bagdad, qu'il prit un soin extrême de fuir les oc-
casions

casions d'être seul avec Lira : il en trouvoit toûjours quelques mauvais prétextes ; mais cette jeune beauté s'appercevant enfin de ses manieres qui lui parurent rudes : Vous m'évités, Taher, lui dit-elle un soir en lui serrant tendrement la main, & depuis l'absence d'Alcouz je m'examine pour sçavoir en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire ; je n'ay pû découvrir le sujet de vôtre froideur ; & cette conduite m'est si injurieuse, que je vous conjure de la cesser, ou de me dire de quoi je suis coupable à vos yeux.

Taher étoit dans une confusion extrême : les larmes qu'il répandoit en abondance, sans oser regarder Lira, la toucherent vivement ; elle le pressa de s'expliquer, mais Taher se jettant à ses pieds la conjura de ne lui point faire cette violence ; Ne

demandez point, Madame, lui dit-il, que je vous ouvre mon cœur : vous me regarderiés comme le dernier de tous les hommes, si je vous découvrois ce qui s'y passe ; l'amitié la plus sainte, & les approches mêmes de la mort n'ont pû triompher d'une passion criminelle, & je sens que ..... Arrêtez, Taher, s'écria Lira dans la derniere confusion, je commence à vous entendre : Quoi seroit-il possible qu'oubliant tout ce que vous devez à mon époux, vous eussiez conçû pour moi un amour injurieux à ma gloire ? Ah, s'il est ainsi ; faites que je l'ignore toute ma vie. Non, Madame, reprit Taher, il n'est plus temps de dissimuler ; je suis un perfide, un traître ; mais je le suis malgré moi : j'ai fait tous mes efforts pour éteindre ces indignes feux :

j'ai voulu mourir, la cruelle mort n'a point voulu de moi : Je m'étois condamné à un silence éternel, vous m'avez forcé de parler ; mais je me puniray bien-tôt moi-même d'avoir violé les droits de l'union la plus étroite. Taher en ce moment ayant jetté la vûe sur Lira qu'il vit irritée au dernier point, fut si saisi de douleur qu'il tomba comme mort à ses pieds : Elle hésita quelque tems à lui donner du secours, mais la pitié l'emporta enfin sur son juste ressentiment ; elle fit son possible pour le faire revenir de son évanouissement ; elle lui frappa dans les mains, & ce malheureux Amant ayant foiblement ouvert des yeux mourans, & reconnoissant Lira occupée autour de lui : Laissez-moi mourir, Madame, lui dit-il tendrement, vôtre secours m'est trop cruel ; après

avoir merité vôtre indignation la vie me devient odieuse, & je la quitte sans regret; il retomba alors dans un état qui fit croire à Lira qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre.

Jusqu'à présent, Seigneur, poursuivit Ben-Eridoüin, je vous ai fait un assez beau portrait de Lira, mais il est quelque fois de dangereux momens pour la vertu de certaines femmes. Lira éprouva bien cette verité; effrayée de la résolution de Taher, & attendrie par l'excès de son amour, elle passa tout d'un coup d'une violente colere à la tendresse la plus vive: Qu'a fait Alcouz pour moi qui égale ceci? se dit-elle en ce moment; il ne m'a jamais que médiocrement aimée en comparaison de Taher; quoi pour un leger gain dont il se peut facilement passer, il m'abandon-

ne, & entreprend un voyage dont il ne sera peut-être de retour d'un an ? C'en est fait, mon cher Taher, je veux vivre & mourir pour vous, puisque vous mouriés pour moi, je vous sacrifie sans peine toute la tendresse que j'ai eu pour Alcouz, & qui mérite si peu ; vivez donc, mon cher amant, & vivez pour Lira. Cete belle personne accompagnoit, Seigneur, ses protestations de caresses si touchantes, qu'elles firent bien-tôt revenir Taher de son évanoüissement. La surprise extrême où il se trouva de se voir entre les bras de Lira, qui le combloit des marques de la passion la plus vive, lui rendit bien-tôt l'entier usage des sens, il ne crut pas devoir negliger une occasion si favorable à son amour ; & oubliant tout ce qu'il devoit à son mari,

il sçût si bien profiter de la foiblesse de la belle Lira, qu'il en demeura entierement le Vainqueur.

Ce ne fut pourtant pas sans quelque espéce de remords que Lira s'apperçût qu'il n'étoit plus temps de rien refuser à son Amant; mais il sçût effacer de son esprit ces réflexions par des manieres si tendres & si respectueuses, qu'elle ne se souvint non plus d'Alcouz, que s'il n'avoit jamais été son mari.

Uniquement occupez de leur amour, ces deux Amans passerent prés d'une année dans des plaisirs qui leur paroissoient toûjours nouveaux: Non contents de se voir à tous momens, ils exprimoient encore leur tendresse par les Lettres les plus passionnées; & perdant la memoire, l'un de son Ami, l'autre de son

époux, ils ne s'imaginoient pas qu'il dût jamais revenir du grand Caire.



XCII.

QUART D'HEURE.

ALcouz que l'on n'attendoit point, revint pourtant à Bagdad, après avoir terminé les affaires qu'il avoit au Caire. Quoique sa présence fut peu souhaitée, on le reçût avec de feintes caresses qui l'éblouïrent : Sa longue absence lui fit trouver sa femme encore plus charmante qu'il ne l'avoit laissée en partant, il ne pouvoit être un moment sans lui donner quelque nouvelle marque de tendresse ; & loin d'avoir le moindre soupçon de son infidelité, il lui fournissoit très-souvent les occasions d'être seule avec Taher.

Un

Un ſoir que Lira incommodée d'une violente migraine, étoit ſur ſon Sopha ; elle eut beſoin d'une eau qui étoit excellente pour ſoulager ces ſortes de maux ; accablée des douleurs aiguës qu'elle ſouffroit, elle donna ſans reflexion à Alcouz la clef d'une petite caſſette de bois de Sandal, dans laquelle étoit la bouteille qui renfermoit cette eau ; Alcouz qui aimoit tendrement ſa femme, courut à ce Cabinet ; mais il ne fut pas ſorti de la chambre, que Taher fut ſurpris de voir la belle Lira s'arracher les cheveux : Ah, nous ſommes perdus, lui dit-elle, chere ame de ma vie ? mon imprudence va mettre le comble à nos malheurs, je viens de donner à mon mari la clef de la Caſſette où ſont toutes les Lettres dans leſquelles vous m'exprimés

si vivement vôtre passion ; Alcouz dans sa rage n'épargnera ni sa femme ni son ami.

Taher fut affligé au dernier point ; mais prenant son parti sur le champ en homme d'esprit, il courut après Alcouz, & voyant par la porte qui étoit entre-ouverte, qu'il lisoit avec étonnement une de ses lettres ; il tira la porte doucement sur lui, & l'enfermant à double tour, il emporta la clef, sans que la surprise où étoit son ami de l'infidelité de sa femme lui permît de s'en appercevoir : Taher alors descendit promptement à la Caisse, prit tout l'or qui s'y trouva, & emmenant avec soi Lira, il sortit précipitament de Bagdad, & s'étant muni de deux chevaux au premier Village, il fit plus de vingt lieuës le reste de cette journée, & pendant toute la nuit qui la suivit.

Pendant que ces nouveaux Voyageurs étoient déja en route, Alcouz après avoir lû les Lettres de Taher, qui ne lui laissoient aucun lieu de douter de son malheur, prit un poignard, & voulant descendre pour en percer le cœur de sa femme; il fut dans la derniere surprise de se voir enfermé; il appella ses Esclaves, on vint à la porte; il ne s'y trouva point de clef; & Alcouz dans sa colere ayant ordonné qu'on enfonçât la porte, ses ordres furent bien tôt executez; il courut d'abord au Salon, dans lequel il avoit laissé Lira; il ne l'y trouva plus, ainsi que Taher. Il apprit qu'ils étoient sortis ensemble fort en désordre; il descendit à la Caisse, & la trouvant vuide, il se jetta le ventre contre terre, & fit des cris qui effrayerent les plus assurez. Au-

cun de ses Esclaves n'osoit lui demander le sujet de sa fureur ; mais après être revenu de ses premiers mouvemens, il les renvoya tous à leur ouvrage. Quel que soit mon malheur, se dit-il alors, agissons prudemment dans une occasion aussi délicate, & n'apprêtons point à rire aux autres : Je suis trahi par mon ami, ma femme m'est infidelle, ce coup est sensible, je l'avoüe ; mais dois-je porter la peine de leur crime ? Non non, c'est à eux à gemir & à mourir de confusion de leur perfidie ; la perte que je fais aujourd'hui n'est pas assez considerable pour troubler davantage ma tranquillité ; alors oubliant tout d'un coup Taher & Lira, il les méprisa tellement, qu'il ne crut pas seulement devoir les faire poursuivre ; & les abandonnant à leur destinée, il

vaqua à ses affaires, comme il faisoit auparavant, & chercha à se dédommager avec d'autres femmes de la perte de la sienne.

Six mois s'étoient déja écoulez depuis le départ de Taher & de Lira, lorsqu'Alcouz apprit la mort d'un de ses Corrëspondans aux Indes Orientales. Comme cet homme lui devoit beaucoup, & qu'il n'avoit aucun compte arrêté avec lui, il résolut d'aller sur les lieux pour regler ses affaires avec les heritiers du deffunt, & ayant laissé le soin des siennes à un Neveu en qui il avoit beaucoup de confiance, il s'embarqua à Balsora sur un Vaisseau qu'il chargea de plusieurs marchandises. Après avoir abordé à differentes Isles où Alcouz faisoit toujours des trocs avantageux, & sur tout de diamans,

qu'il ſerroit dans une bourſe de cuir attachée à ſa ceinture ; le Vaiſſeau fut tout d'un coup ſurpris d'une tempête ſi violente, qu'aprés avoir long-temps combattu contre les vagues & le vent, il fut englouti dans la mer.

Alcouz s'étoit heureuſement ſaiſi d'une planche pendant le fort de la tempête ; il vogua long-temps au gré des vents, & aborda après deux jours & deux nuits à une Iſle qui lui paroiſſoit déſerte. Comme la faim le tourmentoit, il mangea quelques fruits que la nature ſeule avoit produits en ces lieux ; il les trouva d'un goût exquis ; & marchant pendant neuf jours ſans rencontrer aucune habitation, il arriva ſur la fin du dixiéme au bord d'une petite Riviere qu'il paſſa à la nage, & deſcendit dans

une prairie charmante, qui le conduisit à une très-jolie Ville nommée Brava.*

Alcouz étoit en si mauvais état qu'il ne voulut pas entrer dans la Ville que la nuit ne le mît à l'abri des insultes qu'on lui eût pû faire. Après avoir mangé quelques fruits qui lui restoient encore, comme il y avoit long-tems qu'il n'avoit joui d'un sommeil tranquille, il s'abandonna à celui que la fraîcheur du lieu lui présentoit, & dormit très-profondément jusques dans la nuit avancée, qu'il se réveilla en sursaut.

* Brava est une Ville de la nouvelle Arabie, avec un très-bon Port. Elle est libre, & Capitale de la Republique de ce nom, qui ne dépend de personne. On fait dans cette Ville grand trafic d'or, d'argent d'yvoire, d'ambre & de cire.

XCIII.

QUART D'HEURE.

DEs flammes qui ravageoient une très belle maison détachée de la Ville, porterent une lumiere si vive dans les yeux d'Alcouz, qu'elle interrompit son sommeil : il y courut dans le dessein d'y porter du secours ; & entendant des cris affreux, il prit une forte piece de bois qu'il trouva devant cette maison, avec laquelle ayant enfoncé la porte principale, & deux autres qui communiquoient à un appartement, où il distinguoit des voix de femmes, il fut assez heureux pour les sauver des flammes qui les alloient consumer. Chacune

d'elles se sauva sans presque remercier leur Liberateur ; & Alcouz ayant encore penetré dans un petit Cabinet, dont il jetta la porte en dedans, il y trouva une vieille femme à demi brûlée, & une jeune personne presque nuë & évanouie seulement, mais d'une beauté au-dessus de ce qu'il avoit jamais vû ; il la prit dans ses bras, & l'emporta en l'état qu'elle étoit au lieu même où il s'étoit endormi.

Cette jeune fille qui avoit pensé être suffoquée par la fumée, n'eut pas plûtôt senti le grand air, qu'elle ouvrit les yeux. Le jour commençoit à paroître ; elle fut surprise de se trouver dans la campagne ; mais ayant sçû d'Alcouz les obligations qu'elle lui avoit ; elle eut moins de répugnance de se voir avec lui, & commença à le regarder com-

me une perſonne à qui elle devoit la vie. Elle lui apprit que ſon pere qui étoit mort depuis trois ans avoit été un riche Marchand Joallier, & qu'elle vivoit avec ſa mere & quelques Eſclaves dans cette maiſon, lorſque le feu y avoit pris. Elle témoigna enſuite à Alcouz l'inquiétude où elle étoit de ne ſçavoir ce qu'étoit devenue ſa mere; mais ſçachant de lui que dans le même Cabinet d'où il l'avoit ſauvée des flammes, il avoit trouvé le corps d'une vieille femme à moitié conſumé, elle ne douta plus de ſa perte, & s'abandonna à la douleur la plus vive.

Alcouz conſola du mieux qu'il pût cette belle perſonne; il retourna avec elle à la maiſon, qu'ils trouverent entierement réduite en cendre; & ſes larmes re-

doublant à un si triste spectacle, qui la réduisoit à la derniere misere : Alcouz qui commençoit à sentir pour elle une violente passion, l'arracha de ce lieu funeste, & la reconduisit dans la Ville de Brava ; il s'y pourvût promptement d'habits pour elle & pour lui, moyennant un de ses diamans qu'il vendit : & ayant loüé une maison toute meublée, il y mena sa nouvelle Maîtresse, & repara quelques jours après les pertes qu'elle avoit faites, en lui achetant en son nom la maison dans laquelle elle logeoit, & en lui donnant un jeune Esclave pour la servir.

Alcouz, Seigneur, étoit fort bien fait de sa personne ; il avoit sauvé la vie à cette aimable fille, & vivoit avec elle d'une maniere si soumise, qu'elle en fut bien-tôt reconoissante. Il passa

plusieurs mois avec elle dans les plaisirs les plus doux & dans la bonne chere, & apprit d'elle avec une joie excessive qu'elle croyoit porter dans son sein des marques de sa tendresse.

Jamais Alcouz ne s'étoit vû plus heureux ; les caresses d'une Maîtresse sont tout d'une autre nature que celles d'une femme ; & celle-ci lui donnoit à tous momens de si fortes marques de son amour, qu'il avoit lieu de se croire le plus aimé de tous les hommes ; mais quelque passion qu'il ressentît pour elle, comme la conduite que Lira avoit tenue avec lui, lui donnoit lieu de se défier de toutes les femmes, il examina de si près les actions de celle-ci, qu'il crut voir qu'elle n'étoit pas indifferente à un jeune homme de Brava, qui passoit souvent par sa rue, & qu'elle le regar-

doit toûjours avec beaucoup d'attention. Quelque chagrin qu'il en ressentît, il n'en témoigna rien; mais un soir que ce jeune homme plus indiscret que de coutume, s'étoit arrêté vis-à-vis de la porte de sa Maîtresse, qui paroissoit de sa fenêtre prendre beaucoup de plaisir à considerer les gestes par lesquels il lui exprimoit sa passion; Alcouz ne pût retenir sa colere, il descendit avec précipitation dans la rue; & joignant brusquement cet étourdi, il lui déchargea un soufflet si violent, qu'il le renversa par terre. Le jeune homme étonné se releva promptement, mit le sabre à la main, & vînt fondre comme un furieux sur Alcouz; mais ce dernier beaucoup plus robuste & plus adroit, de deux coups de sabre ayant mis son ennemi hors de combat, il le laissa

baigné dans son sang.

Les cris que fit la Maîtresse d'Alcouz quand elle vit son nouvel Amant tout ensanglanté, attirerent les voisins dans la rue. Comme il n'y avoit plus de sureté pour lui dans Brava, il prit le parti de se sauver, & gagna plusieurs rues détournées qui le conduisirent à une des portes de la Ville. Il s'y arrêta quelque tems, ne sçachant pas trop quel parti prendre; mais y ayant appris que celui qu'il venoit de blesser, ou peut-être de tuer, étoit un jeune homme de grande consideration, il ne jugea pas à propos de rentrer dans la Ville. Il avoit sur lui, outre la plus grande partie de ses pierreries, une bourse pleine d'or; il marcha toute la nuit, & plusieurs jours de suite, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Ba-

raboa, * il s'y embarqua ſur la riviere de Quilmanca, d'où étant entré dans l'Ocean oriental, il prit la route des Indes; il y arriva ſans aucun accident; & ayant réglé ſes comptes avec les héritiers de ſon Correſpondant, il y fit emplette de poivre, de canelle & d'ambre, ſur quoi il y avoit cent pour cent à gagner. Enſuite étant remonté en mer, il revint ſans aucun accident à Balſora, d'où il envoya par terre ſes marchandiſes à Bagdad, & reſta quelque tems à Balſora pour ſe repoſer des fatigues de ſes voyages.

Il ſe promenoit un ſoir hors des portes de la Ville, lorſqu'il vit auprès d'un Moulin une ſi jolie Meûniere, qu'il en devint éperduement amoureux. Il l'a-

* Baraboa eſt la Capitale du Royaume d'Adea dans le Pays d'Ayan; elle eſt ſituée ſur un des bras de la riviere de Quilmanca.

borda ſans façon, & lui ayant fait une déclaration d'amour, accompagnée d'une très jolie bague qu'il lui mit au doigt; il ne la trouva point rebelle à ſes deſirs: Venez ici ſur le ſoir, lui dit-elle, mon mari eſt abſent pour trois ou quatre jours que nous paſſerons agréablement enſemble; je vais préparer tout ce qu'il faut pour ſouper.

Alcouz revint à ſon logis; il ſe baigna, changea d'habits, & retourna au Soleil couché trouver la belle Meûniere; elle s'étoit pareillement miſe d'une propreté à faire plaiſir, & le reçût avec les careſſes les plus paſſionnées. Enfin, Seigneur, ils avoient déja paſſé enſemble une partie de la nuit, lorſque tout d'un coup la porte du Moulin s'ouvrit, & qu'ils virent entrer dans la chambre où ils étoient un homme vêtu

en Marchand. La Meûniere qu'Alcouz regardoit avec ſurpriſe, blêmit à cette vûe ; elle alla au-devant du nouveau venu, & vouloit s'excuſer envers lui, lorſqu'elle en reçût un ſoufflet ſuivi de pluſieurs injures.



XCIV.

QUART D'HEURE.

ALcouz piqué de la brutalité de cet homme, lui sauta au colet : comme l'un & l'autre n'avoient point d'armes en ce moment, leur combat ne se passa qu'à coups de poings ; mais la Meûniere s'étant jettée au milieu d'eux, quelle fut la surprise des combattans, quand s'étant regardés avec plus d'attention, ils se reconnurent en même tems, l'un pour Taher, & l'autre pour Alcouz ? ce dernier ne se possedant plus de rage à la vûe de son ennemi, & se rappellant en ce moment sa trahison, se saisit brusquement d'une escabelle, &

l'alloit lancer à la tête de Taher, lorſque ſe proſternant aux pieds d'Alcouz : Mon frere, lui dit-il avec ſoumiſſion, je ſuis coupable de la plus noire perfidie ; j'ai mérité la mort en vous enlevant le cœur de Lira ; mais ſi vous ſçaviez ce que j'ai ſouffert depuis mon abſence, & de quels remords j'ai été agité, vous me pardonneriez ſans doute un crime que j'ai commis malgré moi.

Taher répendoit des larmes avec tant d'abondance, qu'Alcouz en fut touché. Comme il croyoit avoir entierement oublié Lira, il ſe jetta au col de ſon ami : Je te pardonne, Taher, lui dit-il. Quelque ſujet que j'aye de te haïr, je ne veux pas qu'il ſoit dit qu'une femme ait pû détruire une amitié auſſi belle que celle qui regnoit entre nous depuis ſi long-tems : mais apprens-moi,

je te prie, qu'est devenue Lira? Ah, ne rappellons point, je t'en conjure, reprit Taher, en embrassant son ami, le souvenir d'une personne qui t'est peut-être encore chere : Non, non repliqua Alcouz, Lira ne me touche plus : son infidélité l'a entierement effacée de mon cœur : & pour te faire voir le peu de cas que j'en fais, remettons-nous à table avec cette Meûniere, dont je vois bien que nous partageons les faveurs ; Aimons-là l'un & l'autre sans jalousie, & bûvons à la santé de son mari. La Meûniere aussi tôt leur versa à boire, & la paix étant rétablie dans le Moulin, ils se mirent tous trois à table & le verre à la main. Alcouz & Taher se jurerent une amitié éternelle.

Après que le vin leur eut un peu échauffé la cervelle, la Meû-

niere réveilla la conversation. Si Alcouz est peu curieux, dit-elle à Taher, de ce qui s'est passé entre sa femme & toi, & de ce qu'elle est devenue, je te conjure de me l'apprendre sans differer : je suis persuadée qu'il t'écoutera sans peine, & pour moi je te serai infiniment obligée de la violence que tu te feras pour me donner cette satisfaction ; Taher hésitoit à contenter la Meûniere ; mais Alcouz l'ayant assûré que Lira lui étoit devenue si indifférente, qu'il ne verroit sur son visage aucune émotion au récit de son infidélité, & qu'il étoit absolument revenu de la passion qu'il avoit eue pour elle. Taher ne balança plus de lui parler en ces termes.

Je passerai légerement, mon cher frere, sur l'amour que j'ai senti pour Lira, les commen-

cemens de cette passion on pensé m'être funestes, puisqu'ils m'ont réduit à la porte du trépas ; j'ai voulu mourir plûtôt que de trahir mon ami ; mais je n'ai point été le maître de mon sort : la belle Lira a triomphé de mes résolutions, & son imprudence en vous confiant la clef du cofre où étoient mes Lettres, m'a obligé de prendre la fuite avec elle pour me soustraire à votre juste vengeance.

Quoique j'eusse souvent l'esprit bourrelé de la perfidie que j'avois commise envers vous, je comptois pourtant être heureux avec Lira ; mais je n'avois pas assez étudié le caractere de cette femme. Quelque passion qu'elle me témoigna, je m'apperçûs bientôt qu'il regnoit dans toutes ses actions un air de coquetterie, & que par tout où nous passions, le

desir de plaire l'occupoit uniquement. Je lui en parlai plusieurs fois sans qu'elle daignât presque y faire attention : Taher, me disoit-elle en riant, tu t'avises bien mal à propos d'être jaloux, peux-tu douter de ma tendresse après ce que j'ai fait pour toi ? Va, mon cher ami, je t'aime uniquement, dors en repos, & ne me fatigue point par d'injurieux soupçons.

Ces paroles loin de me rassurer, me piquoient jusqu'au vif : Je souffrois cependant avec patience, mais après avoir passé dans différentes Villes, étant arrivé à Visapour *, je pris la résolution de m'y établir ; j'avois loué d'un Juif une maison toute meublée, & assez jolie, dans un fort a-

* Visapour Ville Capitale du Royaume de Decan, entre l'Océan Indien, Cuzrate, Golconde & Bisnagar.

gréable quartier ; mais en la louant je ne fis pas attention que j'avois un Voisin très-dangereux ; un jeune Indien beau comme l'amour, occupoit une maison joignante à la mienne. Je veillois avec soin sur toutes ses actions & sur celles de Lira, sans en rien témoigner ; & je croiois n'avoir point lieu de soupçonner leur conduite, lorsqu'un soir rentrant assez inopinément dans le Salon où Lira avoit coutume de passer la journée, je fus dans la derniere suprise de voir un homme se sauver par dessous le tapis qui couvroit la muraille, & vouloir passer une ouverture que l'on y avoit faite pour communiquer à la maison prochaine.



XCV.

XCIV.

QUART D'HEURE.

JE courus après cet homme, je l'arrêtai par le pied, & le retirant dans le Salon, je le reconnus pour le jeune Indien qui m'avoit donné tant d'inquiétude; je saisis alors Lira de l'autre main, & après lui avoir reproché son infidelité dans des termes que la fureur me dictoit; je me preparois à punir ce jeune homme de l'affront qu'il venoit de me faire, lorsque Lira se jetta au-devant de moi : Arrête, Taher, me dit-elle avec fierté, rentre en toi-même, considere que tu merites au moins le même châtiment que cet Indien; &

respecte en lui un homme que j'aime : de quel droit trouve tu à redire à mes actions ? Suis-je ta femme ? Suis-je ton Esclave ? & dois-tu esperer que dans la situation où je suis avec toi, je te sois plus fidelle que je ne l'ai été à mon époux ? Si tu le crois tu te trompe ; je t'ai aimé, je ne t'aime plus ; l'on ne peut forcer les inclinations, & mon cœur est à present à ce nouvel Amant jusqu'à ce qu'il me plaise d'en disposer en faveur d'un autre.

L'éfronterie de Lira me jetta dans un étonnement sans égal, je restai immobile, & le jeune Indien ayant profité de ce moment pour se sauver par le trou de la muraille qu'il reboucha promptement avec quelques planches ; je fus long-temps sans parler ; ensuite reprenant la parole ; Lira, lui dis-je assez tran-

quillement, je ne vous avois pas cru capable d'une telle noirceur d'ame; mais puisque vous venez de vous démasquer entierement, rompons tout commerce ensemble, partageons ce qui me reste d'argent, & separons-nous pour jamais.

Lira reçût cette proposition avec joye, j'avois encore environ sept mille sequins, je lui en donnai la moitié, & la quittant sans regret, je sortis de Visapour persuadé du mauvais cœur, & de l'infidelité de toutes les femmes, & dans la resolution de les mépriser à jamais : je m'embarquai au premier Port de mer, sur un Vaisseau qui prenoit la route d'Arabie : nous arrivâmes à Brava, où je ne fus pas plûtôt descendu, que j'entrai dans la boutique d'un Tailleur pour m'y faire habiller proprement. Je fis

marché avec lui d'un habit complet, & après le lui avoir payé, comme je ſortois de chez lui, j'apperçûs de l'autre côté de la ruë deux femmes voilées aſſiſes ſur un banc de pierre ; l'une de ces femmes paroiſſoit évanoüie, & l'autre fort empreſſée à la ſecourir. Je leur offris promptement mon ſervice, on l'accepta ; & ayant pris par deſſous les bras celle qui ſe trouvoit mal, j'aidai ſon Eſclave à la conduire chez elle. Nous entrâmes dans une petite maiſon fort proprement meublée, & qui paroiſſoit avoir toutes les commoditez neceſſaires pour un particulier : nous posâmes cette Dame ſur un Sopha, & ſon Eſclave levant ſon voile pour lui faciliter la reſpiration ; que devins-je, mon cher Alcouz, à la vuë de la plus charmante perſonne de l'Univers :

J'en fus tellement ébloüi, que toutes les résolutions que j'avois prises de ne m'engager jamais, s'évanouirent dans un seul moment. J'aimai éperduëment cette jeune beauté, & entrant dans ses peines, je lui offris tout ce qui dependoit de moi. Seigneur, me dit cette belle personne, les yeux baignés de larmes, je viens de perdre en ce moment un homme qui alloit faire tout son bonheur de me posseder, si un brutal n'eut en ma présence terminé le cours d'une si belle vie; nous devions nous épouser demain, & mon Amant, suivant sa coûtume, venoit me rendre visite vers l'heure de la priere du soir, lorsqu'un perfide Muzulman qui l'attendoit au coin de la prochaine ruë, lui a donné deux coups de sabre, dont l'un l'a jetté mort à ses pieds; mes

cris ont fait prendre la fuite à ce ſcelerat, je ſuis promptement deſcenduë ; j'ai vû qu'on rapportoit mon Amant chez lui tout baigné de ſang, & que l'Ange de la mort s'étoit déja emparé de ſon ame. Voilà, Seigneur, la cauſe de ma juſte douleur.

Cette jeune Dame, pourſuivit Taher, redoubla ſes pleurs en cet endroit, & marqua dans toutes ſes actions un deſeſpoir ſi violent, que j'apprehendai tout pour ſa vie. Je ne la quittai point : on la mit au lit, & ſon Eſclave & moi étant reſtés auprès d'elle, nous paſſâmes toute la nuit à la conſoler. Le lendemain elle parut un peu plus tranquille, elle me remercia de mes ſoins, & jettant la vuë fixement ſur moi, elle verſa tout de nouveau un torrent de larmes ; je fus ſurpris de cette nouvelle affliction : je

lui en demandai respectueusement la cause : Ah, Seigneur, me dit-elle ; en entre-coupant de sanglots toutes ses paroles, plus je vous considere, plus je sens augmenter ma douleur, vos traits sont si semblables à ceux de mon Amant, que je ne puis vous regarder sans m'attendrir de la perte irreparable que j'ai faite.

Je profitai de cette ressemblance, continua Taher, & je fis tant par mes soins, qu'elle commença à oublier le mort.

Quelque sage que je dusse être par l'exemple de Lira, je crus que je serois le plus heureux de tous les hommes si j'épousois une femme dont le cœur me paroissoit aussi-bien placé. Je parlai ; la ressemblance fit son effet ; l'on m'écouta assez favorablement, & je devins enfin époux de cette belle, sans avoir sou-

piré plus de huit jours.

Jamais je n'ai goûté de plaisirs si parfaits que ceux que je ressentis avec ma nouvelle épouse ; & pour comble de satisfaction, j'appris d'elle quelques jours après nôtre mariage qu'elle se croïoit grosse ; cette nouvelle redoubla mon amour, & je la trouvois si supérieure en beauté, & par le caractere d'esprit à toutes les autres femmes, que je n'étois pas un moment sans lui donner de nouvelles marques de tendresse. Quoique ma femme répondît parfaitement à mon amour, je lui trouvois un fond de mélancolie, que toutes mes caresses ne pouvoient dissiper ; comme je l'attribuois à la perte de son Amant, je ne voulois pas paroître m'en appercevoir ; mais mon cher Alcouz, je ne fus pas long-temps sans en découvrir la veritable raison.

Il n'y avoit pas encore trois mois & demi que j'étois marié, quand rentrant ſur le ſoir chez moi, ma femme qui depuis pluſieurs jours avoit quelque legere indiſpoſition de ſa groſſeſſe, ſe plaignit d'une affreuſe colique, je ne m'appercevois pas que ma préſence l'embarraſſoit, au contraire ma tendreſſe redoubloit à toutes ſes douleurs, & quelques inſtantes prieres qu'elle me fît de paſſer dans une autre chambre, je ne voulus pas la quitter un ſeul moment : Mais, mon cher frere, que devins-je, quand dans la violence de ſes maux, je m'apperçus qu'elle venoit d'accoucher d'une fille : je devins plus froid que du marbre : O Ciel, m'écriai-je, après être revenu de mon étonnement, ſuis-je donc fait pour être trahi par tout ce que j'ai aimé le mieux? Perfide Sal-

lé, continuai-je, en lui adressant la parole .... Comment, interrompit Alcouz en cet endroit, votre femme s'appelloit Sallé ? oui, mon cher ami, lui répondit Taher ; & ne logeoit-elle pas à Brava dans la rue des Changeurs, vis-à-vis une Marchande de citrons dans une petite maison isolée ? Justement, repliqua Taher, cette Maison toute meublée lui avoit été donnée par celui qui devoit l'épouser, & qui fut tué à ses yeux le soir même que j'arrivai à Brava. A ces nouvelles, Seigneur, poursuivit Ben-Eridoüin, Alcouz à force de rire, se laissa aller à la renverse, & resta un temps si considérable dans cette posture, que Taher & la Meûniere en furent dans la derniere surprise.

X C V.

QUART D'HEURE.

Qu'a donc de si risible ce que je viens de vous raconter, reprit Taher ; je ne vois pas que vous deviés prendre si peu de part à mon affliction : Quoi, mon chere frere, repliqua encore Alcouz en riant plus fort qu'auparavant, cette femme qui pleure son Amant avec tant de tendresse, qui t'épouse ensuite, & qui après trois mois & demi de mariage accouche si heureusement entre tes bras, est cette Sallé de la rue des Changeurs ? Oh, pour cela mon cher ami, une histoire aussi singuliere mérite de passer à la postérité. Sça-

che, mon pauvre Taher, que cette petite fille dont ta femme vouloit te faire passer pour être le pere, est de ma façon; que cette Sallé sans être ma femme, après avoir été par mon moyen sauvée de l'incendie de sa maison eut pour moi les dernieres bontés; que ce fut moi qui achetai la maison toute meublée où elle logeoit à Brava: Que jaloux avec raison de son nouvel Amant, je lui donnai, outre un soufflet, deux coups de sabre, dont je le jettai sur le carreau; & que ce fut encore moi qui, obligé de me sauver, laissai Sallé grosse de plus de quatre mois & demi.

Une avanture aussi particuliere surprit Taher, il rappella dans son esprit celle de Lira: Nous voilà donc quittes l'un envers l'autre, s'écria-t-il en riant de

toutes ſes forces : Oui, mon cher frere, reprit Alcouz en l'embraſſant, nous n'avons plus rien à nous reprocher, notre vengeance eſt reciproque : elle n'eſt pas tout-à-fait égale, dit alors la Meûniere, c'eſt le hazard ſeul qui te venge de Taher, au lieu qu'il t'offenſoit avec connoiſſance de cauſe. Ma foi, repliqua Alcouz, les femmes ſont d'un caractere bien bizarre ; elles abuſent preſque toutes de notre foibleſſe pour elles ; que cette double épreuve nous ſuffiſe & nous rende ſages pour toujours ; fuyons déſormais tout engagement ; cherchons à mettre dans notre rang tant de ſots maris qui s'endorment avec confiance ſur les careſſes trompeuſes de leurs femmes, & commençons par mettre de ce nombre le mari de cette charmante Meûniere.

Ces deux amis après s'être embraſſés de nouveau à cette propoſition, jurerent de ne ſe jamais quitter. Taher reprit enſuite ſon hiſtoire, & raconta que le violent chagrin qu'il avoit eu de ſe voir ſi cruellement trompé par Sallé, lui avoit fait prendre ſur le champ le deſſein de ſortir pour jamais de Brava, ſans même lui dire adieu, & qu'après s'être embarqué, il étoit arrivé à Balſora depuis près d'un mois, où il avoit lié un commerce de tendreſſe avec la Meûniere, en attendant qu'il eut pris des meſures pour ſe reconcilier avec Alcouz.

Alcouz & Taher après pluſieurs plaiſanteries au ſujet de leurs avantures, ſur leſquelles la Meûniere les railloit avec aſſez d'eſprit, ſe diſpoſoient à paſſer agréablement le reſte de la nuit, lorſque le Meûnier qui avoit fini

ses affaires plutot qu'il ne le pensoit, arriva brusquement dans le Moùlin.

L'étonnement fut extrême de toutes parts : le Meunier qui vit la table bien couverte ne s'attendoit pas à trouver sa femme en si bonne compagnie. Cependant la Meuniere lui ayant dit que ces deux hommes qui avoient été surpris de la pluye, lui étoient venu demander retraite dans son Moulin, qu'elle n'avoit pas cru devoir leur refuser si peu de chose ; & que la pluye ayant toujours continuée, elle leur avoit présenté la Collation ; il feignit de se payer de cette excuse, quoiqu'il fut dans une rage inconcevable. Il y avoit déja du temps qu'il soupçonnoit sa femme de galanterie ; mais comme il ne se crut pas le plus fort, il dissimula parfaitement, & envoyant cher-

cher du vin frais, il se mit à table avec ses Hôtes, qu'il fit boire autant qu'il pût.

Il étoit trop tard pour qu'Alcouz & Taher pussent rentrer dans Balsora ; quand il fut heure de quitter la table ; le Meûnier les fit passer dans une chambre où il y avoit un assés bon lit : ils se jetterent dessus en attendant le jour, & le Meûnier s'alla coucher auprès de sa femme qu'il laissa s'endormir profondément. Comme le desir de vengeance l'occupoit uniquement ; quand il la vit en cet état, il descendit à son Ecurie, prit le licol de son mulet, & le passant au col de la Meûniere, il se mit en devoir de l'étrangler ; heureusement qu'elle se réveilla dans le moment qu'il commençoit d'exécuter sa vengeance ; elle passa adroitement le poignet en-

tre ſon col & la corde ſans jetter le moindre cri, & ſe roidiſſant comme une perſonne à qui l'on ôte la reſpiration, elle fit croire au Meûnier qui travailloit dans l'obſcurité, qu'elle étoit morte; la crainte d'être puni ne lui permit pas de reſter plus long-tems dans le Moulin, il monta promptement ſur ſon Mulet & s'éloigna avec précipitation de la Ville de Balſora.

La Meûniere ne ſentit pas plutot ſon mari hors du Moulin, que ſe levant encore toute tremblante, elle en alla fermer les portes qu'il avoit laiſſé ouvertes, elle ralluma enſuite ſa lampe; & allant éveiller ſes deux Hôtes qui jouiſſoient d'un ſommeil paiſible, elle leur raconta le danger qu'elle venoit de courir, & leur montra les marques livides qu'elle portoit au col de la

cruauté de ſon mari.

Taher & Alcouz furent ſurpris de la réſolution du Meunier : ſi l'on traitoit ainſi toutes les femmes infideles, dit Alcouz à l'oreille de ſon ami, l'on ne trouveroit jamais aſſez de licols ; mais, mon cher frere, continua-t-il en élevant ſa voix, ſortons promptement du Moulin, le Meunier eſt homme à nous aller accuſer du meurtre de ſa femme ; & quoi qu'elle pût aiſément dépoſer en notre faveur, on ne laiſſeroit pas de nous impliquer dans une ſotte affaire. Vous avez quelque raiſon, repartit Taher, mais laiſſerons-nous ici cette belle Meuniere ? Non non, reprit-elle, je vous ſuivrai par tout, pourvû que vous me fourniſſiez un Habit d'homme : La choſe n'eſt pas bien difficile, répondit Taher,

nous ſommes à peu près de même taille, vous n'avez qu'à venir au logis que j'ai loué depuis que je ſuis à Balſora, nous en trouverons plus d'un complet.

Cette réſolution priſe, la Meuniere examina tout ce qu'elle pouvoit emporter du Moulin; les deux amis & elle s'en chargerent, & ils ſe rendirent à la pointe du jour chez Taher, où cette belle s'étant traveſtie, ils paſſerent pluſieurs jours dans les plaiſirs.

Alcouz & Taher partageoient ſans jalouſie une ſi bonne fortune; mais Alcouz qui avoit envoyé ſes Marchandiſes à Bagdad appréhendant que le retard de la vente n'en diminuât le prix, propoſa à Taher de prendre la route de cette Ville: la Meûniere les y ſuivit, & comme ils mar-

choient à petites journées, ils furent près de dix jours à y arriver, encore ce ne fut que ſur le ſoir, & dans le moment qu'on venoit d'en fermer les portes. Obligez de paſſer la nuit dans les Fauxbourgs, ils retournoient ſur leurs pas pour loger au premier Caravenſerail, lorſqu'il ſurvint tout d'un coup une pluye furieuſe : ils chercherent à ſe mettre à l'abri, & ayant donné leurs chevaux à garder à un Eſclave qu'ils avoient acheté à Balſora, ils s'adoſſerent à une petite porte au-deſſous de laquelle il y avoit une eſpece d'auvent ; comme ce n'étoit qu'une pluye d'orage, elle fut bien-tôt paſſée, & nos trois Aventuriers attendoient qu'elle fut tout-à-fait finie pour aller chercher gîte ; mais comme ils s'apuyoient trop contre cette porte, qui apparemment n'étoit

pas bien ſuſpendue, elle ſe détacha de ſes gonds, & les reverſa tous trois par terre.



XCVI.

QUART D'HEURE.

AU bruit que fit la porte en tombant, & aux éclats de rire qu'ils firent de leur chûte, trois personnes qui étoient couchées dans une Salle basse & dans un même lit, demanderent assez haut qui pouvoient être ceux qui venoient troubler leur repos ; les deux Amis & la Meuniere s'approcherent du lit pour voir ceux qui leur parloient, ils apperçurent au clair de la lune qui répondoit sur le lit, & qui, malgré la pluye, fournissoit assez de clarté ; ils y apperçurent, dis-je, un homme qui avoit l'air d'un Porteur ou gagne deniers con-

ché entre deux femmes qui paroissoient très-jolies, & qui ainsi que le Porteur, se couvrirent promptement le visage.

Une avanture aussi peu commune redoubla les ris d'Alcouz & de Taher, elle excita leur curiosité : & ayant levé de force la couverture qui les cachoit, ils resterent dans un étonnement sans égal de reconnoître ces deux femmes pour être Sallé & Lira : Perfides, infames ! s'écrierent en même tems ces deux amis, pouvez-vous pousser la débauche jusqu'au point de vous abandonner à un malheureux Porteur ; alors mettant chacun le sabre à la main, ils alloient sacrifier leurs femmes & le Porteur à leur juste colere, lorsque la Meûniere travestie se jettant au-devant de leurs coups : ah, Seigneurs, leur dit-elle ; daignez suspendre pour

un moment votre colere, & considerez les traits de cet homme, qu'une double frayeur vient de faire évanouir ; je n'arrêterai plus aprés les effets de votre ressentiment si vous jugez à propos de suivre les mouvemens qui vous aveuglent à présent.

Alcouz & Taher par complaisance pour la Meuniere calmerent un peu leur colere, examinerent le Porteur, & l'ayant reconnu malgré le pâleur qui regnoit sur son visage, une envie de rire si extraordinaire les saisit, qu'ils penserent en mourir : ils jetterent leurs sabres à terre, & redoublant leurs éclats, ils firent connoître à Lira & à Sallé par un si prompt changement, qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour leur vie. Ces deux femmes voyant leurs maris tout d'un coup de si bonne humeur, sans en penetrer la raison,

ſon, ſe jetterent promptement au bas du lit; elles ſe proſternerent à leurs pieds, & en attendoient en tremblant le pardon de leurs fautes, lorſque le Porteur ouvrit les yeux, il ne les eut pas plûtôt tourné vers la Meûniere traveſtie, qu'il les renferma auſſi-tôt, croyant ſans doute que c'étoit le Diable qui venoit pour l'emporter. Seigneur, s'écria alors cette femme, en riant de toutes ſes forces de l'imagination du Porteur, je ne vous empêche plus de ſuivre les mouvemens de vôtre colere; c'eſt à vous à preſent à conſiderer s'il y a de la juſtice à vous venger de cet homme. Non, non, reprit Alcouz, ne parlons plus de vengeance, au contraire la rencontre eſt trop plaiſante pour n'en pas rire les premiers. Nous voila donc tous trois dans le même rang, & puiſque

le Meûnier (car c'étoit lui-même qui s'étoit trouvé dans le lit entre Salé & Lira,) a autant ſujet de ſe plaindre de nous, que nous de lui ; il eſt juſte qu'il entre dans notre amitié, & que nous partagions enſemble notre fortune, ainſi que nous avons fait nos femmes ; alors la preſence de Lira quelqu'infidelle qu'elle eut été, ranimant un reſte de paſſion mal éteinte dans le cœur de ſon mari, je vais, dit-il à Taher & au Meûnier, qui avoit repris ſes eſprits, je vais vous montrer l'exemple d'une parfaite reconciliation ; il releva ſa femme, que la confuſion rendoit interdite, & l'embraſſant avec tendreſſe, Lira, lui dit-il, j'oublie le paſſé ; je ne veux pas même ſçavoir le détail de votre conduite depuis votre infidelité, elle renouvelleroit dans mon ame une playe dont je veux

effacer jusqu'à la moindre cicatrice, j'exhorte mes deux Compagnons à faire de même, & je ne doute pas que mon exemple ne les détermine à pardonner sincerement à leurs femmes.

Taher & le Meûnier ne dédirent point Alcouz, chacun d'eux embrassa tendrement sa femme; & la réunion fut parfaite entr'eux. Après de mutuelles & vives caresses, ces six époux d'un caractere si nouveau, ne purent se regarder sans se rappeller tout ce qui s'étoit passé entr'eux; mille circonstances de leurs aventures plus plaisantes les unes que les autres, qui leur passerent dans l'esprit, les fit s'abandonner à une joye excessive.

Le Caliphe Haroün Arreschid, poursuivit Ben-Eridoün, qui, comme j'ai déja eu l'honneur, Seigneur, de le raconter à vôtre

Majesté, sortoit souvent de nuit avec Giaffar, s'étoit ce soir-là déguisé avec son premier Visir, & Mesrour Chef de ses Eunuques. Il passoit pardevant la maison où cette scenne si singuliere venoit d'arriver, lorsque les éclats de rire qu'il entendit, exciterent sa curiosité. Comme la porte étoit ouverte, il entra sans façon, & saluant civilement ces quatre hommes (car la Meûniere en portoit toûjours l'habit) Seigneurs, leur dit-il, vôtre joye m'a paru si extraordinaire, que vous pardonnerez mon incivilité, si j'ay entré ici sans votre permission, & si je vous prie de m'en faire part; j'aime fort à rire, & vous ne sçauriez m'obliger davantage qu'en me racontant le sujet de vos plaisirs.

Alcouz & Taher regarderent en ce moment leurs femmes;

elles ne purent s'empêcher de rougir : & comme ils virent bien que le récit qu'on leur demandoit ne leur ſeroit point agréable, ils prierent honnêtement le Caliphe, qu'ils ne connoiſſoient pas pour ce qu'il étoit, de les diſpenſer de lui apprendre des choſes qu'ils avoient intérêt de tenir cachées.

Haroün Arreſchid, Seigneur, ne les preſſa pas davantage ; mais comme le lieu où ils étoient n'étoit pas des plus commode pour y paſſer la nuit, il leur offrit une retraite plus propre, & qui n'étoit pas bien éloignée, ils accepterent ſes honnêtetez, & l'ayant ſuivi juſqu'auprès des murs de la Ville, il les y fit entrer par un eſpece de ſoûterrain dont il avoit la clef, & les conduiſit dans une petite maiſon très-proprement meublée. On ſervit dans le moment même la Collation, & ſur

tout d'excellent vin Grec qu'il leur fit boire avec excès ; quand le Caliphe s'apperçût que le vin montoit un peu à la tête de ses Hôtes, il les pria de nouveau de vouloir satisfaire sa curiosité au sujet de leurs ris extraordinaires.



XCVII.

QUART D'HEURE.

ALcouz & Taher souffroient de refuser à un si galant homme le récit de leurs avantures : mais la Meûniere les ayant menacez de la raconter malgré eux, Alcouz prit la parole, & instruisit le Caliphe de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de ces six époux. Harotin Arreschid trouva cette Histoire aussi singuliere qu'il en eut jamais entenduë, il remercia ses Hôtes de leur complaisance, & les ayant fait boire tout de nouveau pour se donner du plaisir à leurs dépens, il ordonna à Giaffar de leur mettre à chacun dans leur verre une

prend à témoins ces six époux : n'eûmes-nous pas hier l'honneur d'accompagner le Caliphe dans ses promenades nocturnes ? n'entrâmes-nous pas avec lui dans une maison du Fauxbourg de cette Ville, où les ris extraordinaires de ces époux l'attirerent ? Ne les engagea-t-il pas à venir passer la nuit dans la maison qui communique à son Palais ? n'y firent-ils pas la collation ? n'y raconterent-ils pas leur aventure si singuliere ? ne leur donnâmes-nous pas dans leur vin d'une poudre qui a le pouvoir d'assoupir sur le champ ? Eh bien, rêve-je à présent ? & n'est-ce pas vous dont l'esprit est aliené, ou tout au moins dont les fonctions sont encore suspendues par les fumées du vin que vous bûtes hier en trop grande quantité ?

Alcove. Il barbouilla enſuite lui-même de noir ſon grand Viſir, & lui ayant fait donner un habit d'Eſclave, il habilla Meſrour en femme, & après les avoir fait poſer l'un & l'autre ſur un Tapis de Perſe aux pieds des ſix époux, il attendit impatiemment leur reveil, caché derriere un voile qui l'empêchoit d'être vû. Ces huit perſonnes ſortirent de leur aſſoupiſſement preſque en même tems, ſur tout Alcouz, Taher, le Meûnier & leurs femmes; ils furent dans une ſurpriſe extrême de ſe voir couchez dans un lieu dans lequel ils ne ſe ſouvenoient pas d'avoir jamais entré, & de voir des robes ſuperbes par l'or & la broderie qui ſembloient deſtinés pour chacun d'eux.

Ils regardoient cette eſpéce de ſonge avec un ſilence plein d'étonnement, lorſque le Viſir Giaffar

derriere le voile qui le cachoit, examinoit avec un plaisir infini tout ce qui se passoit entre ces huit personnes. Il avoit toutes les peines imaginables à s'empêcher de rire en voyant le Chef des Eunuques se désesperer de l'obstination avec laquelle Giaffar lui soutenoit qu'il étoit sa femme ; je ne suis pas encore un coup, lui dit-il, votre chere Zulica, aimée du beau Zemroud, je ne crois pas même qu'il y ait personne dans tout Bagdad qui porte ces noms. Vous êtes encore yvre, ou si vous ne l'êtes pas, j'ignore quel plaisir vous prenez à m'impatienter ; pour moi aux habits près, dont je ne conçois pas comment nous sommes revêtus, je sçai certainement que je m'appelle Mesrour, Chef des Eunuques du souverain Commandeur des Fideles, & la couleur dont vous

êtes barbouillé ne m'empêche pas de reconnoître en vous tous les traits du grand Visir Giaffar. Quant à ces six Epoux ; je ne comprends pas trop non plus qui peut les avoir transporté, ainsi que nous, dans un lieu qui m'est tout-à-fait inconnu : mais tous ces prestiges ne me feront point changer d'état, je serai toujours Mesrour, & vous ne cesserez point d'être Giaffar.

Alcouz, Taher & les autres ne se mêlerent point dans la conversation qui s'aigrissoit de plus en plus par l'opiniâtreté de l'Eunuque à ne point vouloir avoüer qu'il étoit Zulica, & par l'emportement de Giaffar à vouloir soûtenir qu'il étoit son mari. Ce dernier qui jouoit parfaitement bien son rôle, feignit enfin d'être dans une extrême colere contre Mesrour ; il lui avoit déja don-

né plusieurs coups de poing, ausquels l'autre ripostoit très-serieusement, lorsque le Caliphe vêtu en Marchand, ainsi qu'il l'étoit la veille, & qui s'étouffoit de rire derriere le voile, entra dans la Chambre où se passoit la scene. Zulica, dit-il, en s'adressant au chef des Eunuques d'un ton grave, quelle raison oblige encore vôtre mari à vous faire porter des marques de sa colere; vous m'aviez tant promis hier l'un & l'autre de vivre dans une union parfaite: est-ce là déja l'effet de ces promesses, & quelque nouveau sujet de jalousie à l'occasion du beau Zemroud, autorise-t-il Chapour à vous maltraiter ainsi?

La presence subite d'Haroün Arreschid, le discours qu'il tint à Mesrour, & le nom de Zulica qu'il lui donna, le déconcerte-

rent à un point qu'il en perdit la parole. Il ne conçut que dans ce moment que le Caliphe avoit voulu ſans doute ſe réjouir à ſes dépens, & que Giaffar avoit pris le bon parti ; il fit alors un grand éclat de rire : Seigneur, dit-il, au Commandeur des Fideles, en ſe jettant à ſes pieds, je conviens que Giaffar a cent fois plus d'eſprit que moi ; mais je m'eſtime heureux que ma ſottiſe ait pû divertir quelques momens vôtre Majeſté : je ſerois très-fâché ; mon cher Meſrour, reprit le Caliphe, que tu euſſes eû l'eſprit auſſi preſent que Giaffar, ton embarras ne m'auroit pas donné un plaiſir infini ; mais puiſqu'enfin me voilà démaſqué, je voudrois bien ſçavoir à preſent ce que Taher, Alcouz, le Meûnier & leurs femmes penſoient de vôtre diſpute. Souverain Commandeur

des Croyans, dit alors Alcouz, que le respect empêcha, ainsi que les autres, de se jetter en bas du lit, pour se prosterner devant le Caliphe ; la richesse de l'appartement où nous sommes, & la magnificence des habits que nous voyons sur ces Sophas, nous faisoient regarder la querelle de Giaffar & de Mesrour, comme un songe que les vapeurs du vin avoient excité dans nôtre cervelle échauffée ; je ne sçai même si au moment que j'ai l'honneur de parler devant vôtre Majesté, nous ne rêvons point encore, tant ceci me paroît surnaturel.

Le Caliphe ne pût s'empêcher de rire de la pensée d'Alcouz : Non, non, lui dit-il, vous êtes tous bien éveillez : levez-vous, & prenez chacun les robes qui vous sont destinées dont

je vous fais present pour le plaisir que m'a fait le recit de vos avantures. Vous pouvez maintenant prendre le chemin de vôtre logis, vous trouverez ici un chariot pour vous y conduire.

Haroün Arreschid, Seigneur, après ces mots, passa dans une autre Chambre avec Giaffar & Mesrour, dont le premier se débarbouilla, & qui changerent tous deux d'habits, ainsi que le Galiphe; les six époux prirent ce tems pour se couvrir des vestes magnifiques qu'Haroün leur avoit donné: & après lui avoir fait demander la grace de le remercier de sa libéralité, ce qu'ils obtinrent aisément, ils se retirerent chez eux, où j'ignore, Seigneur, si Salé, Lira & la Meûniere furent par la suite aussi fidelles à leurs maris qu'elles leur avoient promis de l'être.

Une Histoire aussi particuliere que celle que Ben-Eridotin venoit de raconter, avoit donné un plaisir extrême à Schems-Eddin. Quelque affligé que fut ce malheureux Prince, il n'avoit pû s'empêcher de soûrire plusieurs fois pendant le recit de ces avantures si comiques. Mon cher Visir, dit-il, au fils d'Abubeker, si quelqu'un étoit capable de me faire oublier la perte de ma chere Zembd-El-Caton, ce seroit sans doute toi qui viendrois à bout d'une chose si difficile : mais je vois bien que cette entreprise est au dessus des hommes, & qu'il faut se soûmettre aux suprêmes volontez du Tout Puissant ; la seule grace que je lui demande tous les jours, c'est du moins que tu me survive afin de joüir de ton entretien, jusqu'à ce qu'il plaise à nôtre grand Pro-

phete de me presenter devant le Trône majestueux de Dieu. Ah ! Seigneur, reprit Ben-Eridoün, en embrassant avec tendresse les pieds du Roi d'Astracan, que de bontez pour un vil esclave tel que je suis ; & que ne m'est-il permis de donner ma vie pour rendre mon Roi parfaitement heureux. Oüi je jure par les six gouttes de la sueur * de Mahomet, qui produisirent la rose & le ris, que je la sacrifierois de tout mon cœur pour vôtre Majesté ; mais, Seigneur, il ne faut pas perdre entierément l'esperance, & si l'on doit ajouter quelque foy

* Mahomet faisant le tour du Trône de Dieu dans le Paradis, avant que de se montrer aux hommes, Dieu se tourna vers lui & le regarda ; Mahomet en eut tant de honte qu'il en sua, & ayant essuyé sa sueur avec ses doits, il en fit tomber six gouttes hors du Paradis, l'une desquelles fit naître sur le champ la rose & le ris.

aux songes, celui que j'ai fait cette nuit me feroit croire que vos maux peuvent recevoir du soulagement. Et quel rêve as-tu donc fait, reprit précipitamment Schems-Eddin ? le voici, Seigneur. Je dormois profondement, lorsqu'un grand vent a ouvert la fenêtre de ma Chambre, je me suis reveillé en sursaut à ce bruit, & je me suis trouvé dans un étonnement extrême de voir au chevet de mon lit le Bouraq * de nôtre grand Prophete qui me faisoit mille caresses; inspiré sans doute en ce moment, je me suis purifié, & après avoir fait ma priere, j'ai monté sur ce divin Animal qui m'a transporté par les airs avec

* Le Bouraq est un Animal plus petit qu'un Mulet, & plus grand qu'un Asne, qui tient de la nature de ces deux animaux, & que Dieu envoya à Mahomet pour le porter dans le Ciel.

une

une rapidité incroyable : je ſuis enfin arrivé, Seigneur, à Serendib, où la premiere perſonne que j'ai trouvée a été mon pere, je ſuis deſcendu précipitament de deſſus ma monture que j'ai liée à un arbre ; Abubeker enſuite m'a pris par le bras, & m'ayant conduit dans une Moſquée dont la porte s'eſt refermée d'elle-même ſur nous ; adorez l'Envoyé de Dieu, m'a-t-il dit, en ſe proſternant. Je me ſuis jetté le viſage contre terre ; Dieu eſt Dieu, me ſuis-je écrié, & Mahomet eſt ſon grand Prophete : A peine, Seigneur, ai-je eu achevé cette priere ſi commune parmi nous, que Mahomet lui-même entouré d'une lumiere éclatante, s'eſt apparu à moi, il tenoit par la main une Dame d'une beauté ſuperieure à tout ce que j'ai jamais vû. Heureux,

Schems-Eddin, a-t-il dit alors, que ton ſort eſt digne d'envie, tu retrouve une femme d'un mérite égal à celui de mes Houris; ſi je retournois ſur terre, je bornerois mes vœux à en poſſéder une pareille; l'obſcurité m'a caché nôtre Prophête dans le moment qu'il remettoit cette Dame entre les mains d'Abubeker; je ne ſçai comment je me ſuis retrouvé monté ſur le Bouraq, j'ai volé avec la même viteſſe que j'avois déja fait, je ſuis rentré dans ma chambre; je me ſuis remis au lit, & je ne me ſuis reveillé que vers l'heure de la priere du matin, mais ſi fatigué, que quand j'aurois effectivement fait le voyage de Serendib en ſi peu de temps, je crois que je ne pourrois l'être davantage. Voilà, Seigneur, mon rêve de cette nuit. Plût à Dieu qu'il marquât la

fin prochaine de vos malheurs : ah, mon cher Ben-Eridoün, s'écria douloureusement Schems-Eddin, que j'en suis encore éloigné, quand même je recouvrerois la vûe par le retour de ton pere, puis-je jamais retrouver mon incomparable Zebd-El-Caton, je l'ai perdue pour jamais : éloignons, mon cher Visir, éloignons une idée si affreuse & si affligeante ; je lui promis au moment de notre séparation, de souscrire sans murmure aux arrêts de ma destinée, je l'ai fait ; mais si Mahomet avoit voulu me faire grace, il y a long-tems qu'il auroit fini mes maux en me tirant de cette malheureuse vie, où je n'ai eu de relâche à mes douleurs que depuis que tu prens le soin d'en suspendre le cours par d'ingénieuses & amusantes Histoires. Poursuis, mon cher

ami, pourſuis ta carriere, écarte un ſi triſte ſouvenir que celui qui m'accable, par quelque nouveauté. Eh bien, Seigneur, reprit Ben-Eridoün, en ſe faiſant une grande violence, pour cacher les larmes que les malheurs du Roi lui arrachoient. Votre Majeſté ſeroit-elle à préſent d'humeur à entendre les aventures du Corſaire Faruk, très-volontiers, répondit Schems-Eddin, je m'intéréſſe au ſort de cet infortuné Prince : car s'il m'en ſouvient, il me ſemble qu'il a pris cette qualité : il eſt vrai, Seigneur, répondit le jeune Viſir, vous allez voir que ſa vie eſt un tiſſu de malheurs, & je vais vous raconter non-ſeulement ſon hiſtoire juſqu'au moment de ſa ſéparation d'avec la Princeſſe Gulguli Chemamé, mais encore tout ce que j'ai lû de lui dans

un ancien Auteur Arabe qui a écrit l'hiſtoire de Princes qui ont regné dans les Iſles de Divandurou. *

* Ces Iſles ſont au nombre de cinq, & chacune d'elles a ſix ou ſept lieues de tour; elles ſont éloignées de quatre-vingt de la Côte de Malabar. Les Corſaires vont ordinairement ſe rafraîchir dans ces Iſles.





HISTOIRE.
De Faruk.

IL y avoit autrefois ſur le Mont Caucaze une petite Ville qui ſe nommoit Gur, * à cauſe des Aſnes ſauvages qui ſe trouvoient en grande quantité dans une Foreſt qui n'en étoit pas éloignée ; le Roi qui regnoit en ce Païs avoit quatre fils, qui étoient nez tous quatre à même jour de quatre Sultanes différentes ; l'un s'appelloit Suffaraque, l'autre Kobad, le troiſiéme Bzarmeher, & le quatriéme Faruk.

* Gur en Perſan ſignifie Aſne ſauvage.

Le Roi avoit toujours aimé ces quatre fils avec tant d'égalité, qu'il n'avoit jamais laissé juger lequel il choisiroit pour être son successeur ; mais si quelqu'un d'eux méritoit de remplir le Trône après son pere préferablement aux autres, c'étoit sans doute Faruk, qui avoit toutes les inclinations & les qualitez d'un grand Prince. Depuis l'âge de douze ans plus adroit dans ses exercices que ses autres freres, il n'y avoit point de jour qu'il ne s'attirât les applaudissemens du peuple de Gur, & votre Majesté peut croire que c'étoit autant de traits empoisonnez qui perçoient le cœur des freres de Faruk.

Ce Prince s'étoit plusieurs fois entretenu avec eux sur la difficulté qu'il y avoit que le Royaume de Gur fût divisé

après la mort de leur pere : l'un de nous regnera , leur disoit-il, mais que deviendront les trois autres, je trouve leur sort fort à plaindre pour peu qu'ils ayent d'ambition : Eh bien , reprit Suffarak , prévenons ce malheur de bonne heure , nous avons l'Astrologue Zeyfadin , des sages avis duquel il semble que le Soleil & les Astres apprennent à regler leur cours ; sa bouche est le tresor des sens sublimes , & l'on diroit qu'il l'a toujours posée sur la source de l'entendement : Allons le consulter sur notre destinée, mais habillons-nous de maniere qu'il ne puisse nous reconnoître que par les effets de sa science : Jurons entre nous de nous en rapporter à sa décision ; & puisqu'aussi-bien ses prédictions passent parmi nous pour les arrêts du Ciel , souf-

crivons y ſans murmurer, & que les trois d'entre nous qui ſeront exclus du Trône aillent ailleurs chercher à exercer leur courage, & tâchent par leur valeur à conquerir quelqu'autre Royaume.

Les quatre freres ſe trouverent d'un ſentiment unanime, ils ſe déguiſerent ſur le champ, partirent ſans aucune ſuite, & arriverent pluſieurs jours après ſur le ſommet du Mont Caucaze, où Zeyfadin faiſoit ſa demeure.

Ce Solitaire étoit en prieres; lorſqu'ils heurterent à ſa porte, il ne voulut pas s'interrompre pour la leur aller ouvrir, mais eux redoublant leur coups: Fils de Roi, s'écria-t-il ſans bouger de ſa place, attendez un inſtant, celui qui n'a beſoin que d'un tour de main pour faire

agir toute la Sphere celeſte, doit être préferé à tous mortels: Je ſuis à vous dans le moment.



XCIX.

QUART D'HEURE.

LEs fils du Roi de Gur furent autant ſurpris qu'on puiſſe l'être, de voir que Zeyfadin les eût reconnu ſans les avoir ſeulement vû. Ils attendirent reſpectueuſement qu'il eut achevé ſa priere ; il ouvrit enfin, & les rendit encore plus étonnez en les nommant chacun par leurs noms, & en leur diſant le ſujet de leur voyage : Il m'eſt aiſé, dit-il, Seigneurs, de ſatisfaire votre envie ; mais il eſt preſque toujours dangereux de vouloir pénétrer dans l'avenir, & vous ne ſerez point ſeurement contens de ma réponſe, d'autant plus que

je prévois que celui qui ſera déſigné pour Succeſſeur au Roi ſon pere, court riſque de ſa vie, avant même que de retourner à Gur, & que ſes propres freres deviendront un jour ſes plus cruels ennemis. Cette réponſe auroit dû effrayer les Princes, & Faruk étoit d'avis de ne point pouſſer plus loin leur curioſité; mais ſes freres s'étant oppoſez à ſes ſages conſeils, ils preſſerent l'Aſtrologue de les éclaircir ſur ce qu'ils ſouhaitoient ſçavoir avec tant de paſſion.

Puiſque rien ne peut vous détourner de vos deſſeins, leur dit le ſublime Zeyfadin, deſcendez par le petit ſentier le long de la montagne, vous y trouverez ſur la fin du jour une femme qui vous apprendra lequel de vous quatre eſt deſtiné à porter la Couronne de Gur,

Les Princes obéirent à l'Astrologue ; ils suivirent le chemin qu'il leur avoit montré, & arriverent vers le soir dans une petite plaine entourée de montagnes, & du milieu de laquelle sortoit une épaisse fumée par un trou qui n'étoit pas plus large que l'ouverture d'un puits : une bonne femme étoit assise à côté de ce trou sur une grosse pierre : C'est-là sans doute, se dirent les freres, que nous allons apprendre notre sort. Ils aborderent alors la veille, & lui ayant raconté le sujet qui les conduisoit en ce lieu, elle leur ordonna de se déchausser, & de jetter l'un après l'autre leurs Babouches dans ce trou ; Sufarak ne lui eut pas plûtôt obéi, que l'on entendit un bruit épouvantable, & que ses Babouches ayant été repoussées avec impétuosité, elles

tomberent aux pieds des Princes toutes noircies de la fumée, & à demi brûlées : Kobad, & Bzarmeher furent traités de même ; mais Faruk eut un ſort tout différent, l'on n'entendit aucun bruit, la fumée ceſſa pour un moment, & ſes Babouches ſortirent de cette èſpéce d'abyſme ſans être nullement offenſées. C'eſt donc vous, Seigneur, lui dit la Vieille, qui êtes deſtiné à être un jour Roi de Gur, puiſque voici la marque certaine à laquelle Zeyfadin, qui prévoyoit votre arrivée en ces lieux, m'a aſſûré que je vous reconnoîtrois : Reprenez, Seigneur, vos Babouches, & continuez votre chemin.

Si Faruk eut une ſecrette joye à cette prédiction, ſes trois freres en conçurent une jalouſie outrée. Ils n'en témoignerent

pourtant rien ; mais résolus d'empêcher Faruk de régner, ils comploterent secretement de se défaire de lui.

Il falloit pour retourner à Gur par le chemin qu'ils tenoient, passer de nécessité par un défilé entre deux Montagnes : il y avoit un extrême danger de rester la nuit aux environs de cet endroit, à cause des serpens monstrueux qui venoient ordinairement y prendre le frais : Ce fut là où les trois envieux entreprirent de faire périr Faruk, qui ignoroit cette circonstance ; ils proposerent d'y passer la nuit ; Faruk ne s'opposa pas à leurs desseins ; ils firent un léger repas, & se coucherent sur l'herbe ; mais ils ne virent pas plûtôt leur frere profondement endormi, que se levant avec précipitation, ils s'éloignerent d'un lieu si dangereux

Les ſerpens à leur ordinaire s'aſſemblerent ſur le milieu de la nuit ; on entendoit leurs affreux ſifflemens de plus d'une demie lieue, ils s'approcherent du lieu où Faruk repoſoit , l'entourerent , & s'alloient jetter deſſus lui , lorſque par le plus grand bonheur du monde , un Génie qui traverſoit les airs eut pitié de ce malheureux Prince ; il fondit ſur les ſerpens, & par quelques paroles il les engourdit tellement qu'il ſembloient pétrifiez.

Faruk , Seigneur , à ſon reveil fut dans une fureur extrême de voir la mort de quelque côté qu'il ſe tournât ; il crut que ſes freres avoient déja été dévorez par les ſerpens ; mais ayant remarqué qu'ils étoient tous immobiles , il eut la hardieſſe de paſſer par-deſſus eux , & de reprendre le chemin de Gur, ſans qu'aucun

qu'aucun de ces dangereux animaux eût le pouvoir de lui faire le moindre mal. Il pleuroit bonnement la mort de ses freres, lorsqu'en entrant dans Gur il apprit qu'il y avoit plus de six heures qu'ils y étoient revenus. Ils furent étonnez de son retour, & lui voulurent faire croire que la frayeur qu'ils avoient eu du seul sifflement des Serpens les avoient fait fuir chacun séparément sans faire la moindre reflexion qu'ils l'abandonnoient à une mort presque certaine : Faruk aima mieux se payer de ces mauvaises raisons, que de soupçonner ses freres d'une trahison aussi noire ; il ne leur en fit pas plus mauvais visage, & vécut avec eux à son ordinaire, sans même les presser d'exécuter le serment qu'ils avoient fait de sortir de Gur quand l'Astrologue auroit

décidé en faveur de l'un d'eux.

Il n'y avoit pas plus de huit mois que les Princes étoient de retour de chez Zeyfadin; lorsque le Roi leur pere étant à la chasse, fut renversé de dessus son cheval, & se tua malheureusement. Il n'avoit point nommé de successeur, & les trois freres ne s'en rapportant pas à la décision de la Vieille, à qui Zeyfadin les avoit renvoyés, firent chacun un parti pour exclure Faruk, & se faire élire en sa place: Ce dernier connut alors toute la mauvaise foi de ses freres; il assembla promptement les Principaux de Gur, il leur raconta leur voyage chez l'Astrologue, & soit qu'ils le crussent, ou qu'ils l'aimassent mieux que ses Concurrens, ils ne balancerent point à se déclarer pour lui.

Il y avoit donc dans Gur qua-

tre partis prêts à se déchirer l'un l'autre, & l'on alloit voir une effroyable guerre civile, lorsque tout le peuple, comme inspiré, mit bas les armes, se réunit, proposa aux Princes de s'en rapporter à celui qui, le lendemain entreroit le premier dans la Ville, & leur déclara qu'en cas qu'ils n'acceptassent pas cette condition, il les excluroit tous quatre du Trône. Sufarak, Kobad & Bzarmeher avoient peine à consentir à cet accord, auquel Faruk ne s'opposa pas; mais il fallut s'y resoudre, & les Principaux de Gur les ayant enfermés chacun séparément, & posé des Sentinelles à leurs appartemens, pour éviter toute supercherie, on fit fermer les portes de la Ville, que l'on garda très-exactement.

Tout le peuple passa la nuit sur les murailles à attendre celui qui

devoit apporter la paix dans Gur, & le jour étoit déja venu sans qu'il parût personne, lorsque l'on vit arriver de loin un vieux Calender * presque nud. L'air retentit de mille cris de joye : on ouvrit promptement la porte du côté qu'il venoit : on courut au-devant de lui ; & on le porta comme en triomphe au Palais où étoit encore le corps du Roi défunt.

Le Calender étoit surpris autant qu'on le puisse être : il ne sçavoit à quoi attribuer ce qui se passoit : il en fut bien-tôt instruit, on lui apprit enfin que c'étoit lui qui devoit leur donner

* Les Calenders dans tout l'Orient sont des gens détachés en apparence de toute chose ; ils quittent peres, meres, femmes, enfans & parens pour courir par le monde, & vivent d'aumônes, mais ils n'en sont pas plus exacts observateurs de leur Religion, au-contraire l'on en voit beaucoup parmi eux qui vivent dans un extrême libertinage.

un Roi, & qu'il n'avoit qu'à choisir entre les quatres Princes, qui s'en rapportoient à son jugement. Ce Calender étoit un vieillard très-sensé, il sçavoit bien qu'en nommant l'un des Princes, il se feroit trois ennemis de ceux qui seroient exclus : pour ne point décider tout-à-fait par lui-même, il s'avisa de l'expedient que je vais raconter à Votre Majesté : Il fit apporter le corps du Roi défunt, le fit lier contre un arbre, & marquant une assez grande distance, il décida que celui des quatre freres qui lui tireroit une flêche dans le cœur, succederoit à son pere.

Pour qu'il n'y eût point lieu de plainte entre les Princes, on les fit tirer au sort pour voir lequel commenceroit : ce fut Kobad qui eut cet avantage, il tira la premier flêche, & perça le

gozier de ſon pere : Bzarmeher un peu plus adroit lui donna dans la poitrine ſans toucher le cœur, & Sufarak le frappa dans le bas du ventre.

Il n'y avoit plus que Faruk à tirer, & le Peuple qui connoiſſoit ſon adreſſe, ne doutoit point que ce ne fut lui qui dût emporter le prix, lorſque ce Prince briſa avec indignation ſon arc & ſes fléches.



C.

QUART D'HEURE.

QUelle barbarie, s'écria Faruk ? Seigneurs, dit-il aux Principaux de Gur, je renonce au Trône, s'il faut l'acquérir par une action si indigne & si éloignée de toute humanité ! Que mes freres regnent, je verrai leur bonheur sans envie : mais je ne souillerai jamais ma main par une action aussi impie que celle qu'ils viennent de commettre.

Les principaux de Gur, & tout le peuple, resterent dans un étonnement extrême : ils furent si touchés de la grandeur d'ame de Faruk, qu'ils presserent d'une

commune voix le Calender de juger en ſa faveur. C'étoit bien mon intention, leur dit le ſage Vieillard, & je n'ai propoſé cet évenement que pour vous laiſſer décider à vous-même avec plus de diſcernement lequel de ces Princes étoit digne de remplir le Trône : l'humanité & la piété doivent être les premieres vertus des Rois, & Faruk vient de vous en donner des marques ſi naturelles que je croirois offenſer notre grand Prophête en ne le choiſiſſant pas avec vous pour regner dans ces lieux.

L'on pouſſa mille cris de joie de la déciſion du Calender, & les trois Princes ſe retirerent de la Ville couverts de honte & de confuſion : ils étoient au déſeſpoir d'être, non-ſeulement exclus du Trône par la voix du peuple, mais encore de voir que

l'avidité

l'avidité de régner leur avoit fait commettre une impiété dont ils sentoient eux-mêmes toute l'horreur, & résolus de faire perir Faruk, ils sortirent de Gur dans la résolution de tout entreprendre pour y réussir.

Cependant on prêta le serment de fidélité au nouveau Roi. Il fit faire des obséques magnifiques a son pere, & voulut retenir le Calender auprès de lui; mais ce bon Vieillard le pria de l'en dispenser, L'on croiroit peut-être, Seigneur, lui dit-il, que les bontez que vous auriez pour moi, seroient la récompense d'une lâche complaisance que j'aurois eu en décidant en votre faveur; & je veux que l'on sçache que je n'ai jugé que suivant ma conscience & sans aucun motif d'intérêt; fasse le Ciel que votre regne soit heureux, & que jusqu'au

dernier jour de votre vie les Anges qui doivent enregiſtrer toutes vos paroles, n'en entendent aucunes qui ne ſoient agréables à Dieu. Cela dit, le Calender ſans vouloir recevoir aucune marque de la libéralité du Prince ſortit de Gur.

Il y avoit environ trois mois, Seigneur, continua Ben-Eridoün, que Faruk regnoit paiſiblement, & que par ſa douceur & ſa juſtice il faiſoit le bonheur de ſes Sujets, lorſque ſes freres ſurprirent la Ville pendant une nuit fort obſcure avec plus de ſix mille hommes, dont la plûpart étoient des voleurs Arabes. L'épouvante fut ſi générale, que ces ſcélérats profitant de la confuſion qui régnoit dans la Ville, maſſacrerent d'abord tout ce qui s'offrit à leur fureur; mais pendant qu'ils s'amuſoient au pillage

ge, Faruk ayant ramaſſé tout ce qu'il pût d'Officiers & de ſoldats, fondit à ſon tour comme un lion ſur ſes ennemis, il fit toutes les actions de valeur que l'on peut attendre du plus intrépide des hommes; mais voyant preſque tous ſes gens tuez autour de lui, & qu'il y auroit de la témérité à vouloir s'expoſer davantage, il changea ſes habits contre un des Arabes qu'il avoit tué de ſa main, & lui défigurant le viſage, il s'éloigna ſeul de Gur, & chercha ſon ſalut dans la fuite.

Le jour fit bien tôt place aux horreurs de la nuit, l'on voyoit le ſang couler de toute part dans la Ville, & les Arabes ayant trouvé parmi les morts non-ſeulement celui qu'ils prenoient pour Faruk, par rapport à la richeſſe de ſes habits, mais encore Sufarak, Kobad & Bzarmeher qui

avoient péri tous trois dans le combat, par un effet, sans doute de la justice Divine ; les Arabes dis-je, acheverent de piller & de massacrer sans distinction d'âge ni de sexe, & mirent le feu aux quatre coins & au milieu de la Ville, qui après avoir brûlé pendant trois jours, fut enfin réduite en cendres.

L'infortuné Farux dépouillé non-seulement du Thrône ; mais encore réduit à la derniere misere, ne pouvoit s'éloigner de Gur sans répandre des larmes ; les flammes qu'il apperçut de loin, lui firent perdre toute espérance de jamais remonter sur le Trône de ses ancêtres : & il partit de ce lieu affreux pour lui, dans la résolution de cacher ses malheurs à tout l'univers.

Il y avoit trois jours que ce Prince marchoit par des che-

mins détournez, lorsqu'il rencontra deux Calenders assis au bord d'une fontaine qui faisoient un leger repas ; il s'en approcha, & sa contenance leur faisant connoître qu'il avoit besoin de manger, ils le prierent de se mettre à côté d'eux, Faruk qui mouroit de faim, ne se le fit pas dire deux fois, il dévora en très-peu de temps tout ce que les Calenders avoient de provision.

Lorsque le Prince fut rassasié, il croisa ses mains sur son estomac, & regardant tristement la terre, il demeura tellement abyssmé dans ses douloureuses reflexions, qu'il fut près d'une heure dans la même posture.

Les Calenders le regarderent avec étonnement ; ils étoient vivement touchez de son affliction, mais enfin le plus vieux prenant la

parole : mon frere, lui dit-il, nous sommes si sensibles à la profonde douleur dont votre ame paroît pénétrée, quoique nous ne vous connoissions que depuis un moment, qu'il n'est rien que nous ne soyons prêts d'entreprendre, ce jeune Calender & moi, pour soulager vos maux ; & vous tirer de la sombre mélancholie où vous êtes ; parlez, Seigneur, & ne refusez pas un foible secours, mais qui tout foible qu'il est, vous sera peutêtre plus utile que vous ne le pensez.

Le Prince de Gur qui jusqu'à ce moment n'avoit point rompu le silence, rentra en lui même, aux offres obligeantes du Veillard : généreux Calender, lui dit-il, je vous demande excuse de mon incivilité ; la cruelle situation où je suis, m'a presque

aliéné l'eſprit: ainſi ne trouvez pas mauvais, je vous en conjure, ſi j'ai paru inſenſible à votre bienfait, je vous remercie au reſte de la générofité de vos ſentimens, & je ne vous demande pour toute grace que de vouloir bien me recevoir dans votre compagnie; & de permettre que je vive avec vous dans la même regle que votre habit vous preſcrit. Comment, Seigneur, reprit le Vieillard un peu étonné, eſt-ce que vous ſeriez d'humeur à être Calender. Helas oui; pourſuivit Faruk, je viens de m'y déterminer dans le moment, puiſqu'auſſibien pour le préſent je n'ai point d'autre parti à prendre: voici une ſeule bague qui me reſte des biens aſſez conſidérables que je poſſedois autrefois, je la vendrai à la premiere occaſion, & tant que cet argent durera, nous en vi-

vrons comme frères. Vous nous connoissez mal, repliqua le plus jeune des deux Calenders, la vente de cette bague est inutile, il faut la garder pour la derniere extrêmité ; nous sommes d'un métier qui ne nous laisse manquer de rien, pourvû que nous ne manquions pas d'hardiesse, ainsi, Seigneur : serrez précieusement ce bijou pour une autre fois, & ne vous embarrassez point du soin de la vie. Ce jeune Calender a raison, reprit le vieillard, notre premiere institution est d'abandonner peu pour posséder beaucoup cette thêse vous paroît assez difficile à comprendre, en voici le sens : Nous n'avons dans cette vie que la jouissance, puisque là mort nous force à quitter toutes les richesses de la terre. Que d'embarras d'esprit ! que d'inquiétudes cruelles pour con-

server ces richesses ! que d'ennemis à combattre ! que d'envieux qui cherchent à nous faire perir ! Pour nous, uniquement occupez des maximes d'une Philosophie qui nous est particuliere, nous commençons ordinairement par manger tout ce que nous possedions de biens, du moins c'est l'usage des plus sages d'entre nous ; & en nous revêtant de cet habit, nous regardons ensuite le patrimoine d'autrui comme une ressource certaine & inépuisable pour nous. En effet, en quel endroit de la terre un Calender n'est-il pas bien reçû, pour peu qu'il ait de l'esprit ? Quel est celui depuis les Rois jusqu'aux moindres artisans qui ne se fasse pas un plaisir ou un honneur de l'admettre à sa table, & qui ne lui presente pas le meilleur morceau ? Il est vrai qu'il faut un peu masquer

ſon exterieur, & paroître tout autre que l'on eſt au fond ; mais c'eſt à ce maſque que nous devons le reſpect avec lequel on nous reçoit par tout ; c'eſt lui qui endort les maris les plus jaloux, & qui nous rend agréables à la plûpart des femmes qui ne ſont preſque viſibles que pour nous ſeuls, par la confiance aveugle que l'on a pour notre habit. Enfin, mon cher frere, il n'eſt point de vie plus délicieuſe & plus ſenſuelle que celle d'un habile Calender ; & quand vous l'aurez goûtée une fois, je ſuis bien ſûr que vous n'en choiſirez jamais un autre.

C I.

QUART D'HEURE.

FAruk avoit écouté le discours du Vieillard avec attention, quelque lieu qu'il eût d'être affligé, il trouva ses raisons d'un très-bon sens. Votre genre de vie, lui dit-il, me paroît si agréable au seul portrait que vous m'en faites, que je brûle déja d'être Calender, & d'en porter l'habit. Quatre coups de ciseaux en feront l'affaire, reprit le plus jeune, vous n'avez qu'à dépouiller votre habit pour un moment; Faruk le lui mit entre les mains : il le retailla sur le champ, & l'ayant recousu fort promptement, ce Prince le reprit,

& s'aggregea ainsi aux deux Calenders.

Comme il y avoit assez long-temps qu'ils étoient au bord de la fontaine, ils se leverent tous trois & prirent le chemin de la Ville la plus prochaine. Le Prince ne pouvoit oublier si-tôt ses malheurs ; il soupiroit de temps en temps, & le vieux Calender s'en étant apperçû, le lui reprocha comme une chose indigne de l'état qu'il venoit d'embrasser. Allons, mon cher frere, lui dit-il, souvenez-vous qu'en mettant l'habit que vous portez, vous avez dû vous dépouiller de toute foiblesse humaine, & chasser de votre esprit les réflexions chagrinantes qui l'environnent encore ; d'autres que nous, & moins experimentez que nous ne sommes, vous priroient de nous conter vos aventures, & vous diroient sans

doute que ce récit ſoulageroit peut-être vos malheurs : mais il n'eſt rien de plus faux que ce raiſonnement ; cela ne feroit que rapeller encore de fâcheuſes idées qu'il faut tâcher d'éloigner, nous ne vous preſſerons pas ſur cet article que nous ne jugions par votre conduite, que vous ſerez devenu tout-à-fait inſenſible à vos maux paſſez. Plus de triſteſſe, mon cher frere, banniſſons-là de notre compagnie, c'eſt un poiſon mortel pour l'ame ; ne reſpirons deſormais que la joye, & pour tâcher à vous l'inſpirer, je veux vous raconter l'hiſtoire de ma vie, & vous apprendre par quelle raiſon je porte cet habit ; écoutez-moi ſeulement, le chemin que nous avons à faire vous en paroîtra peut-être plus court,

AVANTURES

Du vieux Calender.

JE suis né à Backu, * fils d'un Marchand de Ris qui demeuroit proche un Convent de Derviches; mon pere étoit un homme assez peu rangé : il n'étoit presque jamais à sa Boutique, & comme le commerce qu'il faisoit n'étoit déja pas trop considérable, il fut bien-tôt réduit à une extrême pauvreté.

* Backu Ville Capitale de la Province de Schirvan en Perse, qui donne son nom à la mer de Backu : elle est sur la Côte de la mer Caspie. Il y a une chose assez singuliere auprès de cette Ville; c'est une fontaine qui jette continuellement une liqueur noire dont on se sert pas par toute la Perse au lieu d'huile.

Un des Derviches qui venoit quelque fois chez nous, avoit pris amitié pour moi, il eût compassion de ma misere, & me retira dans le Convent; de sorte que dès l'âge de cinq ans je ne fus plus à charge à mon pere, qui après avoir traîné une vie ennuyeuse & languissante, mourut enfin que j'en avois à peine douze.

Je m'attendois à voir ma mere desolée, & je pleurois tendrement la perte que je venois de faire, lorsqu'elle me parla ainsi: mon fils nos jours sont comptez, & vôtre affliction ne rendra pas la vie à mon mari; cessez donc de répandre des larmes pour une personne qui en meritoit si peu, & ne pleurez point, comme votre pere, un homme qui n'a jamais eu part à votre naissance. Ce discours me surprit, je regar-

dai fixement ma mere en ce moment ; vous êtes étonné, me dit-elle : j'en ai une juste raison, repliquai-je, car enfin si celui qui vient de mourir n'étoit pas mon pere, comme il a toujours passé pour l'etre, à qui donc ai-je obligation du jour qui m'éclaire ? au Derviche qui vous a élévé, me répondit ma mere, vous êtes son fils & le mien : sans lui, il y a long-tems qu'une affreuse misere nous auroit accablé, puisque la faineantise & la débauche de mon mari m'avoient réduit à la mendicité, même avant votre naissance ; ce seul Derviche nous a soutenu en nous fournissant assez abondamment de quoi vivre, je n'en fus point ingrate : les Derviches ne font rien pour rien, & je ne me repens point de la complaisance que j'ai eu pour celui-ci.

Comme

Comme ma mere parloit encore, le Derviche entra, elle lui raconta qu'elle venoit de m'apprendre qu'il étoit mon pere, & cette homme m'embrassant avec une extrême tendresse; mon enfant, me dit-il, soyez sage, & honorez votre mere, vous ne manquerez de rien: je répondis aux caresses de mon nouveau pere, & m'ennuyant de la vie que j'avois menée jusqu'alors chez les Derviches, je le priai de me laisser auprès de ma mere; il y consentit: nous donna de l'argent pour acheter du ris, & ma mere vivant avec beaucoup d'économie, & presque aux dépens du Convent, elle amassa en sept ou huit ans environ quatre mille sequins.

Nous avions dans notre voisinage une très-belle fille, à ce que j'avois souvent ouï dire à

ma mere ; j'en devins amoureux ſur le ſimple récit ſans l'avoir jamais vûe, & je cherchois les moyens de me faire connoître à elle, lorſque l'occaſion s'en preſenta. Le pere de cette fille étant venu au logis faire proviſion de farine de ris, il convint avec ma mere qu'elle lui en envoyeroit plein un grand ſac qui contenoit environ douze boiſſeaux. Mon peu d'experience me fit croire que c'étoit une occaſion favorable de voir ma Maîtreſſe ; & ſans conſulter que ma folle paſſion, à l'aide d'un jeune homme de mon âge, je me mis dans le ſac que je fis emplir de farine juſqu'au menton ; je me fis ainſi porter ſur la brune chez Kalem ; c'eſt ainſi que ſe nommoit le pere de cette belle fille, & l'on poſa le ſac dans le coin d'une ſalle où l'on man-

geoit ordinairement. J'y avois fait par le haut une petite ouverture par laquelle je pouvois discerner aisement tout ce qui se passeroit, il y parut un moment après un Derviche que je ne pus voir au visage, parce que la lumiere ne donnoit pas de son côté; Kaalem, sa femme & la belle Dgengiari-nar (c'étoit le nom de ma Maîtresse) qui portoit alors sous son bras un petit chien, entrerent avec lui : un Esclave étendit la nappe, & ils se mirent tous en devoir de faire la colation. Dgengiari-nar étoit justement vis-à-vis de moi, j'en avois été enchanté dès le moment qu'elle avoit paru, & je la regardois avec tant d'admiration, qu'oubliant devant qui j'étois, je m'écriai étourdiment: oh, qu'elle est belle! Ces paroles qui m'échaperent sottement,

que l'on entendit ſans voir d'où elles partoient, effrayerent extrêmement ceux & celles qui étoient dans la ſalle, ils ſe levérent précipitamment, regarderent par tout, & ne faiſant pas attention au ſac dans lequel j'étois, & où je ſentois bien toute mon imprudence, ils ſe remirent à faire colation, s'entretenant de la voix qui avoit frappé leurs oreilles.

Dgengiari-nar n'avoit pas repris ſa même place; je ne la pouvois voir que de côté; j'eus encore l'imprudence de vouloir me tourner dans le ſac pour jouir de ſa vûe, mais je fus ſi peu adroit & ſi malheureux que je culbutai avec le ſac.



C I I.

QUART D'HEURE.

KAlem, toute sa famille, & le Derviche furent dans un étonnement extraordinaire à cette chute, leur frayeur redoubla, mais le Derviche voyant que le petit chien de Dgengiarinar aboyoit fortement contre le sac, se douta tout d'un coup de la vérité; il le releva, & en déliant l'ouverture, je parus le visage si barbouillé de farine que j'étois entiérement méconnoissable. Kalem en ce moment entra dans une fureur inconcevable, il se jetta sur un poignard qui étoit attaché contre la muraille, & s'approchant de moi,

il m'alloit ôter la vie lorſque je lui lancai dans les yeux une poignee de farine qui en l'aveuglant pour un moment, me donna le tems de ſauter hors du ſac en chemiſe & en caleçon, & de me ſaiſir d'un ſabre que je trouvai ſous ma main ; il m'auroit été aiſé de tuer Kalem & le Derviche, & de me ſauver; & n'aïant que ce parti à prendre, j'avois déja le ſabre lévé pour l'exécuter, lorſqu'en jettant les yeux ſur le Derviche, que je n'avois pas encore pû voir en face, je le reconnus pour celui qui m'avoit donné le jour. Ah Derviche, m'écriai-je, en baiſſant la pointe de mon ſabre, reconnoiſſez Hanif, que l'amitié que vous avez toujours eu pour lui, vous fait regarder comme votre propre fils : je ſuis plus imprudent que criminel, j'ai aimé la

charmante Dgengiari-nar, ſur la ſeule reputation de ſa beauté, je n'ai point trouvé d'autre expedient pour la voir que celui qui s'eſt offert aujourd'hui, & ma jeuneſſe inconſiderée ne m'a point permis de faire aucune réflexion avant que de me mettre dans ce ſac, puiſque j'y ſuis entré ſans ſçavoir comment j'en ſortirois.

Le Derviche fut auſſi ſurpris qu'on puiſſe l'être de me voir en l'état où j'étois, & Kalem en ce moment ayant recouvré la vûë à force de ſe frotter les yeux, me reconnut pour le fils de celle chez qui il avoit acheté de la farine de ris; la poſture dans laquelle j'étois, lui fit voir que je vendrois cherement ma vie ſi l'on m'attaquoit; & le Derviche l'ayant appaiſé, ils ne purent enſuite s'empêcher l'un &

l'autre de rire de ma figure. Puisque ce jeune homme aime Dgengiari-nar, continua le Derviche, accordez lui, mon cher Kalem, la grace d'en faire sa femme : il est fils unique, je me fais fort auprès de sa mere de lui faire ceder sa boutique avec quatre mille sequins au moins, & je ne crois pas que vous puissiez trouver dans tout Bacuk un gendre mieux élevé, plus honnête homme & plus respectueux. Ah, m'écriai-je alors, ce n'est pas assez que Kalem consente à mon bonheur, j'y renonce, si la belle Dgengiari-nar y apporte la moindre répugnance. Cette délicatesse de sentiment charma Kalem ; Eh bien, me dit-il, en l'embrassant, ma fille est la maîtresse de vous donner la main, & si vous lui plaisez, elle peut dans ce moment même décider de votre

sort

ſort. Il faut donc auparavant, dit le Derviche, qu'elle voye ſon nouvel Amant tel qu'il eſt ; alors m'ayant fait paſſer dans une autre Chambre, je m'y débarbouillai ; & Kalem qui étoit à peu près de même taille que moi, m'ayant couvert d'une de ſes robes, je parus devant la belle Dgengiari-nar, qui me trouva tellement à ſon gré, qu'elle m'accepta pour ſon époux. Le Derviche qui ne vouloit pas differer mon bonheur d'un ſeul moment, envoya chercher ma mere ſur le champ ; elle fut bien étonnée de mon avanture, elle conſentit à mes deſirs : on fit le Contrat, l'Iman nous maria le ſoir même ; je couchai chez mon beau-pere, & ma femme ſe trouva ſi contente de ſon mariage, qu'elle me fit ſervir le lendemain à déjeûner un grand

plat de pieds de moutons * à la vinaigrette.

Me voila donc, mon cher frere, marié avec la belle Dgengiari-nar, & le plus heureux de tous les hommes, lorſque je devois par mon imprudence être le plus miſerable; tout conſpiroit à ma felicité, ma nouvelle épouſe m'adoroit; mais ſans aucune raiſon je m'aviſai d'en devenir jaloux à un point qui paſſe l'imagination. Tout m'allarmoit: ſi je la voyois parler à ma mere, je croyois qu'elle étoit de concert avec elle pour me trahir: ſi elle faiſoit quelque innocente careſſe au Derviche à qui nous avions tant d'obligation, j'oubliois en

* C'eſt un ragout en Turquie dont l'on reſtaure ceux qui ſont debilités par quelque excès: l'on a coûtume d'en ſervir aux mariés le lendemain de leurs nôces, de même maniere qu'en France on leur apporte le brouet.

ce moment qu'il étoit mon pere, & mon mauvais démon me rendoit cette amitié criminelle: Que vous dirai-je, enfin, poursuivit le vieux Calender, je m'éxhalois sans cesse en reproches avec Dgengiari-nar, à peine lui laissois-je voir le jour: & quoique je ne lui donnasse point de repos, il ne sortoit aucune plainte de sa bouche.

Ma mere & le Derviche me representerent plusieurs fois l'excès de ma folie: Ce ne sont point les verouils ni les cadenats qui mettront votre honneur en sûreté me disoient-ils; l'honnête femme se garde d'elle-même, & vos soupçons continuels seroient plûtôt capables de la déranger de son devoir que de l'y contenir. Je n'en voulus rien croire, & mes extravagances continuerent à un tel point, qu'ils resolurent

de faire tous leurs efforts pour me guerir de cette manie.

Le Derviche un jour causoit avec ma mere pendant que j'étois occupé à faire quelques memoires de marchandises : Il nous est arrivé depuis trois jours de Circassie, lui dit-il par forme de conversation, un jeune Derviche d'une beauté au-dessus de tout ce que l'on a encore vû à Backu ; je crois que les Pages qui dans le Paradis de notre grand Prophete nous doivent presenter le poncire * pourroient à peine lui être

* Mahomet promet aux bons Muzulmans un Paradis rempli de délices, dans lequel après avoir bien bû & bien mangé, des Pages d'une beauté achevée, leur presenteront dans un plat d'or à chacun un poncire ou un citron : & les assûre que si-tôt qu'ils auront flairé ce citron, il paroîtra une jeune fille toujours vierge & superbement habillée, qui les embrassera, & qu'ils resteront ainsi pendant cinquante ans, jouissans des plaisirs les plus sensuels.

comparés, puiſque jamais on n'a vû tant de modeſtie jointe à tant de perfections : ſa chambre eſt toute proche de la mienne, ce voiſinage nous a lié d'amitié, & je dois demain matin lui donner à déjeuner : Je vous prie de m'envoyer une poule au ris de votre façon, & un plat de pilau : * ma mere lui promit de n'y pas manquer : elle prépara tout ce qu'il lui falloit pour rendre ces ragoûts excellens, & n'oublia pas le lendemain de les envoyer à mon pere à l'heure dont ils étoient convenus. J'avois entendu toute leur converſation ſans faire ſemblant de rien ; curieux de voir un ſi bel homme, je réſolus d'être du déjeuner : Je n'en dis mot à ma mere : quand les

* Le pilau eſt du ris cuit avec du beure, de la graiſſe ou du jus de viande : c'eſt un mets très-uſité dans tout l'Orient.

plats furent partis, j'entrai dans l'appartement de ma femme qui étoit encore au lit pour quelque legere incommodité, & qui dormoit profondement; je ne voulus pas la reveiller, je me contentai de la considérer quelque tems, & fermant la porte à doubles tours, j'emportai la clef suivant ma coûtume, & m'en allai frapper au Convent des Derviches. Je demandai celui qui étoit mon pere, on me dit qu'il étoit à sa chambre; j'y courus; mais à peine y eus-je mis le pied, qu'une pâle froideur me couvrit le visage à l'aspect de son compagnon.



CIII.

QUART D'HEURE.

JE n'y eus pas plûtôt reconnu tous les traits de ma femme, que me laiſſant tomber de foibleſſe ſur un Sopha de jonc, & m'eſſuyant le front : où ſuis-je, m'écriai-je, & quel prodige eſt-ce ici. . . . mon pere m'interrompit en cet endroit, il ſe leva tout effrayé, & m'embraſſant tendrement, qu'avez-vous donc, mon enfant, me dit-il, & quelle ſombre vapeur, vous eſt montée à la tête ? Je me ſuis trouvé un peu mal, lui répondis-je, en entrant dans votre chambre ; je retourne au plus vîte chez moi. Le Derviche me reconduiſit juſqu'à

la porte du Convent. Comme il n'y avoit que la rue à traverſer pour entrer dans ma maiſon, je ne l'eus pas plûtôt quitté que je volai à l'appartement de ma femme ; je commençai à reſpirer, mon cher frere, quand je la trouvai au lit dans le même état que je l'avois laiſſée il n'y avoit qu'un moment. Mes tranſports furent ſi vifs, que je la reveillai en ſurſaut, en lui faiſant mille careſſes, auſquelles elle répondit de la maniere du monde la plus tendre. Je ne reſtai pas long-tems auprès d'elle, je retournai promptement au Convent, & courant à la cellule de mon pere, j'y rentrai en lui diſant que mon mal étoit paſſé, & que je venois déjeuner avec lui : volontiers, me dit-il, nous avous déja commencé ce beau Derviche de Circaſſie & moi : Mettez-vous à table, &

munissez-vous toujours d'un verre de vin ; je rainsai une tasse de cristal, & mon pere alloit prendre la bouteille pour me servir, lorsque le Circassien le prevenant, mon frere, lui dit-il, permettez que ce soit moi qui lui verse à boire, je veux faire aujourd'hui les honneurs de chez vous. Le son de ces paroles me fit fremir, j'avois la main si mal assurée en ce moment, & les yeux tellement attachés sur ce jeune homme, dont la voix étoit toute pareille à celle de ma femme, que je répandis tout mon vin sur la table & sur moi. Je fis en un instant mille réflexions douloureuses, & quittant brusquement les Derviches, je ne fis qu'un saut du Convent au logis, où je trouvai ma femme encore dans son lit ; j'étois si ému que je ne pus lui parler : Qu'avez-

vous donc, chere lumiere de ma vie, me dit-elle en se levant d'effroi; vous est-il arrivé quelque accident; ne me laissez pas davantage, je vous en conjure, dans cette cruelle incertitude.

Je repris un peu mes esprits: Ah Dgengiari-nar, m'écriai-je, ce que je vois ce que j'entens est-il bien croyable? Eh, que voyez-vous donc; & qu'entendez-vous repliqua-t'elle? Satisfaites au plûtôt ma curiosité: Non, lui dis-je, je me trompe sans doute; je veux encore essayer si mes yeux sont de fideles témoins de ce qui vient de se passer au Convent des Derviches: Je la quittai alors, & refermant la porte, comme je l'avois déja fait, je retournai plus tranquille vers mon pere: Je vous demande excuse, lui dis-je en entrant, de l'incivilité que je viens de com-

mettre ; si je vous ai quitté avec tant de précipitation, c'est que j'avois oublié de laisser de l'argent à ma mere pour faire un payement que l'on doit venir chercher dans un quart d'heure ; Je suis à présent libre de toutes mes affaires : & je ne demande pas mieux que de me réjouir avec vous. Et bien soit, reprit mon pere ; nous pourrons donc passer ici toute la matinée dans le plaisir : goûtez de ce plat de pilau, auquel nous n'avons pas encore touché, car la poule au ris a été expédiée pendant le tems que vous avez été chez vous. Je voulus en ce moment manger du pilau ; mais jettant les yeux sur le Circassien, au moment que je le portois à ma bouche, il me fut impossible de l'avaller, tant mon étonnement redoubla : c'étoit le vrai portrait de Dgengia-

ri-nar, le geste, la voix, tout en un mot concouroit à me faire croire qu'il ne s'étoit jamais rien trouvé de si semblable. Qu'avez vous donc, mon fils, me dit alors le vieux Derviche, vous marquez dans toutes vos actions une inquiétude & une agitation si extraordinaire, que je ne sçai que penser de vous aujourd'hui; Eh, n'en ai-je pas une juste raison, répliquai-je en voyant ce jeune Circassien? qui diable ne s'imagineroit pas que c'est ma femme? Je vous avoue que j'ai couru chez moi pour en être plus certain: Je l'ai toutes les deux fois trouvée au lit, cela devroit me rassurer, & cependant je sens que je ne suis pas encore maître des mouvemens jaloux qui me déchirent l'ame.

Les deux Derviches à une déclaration si ingenue, firent de

longs éclats de rire ; Je ne ſçavois comment ſoûtenir cette plaiſanterie, lorſque le jeune Circaſſien m'entreprit : Quoi, Seigneur, me dit-il, un peu de reſſemblance entre votre femme & moi peut-elle ainſi vous troubler la cervelle ? Et faut-il que la jalouſie vous domine au point de faire les extravagances dont nous ſommes ſpectateurs en partie depuis une heure ? Que je plains le ſort de votre épouſe, elle doit avoir toute la ver u poſſible pour ne ſe pas révolter contre vos indignes ſonpçons. Je pardonne volontiers une jalouſie de délicateſſe ; mais de la pouſſer juſqu'où ce bon Derviche m'a conté qu'alloit la vôtre, en vérité, Seigneur, vous prenez le vrai chemin de donner envie à vo re femme de vous punir comme vous le méritez.

J'écoutois le sermon du jeune Derviche avec une extrême confusion : Je commençois à rougir de ma conduite passée, & je prenois quasi la résolution d'abandonner Dgengiari-nar à sa propre vertu, lorsque ce nouveau Prédicateur en s'agitant, me fit appercevoir qu'il avoit contre l'oreille un signe tout pareil à celui de ma femme.

A cette vûe ma frénesie me reprit de plus belle : je fis un cri qui surprit les Derviches ; ah, je suis trahi, m'écriai-je ! & mes soupçons n'étoient que trop bien fondés ! Quelle subite fureur s'empare donc de votre ame, me dit mon pere ? êtes-vous fol, ou bien . . . Je ne lui donnai pas le temps d'achever sa remontrance : Je m'échappai de ses mains, je sortis promptement de sa chambre, & je me rendis

chez moi où je trouvai ma femme qui faisoit Labdest,* je m'approchai d'elle avec une émotion extraordinaire, & examinant la marque qu'elle avoit contre l'oreille, je frappai dans mes mains en levant les yeux au Ciel, & je pensai m'évanouir : ma mere qui étoit dans la boutique attenant l'appartement de ma femme, accourut à ses cris ; elles s'informerent l'une & l'autre du sujet de mon mal & de mes fréquentes sorties ; mais je ne voulus pas encore leur en déclarer les raisons : ayez soin seulement, je vous prie, dis-je à ma mere, de nous apprêter à dîner, je vais engager le beau Derviche de Circassie & son Compagnon à vouloir en être, je vous expli-

* Labdest ou l'ablution, est une cérémonie à laquelle les Orientaux ne manquent jamais, & sur-tout le matin.

querai devant eux tout ce qui m'eſt arrivé aujourd'hui, & vous conviendrez qu'il ne ſe peut rien de plus ſingulier.

Je les quittai alors & retournant au Convent : j'y trouvai encore mon pere à table avec ſon ami. Il faut, leur dis-je, que je vous faſſe connoître toute l'étendue de ma foibleſſe ; le ſigne que ce beau Derviche a contre l'oreille, avoit réveillé toute ma jalouſie ; ma femme en a un ſi ſemblable au même endroit, que j'ai encore cru que je la voyois ſous cet habit : j'ai couru m'en éclaircir : graces au Ciel je l'ai trouvée qui ſe purifioit, & tous mes ſoupçons étant finis, je reviens avec vous d'un eſprit tranquille en attendant le dîner que je vous prie d'accepter chez moi ; je veux y faire convenir ce jeune Derviche, que ne pouvant être Jumeau de

de ma chere Dgengiari-nar, puiſque ſes pere & mere n'ont jamais eu qu'elle d'enfant, la nature a produit en eux une reſſemblance ſi parfaite en tout, qu'il eſt impoſſible de ne s'y pas méprendre. Très-volontiers, reprit le jeune Circaſſien : rien ne me peut faire plus de plaiſir ; je ſuis curieux de voir cette reſſemblance ſi extraordinaire, dont le Derviche mon camarade ne convient pas tout-à-fait ; mais ce ne ſera que aux conditions qu'aucun mouvement jaloux ne troublera notre joye, car je ſuis en humeur de me réjouir, & peut être ce pourroit bien être à vos dépens. Oh, je vous promets, interrompis-je, que vous ſerez les maîtres chez moi : ma réſolution eſt priſe, j'ai ſouffert ſi cruellement aujourd'hui dans tous les combats que j'ai eu à ſoûtenir, que je veux

vivre déſormais tranquillement. C'eſt le meilleur parti que vous puiſſiez choiſir, repliqua ce jeune homme : ſi j'étois femme ; & que j'euſſe envie de tromper mon mari, il auroit beau faire, toutes ſes précautions deviendroient inutiles ; c'eſt une choſe dont je vous convaincrai tantôt chez vous. Vous m'obligerez, lui dis-je, je ferai mes efforts pour vous y bien recevoir, & vous ne ſçauriez me rendre un plus grand ſervice que de me guérir radicalement de ma jalouſie.

Je paſſai une couple d'heures fort agréablement avec les deux Derviches ; mais celle de dîner s'approchant, je les quittai pour aller tout faire préparer chez moi. Je voulus avant l'arrivée de mes Conviés me faire auprès de ma femme un mérite de ma-

conversation, & l'assurer qu'elle jouiroit désormais d'une honnête liberté ; mais, mon cher frere, quel fut l'excès de mon étonnement en ouvrant la porte de sa chambre dont j'avois toujours eu la clef sur moi, quand je ne l'y trouvai plus.



CIV.

QUART D'HEURE.

SI ma ſurpriſe fut extrême de ne point voir ma femme où elle devoit être, elle augmenta bien en trouvant à ſa place les deux Derviches que je venois de quitter au Convent. Je reſtai immobile de frayeur à cette vûe, & je ſerois infailliblement tombé à la renverſe ſans ma mere qui ſuivoit mes pas, & qui me retint dans ſes bras : Je fus longtemps ſans pouvoir proferer une ſeule parole ; mais à la fin ayant un peu repris mes ſens : O ciel, m'écriai-je ; rêvé-je, ou le démon qui m'a perſécuté toute la matinée, prend-t-il encore plaiſir

à me faſciner les yeux ? Non non, mon cher Hanif, repliqua le vieux Derviche que je vous ai dit être mon pere, vous êtes bien éveillé ; un peu d'artifice ſeulement a part à tout ceci : votre jalouſie étoit ſi ridicule, que nous avons entrepris de la faire ceſſer : j'ai concerté avec votre mere & votre femme, tout ce qui s'eſt paſſé ce matin dans ma chambre ; vous avez merveilleuſement répondu à nos intentions, & le beau Derviche qui vous a tant inquiété n'eſt autre que l'incomparable Dgengiarinar : Cela vous paroît ſans doute difficile à comprendre, & je ſuis ſûr que vous avez peine à ajouter foi à ce que je vous dis : mais il eſt facile de vous donner là-deſſus les éclairciſſemens néceſſaires. Eh, je vous en conjure, repris-je précipitamment, ex-

pliquez-moi au plûtôt comment il est possible que ma femme se trouve dans son lit & dans votre chambre, & qu'au même moment je la voye en deshabillé de nuit, & sous les vêtemens d'un Derviche : je vais vous donner cette satisfaction, me dit mon pere.

Dgengiari-nar n'ignore plus ce que je vous suis ; j'ai été obligé de lui déclarer le secret de votre naissance pour parvenir à ce que nous souhaitions d'elle. Il faut que vous sçachiez que le défunt mari de votre mere étoit quelque fois jaloux ; ses brusqueries à contre-tems dérangeoient souvent les mesures que nous avions prises pour nous voir, cela nous chagrinoit, & comme en qualité de Boursier de notre Convent, je ne manquois point d'argent, je choisis le tems que ce

brutal étoit allé à la campagne pour une quinzaine de jours, & je fis faire par des ouvriers, du ſecret deſquels j'étois ſûr; un ſouterrain qui communique de ma chambre à cet appartement-ci par deſſous la rue qui eſt fort étroite, deux trappes avec des contre-poids en font l'affaire; l'on paſſe de ma Cellule, en moins de ſix minutes par celle que vous voyez; au lieu qu'en prenant le chemin ordinaire, il faut traverſer toute notre Cour, qui eſt aſſez longue, ouvrir & fermer des portes, & vous pouvez à préſent facilement juger s'il a été impoſſible à votre femme de ſe revêtir d'un habit de Derviche, de le quitter & de ſe remettre au lit dans l'intervalle qu'il vous a fallu faire le grand tour pour entrer dans notre Convent, ou pour en ſortir: & pour parvenir

jusqu'à cet appartement. Voici, mon fils, tout ce grand mystere découvert : au reste, ce n'a point été sans peine que j'ai fait consentir Dgengiari-nar à cette supercherie ; elle aimoit mieux encore souffrir toutes vos extravagances, que de s'exposer à votre colere ; mais je l'y ai déterminée, en l'assurant que si vous prenez mal la chose, & que cette rude épreuve ne vous corrigeât pas, vous ignoreriez toujours la tromperie que nous vous aurions faite, & que je ferois promptement reprendre au beau Derviche le chemin de Circassie.

Nous avons, je crois, réussi, mon fils, continua le Vieillard, puisque vous nous avez assûré que vous renonciez pour jamais à vos folies ; personne en effet n'avoit moins de raison que vous d'être jaloux. Votre

femme eſt ſage ; elle a pouſſé avec vous la complaiſance au-delà de l'imagination ; mais quand elle ne le ſeroit pas, jugez, mon cher Hanif, par l'expérience que vous venez de faire, de quoi l'amour eſt capable. Il n'eſt point d'inventions qu'il ne trouve pour mettre un jaloux hors de garde ; & le plus ſûr eſt de ſe repoſer ſur la vertu & ſur la fidélité de ſa femme : je ſçai bien que cette maxime n'eſt pas de miſe dans tout l'Orient, mais autre choſe eſt d'y vivre ſuivant l'uſage ordinaire, qui veut que les femmes n'y paroiſſent gueres en public, ou de les traiter avec la défiance injurieuſe dont vous avez uſé avec Dgengiari-nar. Vous avez outré la jalouſie juſqu'à prendre ombrage de moi qui ſuis votre pere ; l'amitié que votre mere por-

toit à sa Bru vous a allarmé. Eh, mon fils, qui plus que nous doit prendre part à votre honneur? cependant vous avez eu assez de foiblesse pour croire que nous cherchions à le détruire.

J'étois si surpris & si confus, poursuivit le vieux Calender, que je ne sçavois que répondre au sage discours du Derviche; ah, mon pere, m'écriai-je, que je vous suis sensiblement obligé d'avoir travaillé à ma guerison, & d'y avoir si bien réussi: je conçois aujourd'hui toute la force de votre raisonnement, & je meurs de honte de la conduite que j'ai tenue jusqu'à présent, mais je vais réparer mes fautes par des manieres si opposées, que la belle Dgengiari-nar s'en louera autant qu'elle a eu sujet de s'en plaindre; alors me jettant aux pieds de ma femme qui

étoit encore vêtue en Derviche, je lui demandai pardon de mes jalousies ridicules dans des termes si tendres, & où je marquois si bien mon repentir, que je tirai des larmes de ma mere & de mon pere.

Dgengiari-nar qui ne pouvoit aussi s'empêcher d'en répandre, me releva promptement ; mon cher Seigneur, me dit-elle, si je vous ai toujours aimé malgré la dureté avec laquelle vous m'avez traitée quelquefois, jugez à quel point doit monter mon amour aujourd'hui, que vous m'assurez d'un changement qui fait tout mon bonheur : elle assaisonna ce discours de caresses si vives, que je l'embrassai mille fois, & que dans les transports de ce plaisir, je m'écriai : non, ma chere Dgengiari-nar, il n'y a nulle différence du zephir du

Printems au doux souffle de votre bouche qui raffraîchit l'ame & le cœur. Je suis devenu tout autre, & je ne veux plus désormais employer les plus doux momens de ma vie, qu'à chercher tous les moïens de vous plaire.

Mon pere & ma mere étoient charmez de mon changement.



C V.

QUART D'HEURE.

RIen au monde n'étoit capable de faire plus de plaisir au Derviche & à ma mere, que de me voir corrigé de mes folies par leur moyen, & Dgengiari-nar en ressentoit une joie inexprimable. L'on servit le dîner, qui se passa avec tout l'agrément possible ; & depuis ce tems je tins exactement la parole que j'avois donnée.

Je vécus ainsi avec mon épouse près de treize ans, pendant lesquels le Derviche & ma mere moururent. Tous les enfans que j'avois eu de Dgengiari-nar n'avoient pas vêcu long-

tems. Je la perdis enfin aussi, mon cher frere, après une maladie de quatre mois, vous pouvez juger si je fus sensible à la mort d'une femme d'un mérite si distingué ; tous mes amis vinrent chez moi pour me consoler de mon chagrin, mais ce qu'ils ne purent faire fut l'ouvrage du tems. Comme il vient à bout de tout, il l'effaça insensiblement de mon esprit : Je ne songeai plus qu'à me divertir ; & me livrant tout entier au plaisir, je tombai peu à peu dans la débauche.

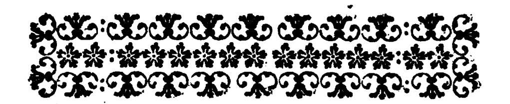
La négligence que j'eus pour mes affaires, fit qu'elles se dérangerent. Je me trouvai au bout de deux ans accablé de dettes, & hors d'état de satisfaire mes créanciers : & n'ayant point d'autre parti à prendre que celui de la fuite, je vendis sourdement tous mes effets à moitié de perte, & je

me ſauvai de Backu déguiſé en Calender. Je me trouvai ſi bien de cet habit dès le premier jour, que je réſolus de ne le point quitter. Il y a près de trente ans que je le garde ſans avoir jamis eu deſſein de m'en défaire. J'ai parcouru avec lui toute la Perſe & la Tartarie, où il m'eſt arrivé un nombre infini d'aventures trop longues à vous raconter. J'ai deſſein de faire le voyage des Indes & de la Chine, & je me ſuis aſſocié pour cet effet depuis deux mois avec ce jeune homme qui s'eſt fait Calender à mon imitation, & dont les aventures ſont pour le moins auſſi ſingulieres que les miennes.

Quand le vieux Calender eut achevé de parler, Faruk, Seigneur, qui avoit pris un plaſir infini à l'entendre, le remercia de ſa complaiſance : Il ne ſe peut

rien de plus original que votre histoire, lui dit-il, & quelqu'aſſurance que vous m'en donniez, je doute fort que celle de votre Compagnon puiſſe l'égaler. Vous en allez décider, reprit le jeune Calender.





AVENTURES

Du jeune Calender.

MA mere, car je vous dirai que je n'ai jamais connu mon pere, j'étois trop jeune quand il mourut ; ma mere, dis-je, étoit de Schiraz, * elle y faisoit un assés gros commerce de lait, de beurre & de fromage, qu'elle tiroit de troupeaux qui lui appartenoient, & qu'elle m'envoyoit vendre à la Ville, mais je me lassai bientôt de ce métier. Il y avoit deux ans ou environ qu'il étoit arrivé des Indes une troupe de Comé-

* Schiraz, Ville Capitale de Perse.

diens, * qui représentoient leurs Piéces ordinairement dans le milieu du Marché, où ils débitoient ensuite plusieurs remedes qu'ils prétendoient être merveilleux pour toutes sortes de maux. Comme ils sçavoient fort peu la langue Persane, ils ne jouoient d'abord que des Scenes de Pantomines & faisoient vendre leurs drogues par un interprête ; mais peu à peu étant parvenus à se faire entendre, ils s'acquirent une telle réputation, qu'il n'y avoit personne qui ne les vît avec plaisir. Je ne me trouvois point à Schiraz que je n'allasse à leurs Comédies, & j'y pris tant de goût que je me proposai d'entrer dans leur Troupe,

* Les Baladins & les Comédiers sont fort communs dans les Indes ; ils jouent avec beaucoup d'esprit, & la plûpart du temps sans préparation, à peu près comme les Comediens Italiens.

J'avois naturellement du talent pour le Théatre, je les priai de me donner quelque petit rôle, ils m'en choisirent un fort plaisant dans la premiere piéce qu'ils représenterent, & je m'en acquittai si bien au gré de tous les Spectateurs, que je me crus bientôt capable d'entreprendre les personnages les plus difficiles: je contrefaisois sur-tout l'yvrogne à merveille, & je représentois le Niais & le Sot avec tant de naïveté, qu'on m'eût pris pour un vrai habitant de Syvri Hissar. Enfin, mes chers freres, les Scenes les plus bouffonnes n'avoient point de grace à moins qu'elles ne fussent dans ma bouche.

Je ne me contentai pas de la qualité d'excellent Acteur, j'y voulus encore joindre celle d'Auteur. Jusqu'alors nous n'avions joué que des lambeaux de

Comedies, & presque sans aucune préparation ; je résolus de lier les Scenes, & d'en faire une piéce suivie: j'y réussis, & mon coup d'essai fut un coup de maître. Je donnai une petite farce intitulée le Cadis dupé : en voici le sujet en deux mots.

Un Cadis de Candahar * fort avare a une fille très-jolie, dont un jeune Persan est passionnément amoureux ; ce Cadis a promis sa fille à un vieux Musulman fort riche : le Persan desespéré de perdre sa maitresse, après avoir cherché différens moyens pour rompre un mariage qui va faire tout le malheur de sa vie, ne trouve point d'autre expédient que de venir consulter le Cadis qui

* Candahar, Ville Capitale d'une Province du même nom ; elle a été prise & reprise plusieurs fois par les Indiens & par les Perses, à qui enfin elle est restée.

ne le connoît pas, sur un enlevement qu'il veut faire ; ce Juge trouve d'abord le procédé très-criminel, & se met fort en colere ; mais une bourse d'or qu'on lui présente, l'adoucit & lui fait donner par écrit une espéce de consultation, par laquelle il est d'avis que la fille dont il s'agit soit enlevée, attendu la disproportion d'âge de celui avec qui on la veut unir, & que le mariage est le but du Ravisseur ; & par le moyen d'une seconde bourse qu'il reçoit, il fait défenses au pere de la fille de faire aucune poursuite contre son amant, à peine de cent coups de bâtons sur la plante des pieds. L'on suit sa consultation, ou pour mieux parler, son Ordonnance à la lettre. Le jeune Persan, enleve sa fille, & le Cadis dupé se trouve obligé

de consentir qu'elle épouse son jeune Amant.

Voilà le plan de ma piéce ; mais j'y plaignois en détail l'avarice du Cadis, avec des couleurs si naturelles, selon moi, sur-tout dans une scene où je faisois le sot à ravir, que je voudrois de bon cœur que vous eussiez vû la réprésentation de cette Comedie. Eh, reprit Faruk, un Auteur Comedien ne doit-il pas sçavoir ses piéces par mémoire & d'un bout à l'autre? qui vous empêche de nous donner cette scene si comique? Ah, frere, répliqua le jeune homme, elle n'auroit pas la grace qu'elle a eu sur le Théatre : Et qu'importe, repliquerent les deux autres Calenders, nous nous prêterons au défaut des Acteurs ; nous sçavons bien qu'il n'est pas aisé à un seul homme de faire

differens perſonnages. Puiſque vous le ſouhaitez, dit ce nouveau Comedien, je vais vous ſatisfaire.

Imaginez-vous donc d'abord voir le Cadis ſeul & chez lui, ſe plaindre de ce que l'on eſt trop ſage dans Candahar, & que les affaires criminelles ſur tout, ne donnent pas cette année ; j'entrois dans ſa Chambre avec un de mes Camarades habillez en Villageois : Nous paroiſſions l'un & l'autre fort eſſoufflés, & nous déſeſperions le Cadis par une ſcene muette fort plaiſante ; à la fin impatient de ne nous voir parler que par ſignes, & curieux de ſçavoir de quoi il s'agiſſoit ; Voici de quelle maniere il s'exprimoit.

Le Cadis.

Il faut ſans doute que ces deux marauts-là ſoient yvres ou muets avec leurs ſignes auſquels je ne comprends rien.

Le premier Païſan.

C'étoit moi, mes chers freres, qui jouoit ce rolle.

Oh, c'eſt votre grace, Seigneur, j'ons couru.... juſqu'ici avec tant de diligence.... pour... Ah, que je ſis eſſoufflé: Compere raconte toi même la choſe au Cadis; tu li défricheras mieux que moi tout ce que j'ons vû.

Le Cadis.

Peſte ſoit de la pécore.

Le

Le second Païsan, en pleurant.

Pargué dis toi-même si tu peux, je sis tout hors de moi, & si partubé.

Le Cadis.

Ces lourdauts viennent ici, je crois, pour me faire déseſperer; parleras-tu marouffle? dis donc ce que tu as vû.

Le premier Païsan.

La, la doucement, Seigneur, vous vous rechauffés la bile; car, comme dit fort bien Locman * dans son livre des animaux.

* Il y a un Recueil de Fables sous le nom du sage Locman, & ce que les Orientaux en disent beaucoup de conformité avec ce que les Grecs ont écrit d'Esope. Il est certain que Locman étoit Abiſſin, & qu'il joignoit à une vivacité d'esprit extraordinaire, une prudence & une sagesse consom-

Le Cadis.

Eh coquin, laisse-là Locman & ses animaux; qu'ont de commun ses fables avec ce que tu as à me dire?

Le premier Païsan.

Vous avez raison, mais quand on a peu d'esprit, on charche à le mettre en lumiere, & si vous ne m'aviez pas interrompu, j'allois vous comparer à un âne.

Le Cadis.

Insolent. . . . Mais il ne faut pas

née. Mahomet a parlé de lui dans la trente-uniéme Sourate, ou dans le trente-uniéme Chapitre de l'Alcoran, que l'on appelle la Sourate de Locman. Il y a des Auteurs Orientaux qui prétendent que ce Locman étoit fils d'une sœur de Job, & d'autres qui assurent qu'il étoit contemporain de David, & qu'il a demeuré très-long-tems à sa Cour.

prendre garde aux discours de ce sot ? Eh, mon ami, finis, je te prie, & apprends-moi quel sujet t'amene ici ?

Le premier Païsan.

Oh, très-volontiers ! eh, que ne parlez-vous ? Or donc, je venions vous dire que comme j'allions mon compere & moi.... tout en dandinant, j'ons vûs.... *en pleurant :* Ah le cœur me saigne quand j'y pense, & je suis si attendri que je ne sçaurois achever.

Le Cadis.

Tu acheveras, pendard, ou je vais te faire assommer : holà, quelqu'un.

Le premier Païsan.

Eh, la la, Seigneur, puisque vous ne voulez pas seulement

me donner le tems de reprendre mon vent, je vous dirai, pour vous le faire court, & sans aucun préambule, que.... tenez, je gage avec tout votre esprit que vous ne sçauriez deviner ce que c'est que j'ons vû.

Le Cadis le prenant à la gorge.

Bourreau que tu es, tu veux donc me faire enrager tout vif?

Le premier Païsan.

Haye haye: & bien lâchez-moi, Seigneur, je vous dirai aussi-tôt que je venons de voir tuer un homme.

Le Cadis.

Ah, je respire, bon, tant mieux, voilà de quoi payer mon souper.

Le second Païsan.

Ah, Seigneur, le mal que j'y trouve, c'est que le mort étoit mon gendre, parce qu'il avoit épousé ma fille, & il ne pouvoit rien m'arriver de pis.

Le Cadis.

Tant mieux, vous dis-je, voilà une très-bonne affaire.

Dans le moment arrivoit un Archer du Lieutenant du Cadis.

L'Archer.

Seigneur, nous venons d'arrêter un assassin hors des portes de Candahar.

Le Cadis.

Vîte vîte, ma Robe & mon

Turban : *aux Païſans*, avez vous des Témons ?

Le premier Païſan.

Oh que oui, laiſſez-nous faire, j'en avons de reſte.

Le Cadis.

Cela étant, je vais dans le moment même me tranſporter ſur les lieux ; mais il faut auparavant ſçavoir quelle eſt la condition du criminel.

L'Archer.

C'eſt.

Le Cadis.

Eh bien.

L'Archer.

Seigneur, c'eſt un garçon du Village le plus prochain.

Le Cadis.

Un garçon du Village ! me

voila bien chanceux : eſt-ce à des coquins comme cela à tuer ; ah je ſuis au déſeſpoir, il n y a pas là de l'eau à boire pour moi ; *à ſes Valets*, tenez vous autres, reprenez ma Robe & mon Turban.

Le premier Païſan.

Mais morgué partons donc ; pendant que je ſommes ici à lantiponer, le criminel ſe ſauvera peut-être.

Le Cadis.

Eh bien, ſauve qui peut, il n'y a rien de ſi naturel que cela, auſſi-bien, ma foi, le jeu ne vaudroit pas la chandelle.

Le ſecond Païſan.

Mais ſi,

Le Cadis.

Qu'on mette dehors ces in-

portuns qui me rompent la tête.

Le Lieutenant du Cadis.

Seigneur, bonne nouvelle, un homme vient d'être assassiné.

Le Cadis.

Je le sçai.

Le Lieutenant.

Eh bien, vous n'y courez pas?

Le Cadis.

Nous avons du tems de reste, il sera jour demain.

Le Lieutenant.

Oui, mais.

Le Cadis.

Qu'on ne m'en parle plus.

Le

Le Lieutenant.

Seigneur, je ſuis ſurpris de votre indifference, la bête a bon pied.

Le Cadis.

Comment ?

Le Lieutenant.

Eſt-ce que vous ignorez que l'aſſaſſin conduiſoit des Moutons au marché ?

Le Cadis.

Des moutons ?

Le Lieutenant.

Oui vraiment ?

Le Cadis.

Eh bien, qu'en as-tu fait ?

Le Lieutenant.

Belle demande ! j'ai tout mis

d'abord en prison ; *à demi bas*, un Novice auroit fait garder exactement le coupable, mais moi instruit par votre exemple, je lui ai donné les moyens de se sauver, & j'ai retenu les moutons.

Le Cadis.

Vîte ma Robe, mon Turban, que l'on bride ma Mule ; *au Lieutenant*, va tu seras un jour un Juge d'importance ; *aux Païsans*, & vous bêtes que vous êtes, que ne me disiez-vous d'abord que l'assassin avoit des Moutons ?

Le premier Païsan.

Par ma figue, je ne pensions pas qu'il en fut plus criminel pour avoir des Moutons.

Le Cadis.

Si fait, si fait : un homme assassiné ! & des Moutons ? il suffit, rien ne peut m'émouvoir ! & je veux faire un exemple .... des Moutons !

Le premier Païsan.

Oui, Seigneur, il mérite la mort; mais pour les Moutons, ils ne sont pas coupables, & *en pleurant*, je vous demandons grace pour eux.

Le Cadis.

Non non point de quartier, il faut que Justice soit faite; j'entre dans ce Cabinet avec mon Lieutenant, attendez-moi un moment ici.

Le second Païsan.

Pargué vla qu'est drôle, c'est l'entendre ça, drès qu'on a des moutons, le procès est tout fait; c'est autant de pendu.

Le premier Païsan.

Eh margué compere, pendant que la fortune nous rit, & que le Cadis est dans son himeur massacrante, vengeons-nous de notre voisin Kaleb qui nous fait toujours queuque niche.

Le second Païsan.

Le Matois a plus de cent cinquante Moutons, vla une belle occasion pour nous défaire de ly, ou tout au moins pour ly faire bailler la bastonnade.

Le premier Payſan.

Alle eſt bonne, oüi ma foy, baillons ly la pouſſée ; il ſera bienheureux d'en être quitte pour des coups de batons, & je rirons bien enſuite à ſes dépens.

Voilà, mes chers freres, continua le Calender, un échantillon de ma Piéce, j'introduiſois enſuite le jeune Perſan, qui pour de l'argent, tiroit de l'avare Cadis une conſultation ſi contraire au mariage, qu'il méditoit avec le vieux Muſulman, mais je ne vous reciterai point cette ſcene, quoiqu'elle ſoit aſſez originale ; il vous doit ſuffire que je vous aye fait voir de quoi je ſuis capable ; je reviens à mon hiſtoire. Ah, permettez au-

paravant, lui dit Faruk, que je vous assure que je n'ai rien vû de plus joli que les scenes que vous venez de nous donner. . . . .

Votre louange est bien moderée, reprit le Calender, Auteur; ma Piéce d'un bout à l'autre est excellente, enchantée, & tous nos meilleurs Auteurs comiques n'ont rien fait de plus parfait & de plus naturel : tout Schiraz sçût me rendre cette justice, mais le Cadis de cette Ville auquel je n'avois jamais pensé en faisant ma comedie, en jugea autrement : il crut s'y voir peint d'après nature, & entrant dans une colere épouvantable contre les Comediens, & contre l'Auteur, il nous chassa tous de Schiraz & nous deffendit sous peine de la vie d'y jamais représenter aucune piéce de Théâtre. Je passerai légérement sur quelques

coups de bâton que je reçus par ordre du Cadis au nom de notre Troupe. Mes Camarades n'entrerent point en part avec moi sur cet article ; c'étoit un préciput que j'eus en qualité d'Auteur satyrique ; les autres profits furent également partagez entre nous. Je leur proposai de nous aller établir dans quelqu'autre Ville où les Cadis eussent l'esprit mieux fait, mais ils me traiterent avec tant d'aigreur, quelque excuse que leur fisse, que je resolus de renoncer au mêtier, & de reprendre celui que je faisois avant que d'être Comedien.

Je retournai donc chez ma mere qui me reçut à bras ouverts ; j'avois amassé de l'argent pendant près d'un an que j'avois joué la Comedie.

CVI.

QUART D'HEURE.

J'Employai une partie de cet argent à faire emplette de bestiaux, & résolu de me donner mes aises, je ne voulus plus aller à pied vendre mon beure & mon fromage ; pour cet effet j'achetai à Schiraz un petit Mulet qui me coûta dix sequins d'or : je m'en retournois tranquillement dessus ma nouvelle monture, chassant devant moi un méchant cheval borgne qui portoit ordinairement notre beure au marché, lorsqu'à un quart de lieue de la Ville, je rencontrai un homme qui me demanda si je venois de Schiraz ; vous voïez

bien, lui, dis-je, que j'en fors: Vous venez ſans doute, repliqua-t'il, de faire quelque emplette au marché : j'y ai acheté ce Mulet, lui répondis-je. Quel Mulet? Et parbleu, celui ſur lequel je ſuis monté; parlez-vous ſérieuſement? très-ſérieuſement, il me coûte dix ſequins d'or : cet homme ſe prit alors à rire de toute ſa force, il eſt bon là, pourſuivit-il, celui qui a vendu cette bête n'eſt pas niais, de livrer un Aſne pour un Mulet; il continua enſuite ſon chemin vers Schiraz en faiſant de grands éclats de rire.

J'eus pitié de cet homme, & je le regardois comme un fou, lorſqu'une demie lieue plus loin, un autre me fit à peu près la même demande, je lui répondis comme j'avois fait au premier; mais quand je lui eus dit que

j'avois acheté ce Mulet ; me prenez-vous pour un sot, me repliqua-t-il, & prétendez-vous me faire croire qu'un Asne est un Mulet : je voulois lui soûtenir qu'il étoit dans l'erreur, mais se mettant en colere, & m'injuriant, il passa son chemin, & me laissa fort étonné.

Je commençai tout de bon à croire qu'on pouvoit bien m'avoir trompé, je descendis de dessus ma monture, je l'examinai d'un bout à l'autre, je trouvai, selon moi, que c'étoit un Mulet ; mais me défiant de moi-même, & ne voulant pas tout-à-fait m'en rapporter à mes yeux, je me promis de faire décider la question par le premier que je rencontrerois dans mon chemin, & je jurai que s'il jugeoit en faveur de l'Asne, je lui en ferois présent sur le champ.

Je n'eus pas fait trois cens pas que je vis venir un espéce de Villageois : frere, lui dis-je, éclaircis moi d'un doute où je suis, apprens-moi je te prie, sur quelle bête je suis monté ! Voilà une plaisante demande, me répondit-il ; ne le sçais-tu pas mieux que moi ? que je le sache ou non, repliquai-je, oblige-moi de me le dire. Eh bien, reprit le Villageois, il n'est pas difficile de connoître que c'est un Asne. Je restai confus de cette réponse, je descendis de dessus l'animal que j'avois acheté pour un Mulet ; & je priai mon Villageois de l'accepter en pur don, le drôle ne se le fit pas dire deux fois. Il me remercia, ne fit qu'un saut sur ma bête, lui donna deux coups de talons, & s'éloigna comme un éclair.

J'arrivai à pied & tout triste,

au logis ; ma mere qui s'apperçut de mon chagrin, m'en demanda le sujet. Je le lui racontai ; elle ne put se tenir d'en rire : Innocent que tu es, me dit-elle, ne vois-tu pas bien que ce sont trois fripons déguisez, qui se sont partagés sur le chemin de Schiraz, & se sont donnez le mot pour t'attraper ton Mulet : il faut que tu sois d'une grande simplicité pour avoir donné dans un piége si grossier. La raillerie de ma mere me piqua au vif; je compris en ce moment que je m'étois laissé duper, & resolus de me venger de mes fripons à la premiere occasion. Je retournai au marché le sur-lendemain, je les y reconnus, quoiqu'ils eussent changé d'habits ; & comme il me parut qu'ils n'étoient pas des plus fins, par deux ou trois tours de leur mêtier dont je fus

témoin, je remis ma vengeance à une autre fois.

Après avoir bien pris mes mesures, & communiqué mon dessein à ma mere, je mis une paire de paniers vuides sur le dos d'une Chevre noire & blanche que j'avois achetée d'un de mes voisins, & je m'en allai au marché de Schiraz avec elle. Je n'y fus pas plutôt arrivé que mes trois filoux m'apperçurent de loin & m'entourérent, croyans bien-tôt trouver leur dupe. Je feignis de ne les pas voir, j'achetai un gigot de mouton, un dindon & trois poulets; & les mettant dans les paniers de ma Chevre; Mignone, lui dis-je assez haut pour être entendu d'eux, va-t'en au logis, dis à ma Cuisiniere qu'elle accommode ce gigot au ris, qu'elle mette ce dindon à la daube, qu'elle

me fasse une fricassée de ces poulets ; qu'elle n'oublie pas surtout de faire une excellente Tarte pour le dessert, & qu elle mette huit bouteilles de vin rafraîchir ; je donnai alors un coup de houssine à la Chevre qui s'éloigna de moi en bondissant.



C V I I.

QUART D'HEURE.

LEs trois Compagnons furent aussi surpris qu'on puisse l'être ; eh, croyez-vous, frere, me dit l'un d'eux que cette bête exécute ainsi vos ordres ; sans doute, repliquai-je, ce n'est pas ici une Chevre du commun : elle sçait mes intentions, & je suis sûr qu'elle n'y manquera pas d'une syllabe. Ils se prirent à rire ; il n'y a pas à plaisanter, leur dis-je sérieusement, si vous en doutez, venez dîner avec moi tous trois, vous connoîtrez bien si je vous en impose. Les filoux me prirent au mot ; curieux de voir une chose si extraordinaire,

ils ne me quitterent pas d'un moment. Nous fimes plusieurs tours dans le marché, j'y fis quelques legeres emplettes, ensuite nous prîmes ensemble à pied le chemin de chez moi; je n'y fus pas plutôt arrivé, que parlant à ma mere, pour mieux les tromper, comme si elle eut été ma cuisiniere: Eh bien lui demandai-je, la Chevre est-elle arrivée? Il y a long-tems, me dit-elle, qu'elle est de retour; elle broute les choux du Jardin, & votre dîné seroit déja prêt, si ceux que vous avez prié n'avoient pas envoyé dire qu'il leur est survenu des affaires qui les empêcheront d'être des vôtres pour aujourd'hui: cependant le gigot est presque cuit, il ne faut pas plus d'une demie heure pour achever la daube, la fricassée de poulets est toute prête, la tarte

est

est dans le four, & les bouteilles que vous avez ordonné sont dans la neige. Cela est fort bien, lui répondis-je: Voilà trois Messieurs qui me consoleront du défaut de parole de mes conviez, vous servirez votre dîné quand il vous plaira.

Mes Hôtes resterent dans un étonnement sans pareil de la réponse de ma mere; ils entrerent dans le Jardin, & reconnoissant la Chevre avec ses paniers, aux marques qu'elle avoit sur le corps & qu'ils avoient bien examiné, il résolurent de l'avoir à quelque prix que ce fut.

L'on servit bien-tôt aprés le dîner; je fis boire copieusement mes filoux qui ne se défioient de rien: & sur la fin du repas l'un d'eux m'ayant demandé si je ne voudrois pas bien leur vendre ma Chevre. Je ne parus pas

autrement m'en éloigner, pourvû que j'en trouvasse un prix raisonnable. Ils proposerent d'abord de m'en donner vingt piéces d'or : je rejettai ces offres bien loin. Enfin, mes chers freres, je jouai si bien mon personnage, que je tirai d'eux tout l'argent qu'ils avoient, & qui se montoit à soixante & quelques sequins.

Nous bûmes tout de nouveau le vin du marché, & mes compagnons demi yvres me quitterent enfin sur le soir bien contens de l'achat de leur Chevre. Ils voulurent dès le lendemain matin éprouvrer si elle leur seroit aussi obéissante qu'elle me l'avoit été la veille.

Ils la chargerent comme j'avois fait, lui donnerent leurs ordres, elle partit, mais ils l'attendirent inutilement, elle ne retourna point chez eux.

Il faut ici, mes cheres freres, vous déveloper ce myſtere. Un de nos proches voiſins avoit deux Chevres blanches tachetées de noir, mais ſi ſemblables l'une à l'autre, qu'il étoit impoſſible d'en faire la difference; je les lui avois achetées dans le deſſein de me venger de mes fripons. J'avois fait part de mes intentions à ma mere; je lui avois donné mes ordres pour le dîner, s'il m'eſt permis de parler ainſi, & après avoir attaché l'une des Chevres dans mon Jardin: j'avois conduit l'autre au marché où j'avois fait emplette de viandes toutes pareilles à celles que j'avois fait préparer chez moi; j'en avois chargé ma Chevre, & après lui avoir recommandé de tout porter au logis, je l'avois abandonnée à quiconque avoit voulu s'en emparer,

& je ne ſçai entre les mains de qui elle étoit tombée. Mes ordres furent ſi bien ſuivis, ma mere joua ſi naturellement ſon rôle, & l'autre chevre que mes filoux trouverent dans mon Jardin étoit ſi ſemblable à celle qu'ils avoient vû à Schiraz, qu'ils crurent bonnement qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cette bête, & qu'ils l'acheterent bien cher, comme je vous l'ai déja dit, mais elle eût le même ſort que ſa jumelle, quelqu'un ſans doute s'en accommoda, & de tous les vivres qu'ils avoient mis dans ſes paniers.

Je ne doutois point, quand ils ſe verroient trompez qu'ils ne vinſſent chez moi me redemander l'argent, je les attendois de pied ferme ſans les apprehender. Ils heurterent à ma porte avec menaces: j'ouvris moi-

même, & leur demandant avec douceur la cause de leur colere, j'appris d'eux qu'elle provenoit de la perte de leur Chevre ; ne l'aviez-vous pas ce matin, leur dis-je, étrillée de la main gauche, comme je vous le fis dire hier par ma Cuisiniere, elle courut après vous pour vous instruire de cette condition essentielle que le vin que nous avions bû m'avoit fait oublier de vous apprendre en concluant notre marché. Quelle Cuisiniere, repliquerent-ils ? nous n'avons vû personne de chez vous, & nous n'avons eû garde d'étriller la Chevre de la main gauche, puisque nous n'étions pas informez de cette ceremonie. J'appellai en ce moment ma mere qui arriva en tremblant, voyant la colere où je feignois être : Pourquoi malheureuse, m'écriai-je, n'as-tu

pas dit hier à ces Messieurs, comme je te l'avois si précisement ordonné, qu'ils ne manquassent pas d'étriller leur Chevre de la main gauche, ainsi que je le faisois tous les matins. Mon cher Maître, me dit-elle, en se jettant à mes genoux, j'ai bien eû intention de le faire, mais il n'a pas été en mon pouvoir d'en venir à bout, j'ai couru longtems après eux, je n'ai jamais pû les atteindre. Ah coquine, repliquai-je, voilà de vos tours ordinaires, vous vous êtes sans doute amusée avec quelque voisine, & vous me ruinez par votre négligence; mais je jure par Mahomet que vous ne la porterez pas loin: alors la saisissant par les cheveux, je tirai un poignard que j'avois à la ceinture, & je lui en portai un si furieux coup dans le ventre, que je la

jettai à la renverſe ; elle fut dans un moment toute en ſang, & mes trois filoux ſe trouverent ſi étonnez, que je vis l'heure qu'ils s'alloient ſauver : Seigneurs, leur dis-je, cette friponne ne méritoit pas moins qu'un tel châtiment : au reſte que ſa mort ne vous effraye pas, je ſuis le maître de lui rendre la vie dans le moment même ; mais comme elle n'en vaut pas la peine, obligez-moi de m'aider à l'enterrer dans mon Jardin.

Les trois compagnons ſe regarderent l'un l'autre quelque tems ſans parler ; mais l'un d'eux rompant le ſilence. Quoi, me dit-il, il eſt en votre pouvoir de faire revivre cette pauvre femme ? Sans doute, repris-je : Eh de grace, faites ce miracle devant nous, & nous vous quitterons de la Chevre ! J'heſitai de leur

donner cette ſatisfaction, il m'en preſſerent. On ne peut refuſer de ſi honnêtes gens, continuai-je, alors ouvrant une caſſette, j'en tirai un petit corps de chaſſe, & j'en jouai deux ou trois airs gais aux oreilles de la défunte.



CVIII.

QUART D'HEURE.

MA mere parut peu à peu s'animer à mesure que je jouois ; enfin elle se leva sur son séant au bout d'un quart d'heure, sans paroître aucunement incommodée du coup de poignard, & laissa mes filoux si étonnez de cette merveille, & si envieux de mon cors qu'ils rêvoient déja entre-eux aux moyens de me le dérober. Ils s'informerent de qui je tenois un instrument si miraculeux ; je leur répondis que je l'avois acheté cent quatre sequins d'un Etranger, & qu'il m'avoit dit, en me le vendant, qu'il perdroit sa ver-

tu, si on me l'enlevoit de force, mais qu'il auroit toujours le même effet en le cédant à un autre, pourvû que j'en reçusse huit sequins au par-dessus de ce qu'il m'auroit coûté, parce qu'en passant ainsi de main en main, il étoit essentiel qu'il augmentât de huit sequins, qu'originairement il n'en avoit pas coûté d'avantage, & qu'en comptant sur ce pied, j'étois le treiziéme à qui il alloit appartenir.

Mes voleurs furent bien camus à cette nouvelle, ils mouroient d'envie d'avoir le cors, mais ils n'auroient pas voulu l'acheter si cher; cependant ils se résolurent d'y mettre l'argent, & me prierent avec tant d'instance de le leur céder pour les cent douze sequins, qu'après plusieurs difficultez, j'en reçûs cette somme. Ils s'en retournerent sur le

champ chez eux ; & comme ils demeuroient tous trois ensemble, ils firent venir leurs femmes, se mirent à table, & y passerent le reste de la journée. Vers la nuit, & sur la fin du repas, qu'ils étoient échauffez de vin, ils resolurent d'éprouver la vertu de leur cors, & chercherent pour cet effet querelle à leurs femmes ; elles patienterent d'abord, mais quelques soufflets donnez avec assez de vigueur, les animant contre leurs maris, il n'y eut aucun défaut qu'elles ne leur reprochassent : & les menacerent même d'avertir le Cadis de la conduite qu'ils tenoient; c'étoient justement ce que les drôles attendoient. A ces menaces ils feignirent d'entrer dans une fureur extrême, & jouant chacun du coûteau en même tems, ils égorgerent leurs femmes, qui au fonds

ne valoient gueres mieux qu'eux ; elles ne furent pas plûtôt étendues ſur le carreau, qu'ils voulurent faire l'opération merveilleuſe du cors, ils eurent beau en ſonner l'un après l'autre aux oreilles de ces miſérables, elles n'en remuërent pas davantage pour cela. Ils recommencerent à ſonner tout de plus belles ; mais voyant que c'étoit ſans aucun effet, ils virent bien en ce moment qu'ils s'étoient jouez à plus fin qu'eux, & conçurent, comme il étoit vrai, qu'il falloit que je n'euſſe percé à ma Cuiſiniere qu'une veſſie pleine de ſang. Les voilà enragez, non-ſeulement d'être ma dupe, mais encore d'avoir tué leurs femmes, & de ne ſçavoir qu'en faire ; ils déliberoient ſur la maniere dont ils s'en débaraſſeroient, & ſur les moyens de ſe venger de moi, lorſque le

Lieutenant du Cadis qui avec quelques Azzas passoit par leur ruë, & avoit entendu sonner du corps, frappa à leur porte pour sçavoir d'où provenoit ce bruit qui interrompoit le sommeil des voisins.

Les trois filoux se crurent perdus, ils furent si effrayez que loin d'ouvrir, ils chercherent à se sauver, mais le Lieutenant du Cadis ayant fait enfoncer la porte, & voyant ces trois corps baignez dans leur sang, il fit saisir les coupables, & ordonna à ses Archers de les conduire en prison. Ils avoient bonne intention d'exécuter ses ordres, mais je ne sçai comment l'un des trois leur échappa : les deux autres répréſenterent vainement au Cadis qu'ils avoient été trompez ; & qu'ils n'avoient pas cru que leurs femmes en dussent mourir tout-

à-fait. Il écouta l'hiſtoire du cors comme une fable, & j'eus le plaiſir le lendemain devoir mes filoux pendus devant leurs portes.

Quelque content que je fuſſe de ma vengeance, la fuite du troiſiéme, m'inquiettoit, j'appréhendai qu'il ne me jouât quelque mauvais tour. Je me tins ſur mes gardes pendant un aſſez long tems; mais enfin, malgré mes précautions, je ne pus éviter de tomber entre ſes mains.

Un ſoir aſſez tard que je revenois de Schiraz, je fus malheureuſement rencontré par ce maître coquin; il étoit ſi bien déguiſé, que je ne pouvois le reconnoître; mais il n'en fut pas de même à mon égard, il ne m'eut pas plutôt apperçû, que me ſaiſiſſant au collet aidé de trois ſcelerats comme lui, ils me jetterent dans un grand ſac que

l'un d'eux portoit sur son bras, le lierent avec de bonnes cordes, & me chargerent sur leurs épaules, dans l'intention, à ce que j'entendis, de m'aller jetter dans la riviere de Baudemir. * Je comptois bien, mes cheres freres, que c'étoit-là le dernier moment de ma vie, & je me repentois fort d'avoir voulu me venger de la perte de mon Mulet, lorsque mes fripons ayant entendu le bruit de quelque cavaliers, ne se crurent pas en sûreté, ils me jetterent dans un trou qui n'étoit pas bien éloigné du chemin, me défendirent de pousser la moindre plainte, & s'éloignerent dans le dessein de venir me reprendre bien-tôt. Je me recommandois à notre grand Prophete de bon cœur ; mais je n'avois pas tant d'espérance

* Cette riviere passe auprès de Schiraz.

en lui ſeul, que malgré l'ordre de ces coquins, je n'invoquaſſe encore l'aide des paſſans.

Un Boucher qui chaſſoit devant lui une trentaine de moutons, paſſa heureuſement par cet endroit.



C I X.

QUART D'HEURE.

MEs cris attirent le Boucher au lieu où j'étois; il me demanda ce que je faisois dans ce sac, & pourquoi je me lamentois ainsi ? Helas, repris-je tristement, je crois qu'on me va noyer, parce que je ne veux pas épouser la fille du Cadis. La fille du Cadis ? Eh pourquoi, bête que tu es, me dit-il, fais-tu difficulté de l'accepter pour ta femme, elle passe pour une des plus belles filles de Schiraz ? Une petite délicatesse m'en empêche, lui répondis-je; elle est grosse, ce n'est point de mon fait, & le Cadis qui veut mettre son

honneur à couvert, prétend que je repare une faute que je n'ai point commise; mais j'aime cent fois mieux mourir que de recevoir un tel affront: la peste soit du bufle, reprit le Boucher, je ne me ferois pas moi tirer l'oreille pour cela; je voudrois être à ta place, j'épouserois bien vîte; la chose est fort aisée, lui dis-je, tu n'as qu'à te mettre dans ce sac: oh volontiers, Monsieur le sot, repliqua le Boucher, je vous donne encore mes moutons par dessus le marché; mais quand j'y songe, le Cadis voudra-t-il bien consentir à cet échange? Il ne cherche qu'un gendre, lui répondis-je; il avoit ordonné à ses Esclaves d'arrêter le premier passant, & de s'informer s'il étoit marié, parce que le Galant de sa fille étant mort depuis peu de jours, il ne

ſçavoit comment réparer ſon honneur. Le ſort eſt tombé ſur moi, l'on m'a conduit devant lui, mais le gros ventre de ſa fille, m'a tout d'un coup dégoûté du mariage ; à peine m'a-t-il enviſagé ſeulement, & dans ſa colere, il a ordonné qu'on m'allât jetter dans la riviere à moins que je ne changeaſſe de ſentiment. Si cela eſt, frere, je troque volontiers de condition avec toi, me dit-il ; alors il délia le ſac, ſe mit à ma place : je le liai à mon tour, & chaſſant ſes moutons devant moi, je repris le chemin de mon Village.

Au bout environ d'une demi-heure, mon voleur revint avec ſes camarades pour reprendre le ſac. Le Boucher qui étoit dedans eut beau leur crier : eh, Meſſeigneurs, menez-moi au Cadis, j'ai changé de ſentiment,

j'épouſerai ſa fille ſi groſſe qu'elle ſoit : ils crurent que la frayeur me faiſoit dire ces folies, & ſans lui répondre ils l'allerent jetter dans la riviere de Baudemir où il finit ſes jours. J'en ai regret quand j'y penſe, mais au bout du compte, j'aime encore mieux qu'il y ſoit que moi. Les voleurs enſuite réſolus de piller ma maiſon, tournerent leur pas vers notre Village ; ils y arriverent dans le moment que je frapois à ma porte, & ma préſence leur cauſa une ſi grande frayeur qu'ils penſerent tomber à la renverſe : oh ciel, s'écrierent-ils, quel prodige eſt-ce ici ? comment n'es tu pas noyé ? d'où viens-tu ? & où as-tu pris tant de moutons ?

Franchement je ne m'attendois pas à voir ſi-tôt ces ſcelerats ; je fus d'abord interdit ; mais païant tout d'un coup de préſence d'eſ-

prit : allez, leur dis-je, vous n'êtes que des ânes ; ſi vous m'aviez jetté ſeulement quatre braſſes plus loin dans la riviére, au lieu d'une trentaine de moutons que j'ai, j'en aurois ramené plus de trois cens. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, repliquerent-ils ? cela ſignifie, répondis-je, qu'il y a un Génie bien-faiſant ſous les eaux en cet endroit qui m'a reçu fort gracieuſement, qui m'a fait préſent de ces moutons, qui m'a rapporté ici avec eux, & qui m'a aſſuré que ſi j'étois tombé dans l'eau un peu plus avant, j'en aurois rapporté huit fois davantage.

Les voleurs furent bien ſurpris à cette nouvelle ; ils parlerent bas entr'eux pendant quelque tems : & l'un d'eux enſuite élevant ſa voix ; il y a ſans doute quelque myſtere là-deſſous,

dit-il à ſes compagnons ; car enfin nous ſommes sûrs d'avoir jetté ce jeune homme dans la riviere : il n'avoit aucuns moutons : nous n'avons eu que le tems de venir juſqu'ici ; il s'y retrouve encore avant nous avec trente moutons ; & ſes habits ne paroiſſent pas ſeulement avoir été mouillés ; pour moi je crois que la choſe merite bien que nous jugions de cette merveille par nous-mêmes : alors ſe tournant vers moi, n'as-tu pas ici quelque ſacs, continua-t-il ? j'en ai, je crois, lui répondis-je, une demi-douzaine, c'eſt trop de deux, repliqua-t-il, ſerre tes moutons, prens tes quatre ſacs, & viens avec nous. Je leur obéis de bon cœur ; ils me menerent juſqu'à l'endroit où ils croyoient m'avoir porté dans la riviere : ils allerent même chercher un

petit bateau afin que je les pusse jetter plus avant ; ils entrerent chacun dans leur sac, dont je liai fortement l'ouverture, & se laisserent précipiter dans le Baudemir pour alles pêcher des moutons. Depuis ce moment, mes chers freres, je n'ai point eu de leurs nouvelles.

Je m'en retournai ensuite tranquillement chez moi pleinement vengé de mes fripons. J'y fis bonne chere avec leur argent & les moutons du pauvre Boucher ; mais ma fortune ne fut pas de longue durée ; ma mere mit un soir malheureusement pour nous le feu dans l'étable, il se communiqua en peu de tems, & fit un tel ravage qu'il brûla non-seulement notre maison, mais sept autres encore. Ma mere qui se voyoit par-là reduite à la derniere misere, en mourut de cha-

grin : pour moi qui avoit un talent, je resolus de chercher à en vivre ; je partis de Schiraz dans le dessein de joindre quelque troupe de Comediens qui courent les Villes de Perse. Je fis rencontre de ce vieux Calender ; nous marchâmes quelques journées ensemble, sa conversation & son genre de vie me plurent ; je me suis fait Calender comme lui, & nous avons entrepris le voyage des Indes ; où je ne déseſpere pas de reprendre le métier de Comedien, si je me trouve las de porter cet habit.

Faruk, Seigneur, continua Ben-Eridoün avoit écouté l'Histoire du jeune Calender avec un plaisir infini.... Je le crois bien, interrompit le Roi d'Astracan, il ne se peut rien de plus plaisant que les aventures des deux Calenders

Calenders, & je ne doute point qu'elles n'ayent pû suspendre la douleur que ce Prince avoit de la perte de son Royaume, puisque moi qui ai plus lieu d'être affligé qu'il ne l'étoit, je n'ai nullement songé à mes malheurs pendant un récit aussi commique; mais reviens, je te prie à Faruk, cet infortuné Prince m'intéresse tellement, que je brûle de sçavoir la suite de son histoire. Très-volontiers, Seigneur, répondit le fils d'Abubeker; il m'est aisé de satisfaire votre curiosité.



SUITE DE L'HISTOIRE
De Faruk.

FAruk & les deux Calenders avoient déja presque traversé toute la Perse sans qu'il leur fut arrivé aucun accident digne d'être raconté à votre Majesté, lorsqu'un jour que pour éviter la brûlante ardeur du soleil, ils avoient quitté le chemin ordinaire, & s'étoient retirez dans un petit bois pour y prendre leurs repas, il entendirent les plaintes d'une personne que l'on maltraitoit, ils y coururent d'abord, mais ils arriverent trop tard pour secourir un malheureux voyageur que quatre assas-

ſins venoient de poignarder. Comme ces ſcelerats étoient bien armez, ils ne s'enfuirent pas à la vûe des Calenders, au contraire, ils dépouillerent celui qu'ils venoient de tuer, & l'un d'eux opina qu'il le falloit couper par morceaux. Faruk eut horreur de cette inhumanité : Eh, Seigneurs, leur dit-il humblement, ne devez-vous pas être contens d'avoir privé cet homme de la vie sans vouloir encore exercer ſur ſon corps une cruauté qui n'a point d'exemple ; de grace ne pouſſés point votre fureur juſqu'à ce point.

L'un des aſſaſſins regarda fierement Faruk ; malheureux Calender, lui dit-il, que te mêle de ce que tu n'as que faire, garde tes remontrances pour d'autres que pour nous : ſi tu

as quelque amour pour la vie éloigne-toi seulement de ce lieu avec tes camarades, & crains en differant de m'obéïr, que je ne t'envoye tenir compagnie à celui pour lequel ta pitié s'intéresse si mal-à-propos.

Le Prince de Gur ne s'étonna pas des discours de cet homme ; mais, Seigneur, continua-t-il, quels que soient les mouvemens de votre rage, si je vous proposois deux mille sequins pour la rançon de ce corps mort, n'aimeriez-vous pas bien mieux les recevoir que de l'outrager ainsi. Sans doute, reprit le voleur : & bien jurez-moi que vous m'abandonnerez le corps mort, & je vous les fait toucher dans un moment ; ah, je le jure, poursuivit cet homme, que le

Scorpion de Kachan * nous puiſſe tous quatre piquer à la main, ſi nous ne te tenons parole: livre nous les deux mille ſequins, ce corps eſt à ta diſpoſition. Faruk alors, Seigneur, tirant de ſon ſein la ſeule Bague qui lui reſtoit, & qui valoit beaucoup plus qu'il ne leur avoit promis, la leur donna ſans aucun regret, & ces malheureux abandonnant de bon cœur le corps de celui qu'ils venoient d'aſſaſſiner, ſe retirerent.

Les deux Calenders furent extrêmement étonnez de l'action de Faruk, & ne purent s'empêcher d'admirer ſa gene-

* Kachan eſt une Ville de Perſe où il y a des Scorpions ſi dangereux qu'ils ont donné lieu à ce proverbe, parce qu'il eſt preſque impoſſible de guerir de leurs piqures.

rosité ou sa folie, car ils lui donnoient plutôt ce dernier nom que le premier.



C X.

QUART D'HEURE.

QUelle eſt donc votre intention, lui dirent-ils ? cette ſeule Bague vous reſte de tous vos biens ; c'eſt une reſſource pour vous dans la derniere miſere, & vous la donnez pour racheter un corps mort : ſe peut-il au monde rien de plus extravagant, car enfin que prétendez-vous faire de ce corps ?

Je veux, leur répondit Faruk, lui donner la ſepulture dans cet endroit ; les bonnes œuvres ne ſont jamais perdues, & vous m'avez dit vous-mêmes, que dans le genre de vie que j'embraſſois, cette Bague m'étoit

abſolument inutile : pourquoi voulez-vous donc pour une pierre qu'il a plû aux hommes de nommer précieuſe, & qui ne ſert que d'un ornement ſuperflu, que je manque l'occaſion de m'acquiter d'un devoir auſſi ſaint que celui de couvrir de terre un Muſulman qui ſera peut être un jour mon interceſſeur auprès de Dieu ?

C'eſt fort bien penſé, reprirent les Calenders, mais ne trouvez pas mauvais que nous vous laiſſions ſeul vous acquitter de ce pieux devoir, il eſt un peu dangereux d'enterrer ici un homme aſſaſſiné, & l'on pourroit interpréter fort mal une ſi bonne action. Nous allons vous attendre à la ſortie de ce bois, & ſi vous tardez trop, nous vous retrouverons avant le coucher du ſoleil aux portes d'Ormus, dont nous

nous ne ſommes plus éloignez que d'une lieue.

Les Calenders ſortirent effectivement du bois dans lequel Faruk avec un pieu travailla de toutes ſes forces à faire une foſſe pour mettre le corps mort. Il étoit encore dans cette occupation quand la brigade du Cadis d'Ormus vint à paſſer par ce lieu. Comme l'on juge preſque toujours dans la vie ſur les apparences, on arrêta Faruk, préſumant que c'étoit lui qui venoit d'aſſaſſiner celui qu'il vouloit enterrer. Il eut beau prendre le ciel à témoin de ſon innocence, on le lia à la queue d'un cheval, & on le conduiſit ainſi à Ormus, où il fut jetté dans une obſcure priſon.

Les deux Calenders l'avoient vû paſſer en cet état : nous lui avions bien prédit ſon malheur,

vent être à présent dans Ormus les reconnoîtront aussi-bien que moi.

Le Cadis devint plus pâle que la mort à cette nouvelle, il fit surseoir le supplice du Prince de Gur, on le reconduisit chez lui.



CXI.

QUART D'HEURE.

J'Eus l'honneur de vous dire hier, Seigneur, reprit Ben-Eridoün, que le Cadis d'Ormus s'étoit trouvé bien surpris quand Faruk l'assûra qu'il avoit sa Bague; il avoit lieu de l'être, puisqu'il la tenoit de son propre fils unique, qui la lui avoit vendue deux mille trois cens sequins, & que ce fils avoit la réputation d'être fort débauché, & de frequenter des scelerats. La premiere chose que fit ce Juge en rentrant chez lui, ce fut de faire chercher son fils. Un Esclave lui dit qu'il étoit à se réjouir avec dix ou douze de ses amis dans

un Jardin hors de la Ville. Le Cadis s'y transporta sur le champ & les faisant tous arrêter, il les présenta à Faruk, pour voir s'il pourroit reconnoître parmi eux les meurtriers en question. Ce Prince les envisagea l'un après l'autre, & en remettant deux malgré leurs déguisemens; c'est à l'un de ces deux-ci, Seigneur, dit-il au Cadis, en lui montrant son fils, que j'ai donné ma Bague pour l'empêcher d'outrager le cadavre: c'est lui & l'un de ces jeunes débauchez qui ont commis le meurtre, dont deux Calenders & moi avons été témoins; pour les autres complices de leur crime, je ne les trouve point dans la compagnie de ces gens-ci; & pour peu que vous doutiez, Seigneur, de mes paroles, faites chercher dans Ormus mes deux camarades;

s'ils ne reconnoissent pas les coupables, je veux perdre la vie dans les tourmens les plus cruels. Il fut aisé de trouver les Calenders ; on les conduisit dans le Jardin où étoit le Cadis. Ils examinerent les douze prisonniers ; & ayant confirmé la déposition de Faruk, ils furent surpris, ainsi que le Prince, de voir le Cadis déchirer sa robe & son turban, & se jetter le ventre contre terre : Ah, malheureux pere, s'écria ce Juge, à qui l'accusation des Calenders ne pouvoit être suspecte, faut-il livrer ton fils unique à un supplice infame ! Non perfide, lui dit-il, je m'épargnerai l'ignominie, mais tu n'en mourras pas moins, & je serai ton propre bourreau ; Alors se jettant sur le sabre d'un des Archers, il en abattit la tête à ce scelerat, & après avoir fait

avouer dans les tourmens aux onze autres prisonniers mille crimes affreux ; il les fit mourir, en les précipitant d'une haute Tour sur des crochets de fer, & laissa dans Ormus un exemple terrible de sa justice.

Ce Juge intégre & plein d'honneur, ne pouvoit penser sans fremir au jugement qu'il avoit rendu contre Faruk ; ah ciel, s'écrioit-il, sans cette Bague j'allois donc donner la mort à un innocent ? que nos lumieres sont bornées, & qu'il est aisé de se préoccuper dans la charge où je suis ? C'en est fait, j'y renonce, & je vais desormais toute ma vie demander pardon à Dieu des fautes que j'y ai pû commettre par ignorance, par prévention, ou par défaut d'application ; alors s'adressant à Faruk, qui quand il avoit montré au Cadis celui à

qui il avoit donné ſa Bague, ignoroit qu'il lui dût être ſi cher. Pieux Calender, lui dit-il, quittez cet habit, & prenez auprès de moi la place du ſcelerat que je viens de punir de tous ſes crimes. Je vous donne tous mes biens, puiſque vous en ſçavez faire un ſi bon uſage; acceptez-les, je vous en conjure, & faites que je n'emporte pas dans le tombeau où je ſuis prêt à deſcendre, le déplaiſir de me voir refuſé par vous.

Faruk, Seigneur, attendri au diſcours de ce malheureux pere, ſe jetta à ſes pieds; ma préſence, lui dit-il, généreux Cadis, vous rappelleroit ſans ceſſe dans l'eſprit la triſte mort de votre fils: permettez plutôt que j'eloigne de vos yeux un objet..... Au contraire, reprit ce Juge, elle en effacera un ſouvenir que

la solitude où je veux vivre desormais me rendroit toujours présent ; ne m'abandonnez pas, je vous le répete encore, si vous avez quelque pitié d'un pere infortuné. Le Cadis embrassoit tendrement Faruk, en lui faisant cette priere ; & le Prince ne pouvant résister à ses larmes, lui accorda tout ce qu'il voulut.

Vòilà donc le Roi de Gur adopté par le Cadis, & dans l'obligation de finir ses courses à Ormus. Il n'en fut pas de même des autres Calenders : quelque belle proposition que le Prince leur fît pour les y retenir, il n'en put venir à bout ; ils suivirent le dessein qu'ils avoient de passer aux Indes & à la Chine, & tout ce que Faruk en pût obtenir, ce fut de leur faire accepter à chacun deux mille sequins d'or.

Le Price de Gur, Seigneur,

vivoit heureux & tranquille avec le Cadis, qui s'étoit déposé lui-même malgré les oppositions du Roi d'Ormus; il avoit pour lui toute la complaisance & la véritable tendresse d'un fils, & ce bon homme se louoit tous les jours d'avoir fait un si bon choix: mais il jouit peu du fruit de son adoption: il tomba dangereusement malade au bout de huit mois, & remit enfin son ame juste entre les mains de l'Ange de la mort.

Faruk en conçut une véritable & sincere affliction. Il examina ensuite à quoi pouvoit monter tout son bien, & trouvant qu'il étoit assez considérable, il en fit deux parts, en prit la moitié pour lui, & employa l'autre à faire bâtir une Mosquée, & un Caravanserail aux portes d'Ormus. Il y fit enterrer tout auprès

son bienfaicteur, & lui dressant lui même une épitaphe magnifique, elle fut gravée sur une colomne de marbre au pied de son Tombeau.

Le Price de Gur après avoir rempli tous les pieux devoirs d'un bon fils, s'ennuïa bien-tôt de la vie oisive qu'il menoit à Ormus. Le souvenir de ce qu'il avoit été l'animoit sans cesse à faire quelques actions qui puissent le remettre dans sa premiere grandeur. Pour en venir à bout, il résolut de vendre le reste des biens du Cadis, & d'armer un Vaisseau avec lequel il pût rendre son nom illustre. Il exécuta ce dessein, & choisissant dans Ormus tout ce qu'il y avoit de plus braves gens, sa réputation fut en peu de tems si étendue sur la mer d'Arabie & sur tout l'Ocean Indien, que l'on ne parloit que de son intrepidité & de ses victoires.

Ce fut dans ce tems là, Seigneur, que les Princesses de Teflis & de Borneo devinrent ses captives, vous sçavez le reste de son histoire jusqu'au moment que Gulguli-Chemamé tomba dans la mer: En voici, Seigneur, la suite que j'ai tirée des annales des Isles de Divandurou.

Faruk à son réveil fut dans une surprise extrême de ne plus trouver la Princesse dans le Vaisseau. On lui apprit l'accident de la nuit, il en conçut une douleur si violente, qu'il voulut vingt fois se priver de la vie. Tous ses gens s'opposerent aux effets de son désespoir, & l'on vint enfin à bout d'en calmer la violence à force de bonnes raisons.

Dans le tems que le Prince commençoit à être un peu plus tranquille, il apperçut de loin deux Vaisseaux qui avoient le

vent sur lui, il ne balança pas à les attendre, & les ayant attaquez, son désespoir lui fit faire des actions de valeur si surprenantes, qu'il s'en rendit bien-tôt le maître. Il visita ses deux Vaisseaux, & ayant fait passer sur son bord les prisonniers qui lui parurent être de quelque conséquence, il fit mettre les autres à la chaîne pour sa sûreté seulement & jusqu'à ce qu'il pût arriver à quelque Port, où son intention étoit de leur donner la liberté.



CXII.

QUART D'HEURE.

PArmi les prisonniers qui se trouverent sur le bord de Faruk, il y avoit deux jeunes gens de fort bonne mine, & très-proprement vêtus, dont les traits n'étoient pas tout-à-fait inconnus au Prince de Gur. Il chercha long-tems dans sa mémoire où il les avoit vûs, sans pouvoir s'en ressouvenir; & s'étant informé d'eux s'ils ne s'étoient pas rencontrez quelque part: l'un d'eux lui répondit qu'il ne croyoit pas avoir jamais eu cet honneur, & qu'il y avoit plus de trois ans qu'ils voyageoient dans la Chine & dans les Indes.

Faruk croyant s'être trompé, se contenta de cette réponse, & après avoir passé le reste de la journée dans le repos, (s'il en pouvoit goûter après la perte de la Princesse de Teflis,) il se retira dans sa chambre où, accablé de lassitude, il se livra à un sommeil assez tranquille.

Il n'y avoit pas plus de deux heures qu'il dormoit, quand il fut réveillé en sursaut, par un rêve auquel il crut devoir faire attention. Celui à qui il avoit donné la sépulture auprès d'Ormus quelques années auparavant, s'apparut à lui : Vous aviez raison, Seigneur, lui dit ce spectre, de représenter aux deux Calenders vos camarades, & qui voulurent vous empêcher de me couvrir de terre, qu'une bonne action n'étoit jamais sans récompense; voici le tems où je puis vous payer

payer de votre piété : les deux hommes que vous ne pûtes hier remettre dans votre mémoire, sont mes assassins, j'entends ceux à qui la fuite fit éviter le supplice ; ils vous ont bien reconnu malgré votre changement d'état, & craignant la juste punition de leur crime, ils ont déja égorgé la sentinelle qui étoit à votre porte, & sont prêts à entrer ici pour vous poignarder.

Le Prince qui, comme je vous l'ai déja dit, Seigneur, s'étoit éveillé à la fin de ce rêve, ne crut pas devoir négliger un avis si salutaire ; il se leva, & entendant du bruit à la porte de sa chambre, qui étoit foiblement éclairée par une lampe, il prit son sabre, se plaça de maniere à n'être point surpris, & attendit l'évenement d'un songe si peu commun ; il n'y avoit qu'un moment

qu'il étoit dans cette posture, quand on ouvrit tout doucement la porte, & qu'il vit entrer les deux scelerats armez chacun d'un poignard : il n'hésita pas à les mettre hors d'état de l'approcher, & ayant abbatu le bras à l'un d'eux d'un coup de sabre, & étourdi l'autre d'un revers de pommeau qu'il lui donna par le visage, il appella ses gens, leur fit saisir ces assassins, & après leur avoir reproché l'assassinat qu'ils avoient commis près d'Ormus, il les fit pendre sur le champ à un mats du Vaisseau.

Faruk après avoir raconté à tout l'équipage le rêve qui lui avoit sauvé la vie, se retira dans sa chambre, il se prosterna pour remercier le grand Prophete de l'avis salutaire qui lui avoit été envoyé, & s'étant ensuite recouché, il ne fut pas plutôt endor-

mi, que le même homme lui apparut une ſeconde fois : Ce n'eſt pas aſſez, lui dit ce fantôme d'avoir préſervé tes jours contre l'attentat de ceux que tu viens de punir ; je ne pouvois pas moins faire pour toi, mais je veux encore que tu ſçaches à qui tu as obligation de cet avis. On m'appelloit Almaz, * j'étois ſeul héritier de Zelabdin Roi des Iſles de Divandurou ; j'obtins, il y a près de ſix ans du Roi mon pere la permiſſion de voyager, & je partis moi quatriéme ſeulement dans le deſſein de voir la Perſe & la Tartarie. Mes trois compagnons moururent pendant le cours de ce voyage ; & je revenois ſeul, & incognito à Ormus, dans le deſſein de m'y embarquer pour retourner à Divandurou,

* Almaz en Arabe ſignifie Diamant.

lorsque je fus massacré par le fils du Cadis d'Ormus.

Mon pere qui depuis mon départ n'a point eû de mes nouvelles, & qui attend mon retour avec impatience, est depuis un mois au lit, d'une maladie dont il est écrit sur la table de lumiere qu'il ne guérira pas, & notre grand Prophete a obtenu de Dieu en ma faveur, que l'épée de l'Ange de la mort demeure enrouillée dans son foureau jusqu'à ce que tu sois arrivé à Divandurou, où tu épouseras la Princesse Gerun ma sœur. Prens cette route sans crainte, j'y annoncerai ton abord; & pour qu'on ne puisse s'y méprendre, je vais te sceller du sceau des Prédestinez; alors le spectre ayant appuyé assez ferme un cachet tout de feu sur le bras du Prince de Gur, il en ressentit dans le moment une si grande

douleur, qu'il fit un cri perçant qui réveilla tout l'équipage ; on courut à lui, il raconta ce second rêve, & le trouvant réel par la marque imprimée qu'il avoit au bras, & sur laquelle on lisoit distinctement le nom de Dieu & du grand Prophete, il ne balança pas un moment à prendre la route des Isles de Divandurou, où il aborda au bout de cinq semaines.

Les vents favorables l'avoient conduit dans le Port à point nommé. Le Roi de ces Isles étoit très-mal, & la Princesse sa fille qui ne le quittoit pas d'un moment, en étoit dans une affliction inconcevable ; la mort prochaine de son pere la mettoit dans un état fort à plaindre de toutes manieres. Le Roi de Cananor * dont les Ancêtres avoient

* Le Royaume de Cananor est auprès

eu autrefois quelques prétentions sur les Isles de Divandurou, n'attendoit que la mort de Zelabdin, pour faire une irruption dans son Royaume, & profiter de l'absence du Prince son fils; mais Faruk, Seigneur, changea bien la face des affaires.

Almaz s'étoit apparu au Roi son pere pendant la nuit qui précéda l'arrivée du Prince de Gur; il lui avoit appris sa mort violente, la pitié de Faruk, les ordres qu'il avoit reçûs du Ciel de le marquer de son sceau, & de l'envoyer à Divandurou pour y épouser Gerun, & lui avoit ordonné de la part du grand Prophete de se préparer saintement à la mort.

Zelabdin étonné de ce rêve,

du Malabar, & des Isles de Divandurou dans l'Inde: tous les Peuples y sont Mahometans.

le regardoit comme l'effet d'une fiévre brûlante ; mais quelle fut sa douleur, quand Gerun, qui couchoit à côté du lit de son pere, se leva brusquement, jetta seulement une robe sur ses épaules, & courant au lit de Zelabdin : ah, Seigneur, lui dit-elle en fondant en larmes ! mon frere sans doute ne vit plus ! je viens de le voir tout sanglant, il m'a appris qu'il avoit été assassiné par le fils du Cadis d'Ormus : qu'un jeune Prince caché sous l'habit de Calender lui avoit donné la sepulture : que ce même Prince que nous reconnoîtrons au nom de Dieu, qu'il lui avoit gravé sur le bras, arrivoit ici dans le moment même, pour s'opposer à l'injuste entreprise du Roi de Canapor ; qu'il étoit écrit dans le Ciel que j'épouserois notre Liberateur. Helas, ma chere Gerun, reprit

l'affligé Zelabdin, ton rêve n'eſt que trop vrai! Almaz qui vient de m'apparoître auſſi, m'a dit les mêmes choſes; mais il y en a ajoûté une que ta tendreſſe me cache peut-être de crainte de m'épouvanter: Azraïl eſt dans la ruelle de mon lit, il y attend mon ame, & la liaiſon qu'elle a avec mon corps ſera de ſi peu de durée, qu'à peine aurai-je le plaſir de te voir unie avec le Prince de Gur. Ah, Seigneur, c'eſt cette circonſtance que je voulois vous taire, & qui cauſe ma douleur, répliqua la Princeſſe de Divandurou: faut-il, Seigneur, que je vous perde.... Oui, ma fille, interrompit Zelabdin avec fermeté; préparons-nous l'un & l'autre à cette dure ſéparation par une ſoumiſſion édifiante que le juſte rapport de nos rêves exige de nous: & lis moi, je

je t'en conjure, les versets de l'Alcoran qui nous font regarder ce passage sans frayeur.

Gerun toute en pleurs, tira l'Alcoran de son étui de drap vert, elle lut à son pere jusqu'au jour, plusieurs chapitre de ce divin livre, & elle étoit encore dans cette pieuse occupation, lorsqu'on vint annoncer au Roi l'arrivée d'un Vaisseau au Port qui apportoit des nouvelles du Prince Almaz.

CXIII.

QUART D'HEURE.

A Cette nouvelle, qui reveilla toute la douleur de Zelabdin, il fit un grand cri ; ah, ma chere Gerun, dit-il à la Princeſſe ; voilà donc nos rêves accomplis : allez vous mettre en état de paroître devant le Prince de Gur, & ordonnez qu'on l'introduiſe ſans différer dans mon appartement. Gerun obéit ; elle alla ſe faire habiller pendant que l'on porta à Faruk les ordres du Roi de Divandurou, & le jeune Prince ayant été conduit dans la chambre du Monarque mourant, il vit tant de triſteſſe ſur ſon viſage, qu'il n'eut jamais la force

de lui annoncer la mort de son fils. Zelabdin s'en apperçut. Seigneur, lui dit-il d'une voix foible, (car je n'ignore pas votre nom ni votre mission:) ne craignez point d'augmenter ma douleur par le recit de la mort de mon cher fils Almaz, il a pris le soin lui-même de me prévenir sur un accident aussi triste. Faruk, Seigneur, hésitoit à répondre aux intentions de Zelabdin, lorsque la belle Gerun entra dans sa chambre. Le Prince de Gur à sa vûë s'étant laissé tomber presque évanoui sur le lit même du Roi, cet accident jetta ce Monarque & sa fille dans un étonnement extrême.

La nature, Seigneur, continua Ben-Eridoün, avoit pris plaisir à préparer les voyes de l'amour entre Faruk & Gerun. Cet Princesse ressembloit si parfaite-

ment à Gulguli-Chemamé, que le Prince de Gur, n'avoit pû l'envisager sans un trouble extraordinaire. Il revint peu à peu de sa foiblesse, & reconnoissant à la différence des tailles qu'il s'étoit trompé, il ne jugea pas à propos de découvrir à Gerun le motif secret de cette subite vapeur, & se tournant vers Zelabdin : ah ! Seigneur, lui dit-il, pardonnez une impolitesse que je viens de commettre malgré moi ; les beaux yeux de la charmante Gerun ont lancé dans mon cœur des traits si perçans, que je n'ai pas eu la force de les soutenir, mais en voulant excuser une incivilité, je m'apperçois que j'en commets une autre ; il sied mal de parler d'amour dans des lieux remplis d'horreur & de tristesse ; & quoique j'y semble autorisé par les assurances que m'en a

donné l'ombre du Prince vôtre fils, & par les marques divines qu'elle m'a gravées sur le bras droit, je sens bien mon imprudence en cette occasion.

Tout vous est permis, Seigneur, reprit l'affligé Zelabdin, puisque le Ciel vous destine pour être l'époux de la belle Gerun, j'aurois mauvaise grace de trouver à redire à une passion qui doit faire tout le bonheur de sa vie, & je suis charmé au-contraire que ses attraits ayent fait une impression si vive & si prompte sur les sens d'un Prince aussi accompli; mais, Seigneur, faites-moi la grace de m'apprendre enfin le sort de mon fils, puisque vous êtes le seul qui m'en puissiez dire des nouvelles certaines : Faruk en ce moment ne pût se dispenser d'instruire Zelabdin de la mort déplorable

d'Almaz, il lui en apprit toutes les circonſtances dans le moins de paroles qu'il lui fut poſſible, la punition de ſes aſſaſſins, l'apparition de ce malheureux Prince, & les ordres précis qu'il en avoit reçus de ſe rendre à Divandurou, où il l'avoit aſſûré du cœur de la belle Gerun.

A peine, Seigneur, le Prince de Gur avoit achevé ſon recit qu'on vint bruſquement annoncer à Zelabdin que le Roi de Cananor en perſonne venoit de faire une deſcente dans l'Iſle, & qu'il mettoit tout à feu & à ſang. Ah, Seigneur, dit Faruk, c'eſt à moi à vous venger de l'oppreſſion de cet injuſte Monarque; je périrai bien-tôt avec tous les miens, ou je vous apporterai ſa tête avant qu'il ſoit peu. Le Prince alors faiſant une profonde inclination au Roi, ſe tourna vers la Princeſſe:

& vous lui dit-il, charmante Gerun, oserai-je me flatter de vous être déja assez cher pour meriter que vous fassiez au ciel des vœux pour un Prince qui répandra jusqu'à la derniere goutte de son sang avant que le Roi de Cananor vienne à bout de ses lâches prétentions.

La Princesse de Divandurou fut interdite du compliment du Prince; elle ne sçavoit comment y répondre: mais son amour semblant être autorisé par le grand Prophete & par son pere. Allez, Seigneur, lui répliqua-t-elle, où la gloire vous appelle, notre cause est trop juste pour que la victoire soit du côté du Roi qui veut nous opprimer; mais ne vous abandonnez point tant à l'ardeur de votre courage, que je puisse y trouver une nouvelle matiere de douleur. La Princesse ne pût ache-

ver ces mots ſans rougir, & Faruk tranſporté de joye de voir le cœur de la Princeſſe ſenſible pour lui, courut ſe mettre en état d'exécuter ce qu'il venoit de promettre. Il aſſembla en un moment tous ſes gens, & les troupes du Roi Zelabdin s'étant jointes à lui, il les conduiſit vers les ennemis avec tant d'intrépidité qu'on liſoit ſur ſon viſage des marques aſſurées de ſa victoire.

Le Roi de Cananor avoit d'abord inſpiré une telle terreur dans l'Iſle, que tout fuyoit devant lui ; mais Faruk ramenant les fuyards, le repouſſa ſi vigoureuſement qu'il fut obligé de reculer lui-même à ſon tour. Déſeſperé de ſe voir vaincu par un ſeul homme, car ce n'étoit pour ainſi dire que Faruk qui faiſoit pencher la victoire de ſon côté, il ſe fit jour à travers mille épées pour le join-

dre, & le Prince de Gur qui brûloit d'envie de mesurer ses forces contre celles du Roi de Cananor, ayant fait plus de la moitié du chemin, & renversé tout ce qui servoit d'obstacle à sa valeur, l'on vit entr'eux un combat terrible, qui se termina enfin à l'avantage de Faruk : le Roi de Cananor y laissa la vie, & sa mort ayant découragé ses soldats, ils chercherent à regagner promptement leurs Vaisseaux ; mais le Prince de Gur, les ayant poursuivis sans relâche, ils passerent tous sous le tranchant des sabres des soldats de Zelabdin & de Faruk, & leurs Vaisseaux furent abondonnez au pillage.

Après une victoire aussi complette, le Prince retourna au Palais au milieu des acclamations de tout le peuple. Il fut reçu de Zelabdin, & sur-tout de l'incom-

parable Gerun, avec des transports de joye, difficiles à exprimer. La sympathie qui fait ordinairement beaucoup de chemin en peu d'heures, lui avoit tellement gagné le cœur de cette Princesse, qu'elle avoit peine à modérer le plaisir qu'elle ressentoit de se voir destinée pour être l'épouse d'un Prince si charmant.



CXIV.

ET DERNIER

QUART D'HEURE.

FAruk, Seigneur, étoit parfaitement bien fait, les traits vifs, l'air noble, l'ame belle, extrêmement adroit, & brave au-delà de l'imagination. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour enflammer une jeune Princesse, que son heureuse ressemblance avec Gulguli-Chemamé faisoit adorer à ce jeune Heros. En un mot, Zelabdin ne voulut pas laisser long-tems soupirer ces heureux amans. Il les unit ensemble dès le jour même, & déclarant Faruk pour son suc-

cesseur, il alla peu de tems après rendre compte de ses actions devant le trône majestueux de Dieu.

Voilà, Seigneur, toutes les aventures de Faruk, ce Prince cheri de la belle Gerun, après avoir sincerement pleuré la mort de Zelabdin, passa ses jours avec son illustre épouse dans une félicité digne d'envie, & laissa après lui des Princes dont la postérité regne encore aujourd'hui dans les Isles de Divandurou.





RETOUR

Du Medecin Abubeker.

DAns le moment que Ben-Eridoün achevoit l'hiſtoire de Faruk, l'on entendit par tout Aſtracan mille cris de joye, qui retentirent juſqu'au Palais de Schems Eddin : Ce Monarque ſurpris de cette nouveauté, ordonna promptement au Viſir Mutamhid de s'informer du ſujet de ce bruit, il ſortit pour cet effet du Palais, mais y rentrant dans l'inſtant même. Ah, Seigneur, s'écria-t-il, tout tranſporté, je viens d'appercevoir Abubeker avec une Dame voi-

lée qu'il conduit ici par la main; sans doute que vôs maux vont finir, & c'est la présence de ces deux personnes qui porte dans le cœur de vos peuples une joye qu'ils ne peuvent contenir.

Mutamhid n'avoit pas encore achevé d'apprendre au Roi d'Astracan une si agréable nouvelle, que le pere de Ben-Eridoün entra dans le Salon où étoit Schems-Eddin, suivi de la foule du peuple qui avoit forcé les portes; il se prosterna au pied de son Roi: Seigneur, lui dit-il, voici votre fidele Esclave de retour avant le tems que j'avois promis à votre Majesté, & j'amene avec moi un trésor que je n'ai pû trouver qu'à Serendib même; c'est la femme qui doit lui rendre la la vûe: approche, mon cher Abubeker, que je t'embrasse, répondit le Roi d'Astracan; de tels su-

jets que toi & ton fils meritent toute la bienveillance de leur Prince : que cette femme si rare fasse donc son experience : mais je t'avertis par avance que quand elle ne réussiroit pas, je ne t'en aurai pas moins d'obligation.

La Dame voilée, à ce commandement s'approcha du Trône de Schems-Eddin ; chacun étoit attentif à ce qui s'alloit passer, & peu de gens, sur-tout les Medecins, ajoutoient foi à ce remede, lorsque cette femme tirant de son sein un flacon d'or qu'elle ouvrit, frota les yeux du Roi d'Astracan avec l'eau qu'elle avoit recueillie sur l'arbre merveilleux de Serendib. A peine cette divine liqueur eut-elle touché les prunelles de Schems-Eddin, qu'il y sentit une fraîcheur salutaire qui lui réjouit l'ame ; deux espéces de tayes qui empêchoient l'effet des

rayons visuels, s'évanouirent; & ce Prince recouvrant en ce moment l'usage de la vûe, aussi net qu'il l'eut jamais eu avant le crime de Ben-Bukar qui l'en avoit si barbarement privé, s'écria transporté de joye: O Ciel, est-il bien possible que l'obscurité qui m'enveloppoit depuis si long-tems se soit dissipée! Oui, je vous reconnois, mon cher Mutamhid; c'est vous même Cuberghé, voici tous mes fideles sujets dont les traits n'ont point été effacez de ma memoire par un si long aveuglement: enfin donc je revois la lumiere.

L'étonnement fut si extraordinaire, & la joye si grande dans le Salon, que l'on n'entendoit de toutes parts que des battemens de mains; mais le Roi ayant fait faire silence, adressa la parole à la Dame voilée qui étoit demeurée

meurée debout dans un modeste silence. Qui que vous soyez, lui dit-il, illustre heroïne de votre sexe, esperez tout d'un service dont la récompense n'a point de prix. La perte de ma chere Zeb-El-Caton ne me permet pas de partager mon Thrône avec vous; jamais femme, quelque belle qu'elle puisse être, n'aura pouvoir sur mon cœur, mais comptez sur une reconnoissance sans bornes & toujours nouvelle.

Au reste, Madame, ne me cachez plus ni à mes sujets, une personne à qui j'ai tant d'obligation: levez ce voile, je vous en conjure, & laissez nous voir des yeux dont la vivacité éblouit, quoique leurs feux soient rompus par la gaze qui les cache.

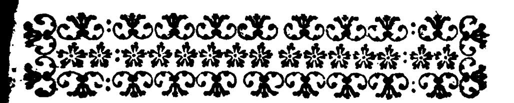
La Dame voilée, à cette priere, crut devoir obéir. Elle leva son voile; mais que devint Schems-

Eddin à cette vûe qu'il ne put soutenir ? il se laissa aller sur son Trône, & ne reprenant l'usage de la parole que quelques momens après : Ah, Zebd-El-Caton, ma chere Zebd-El-Caton, s'écria-t-il, est-ce bien vous que je vois, & mon cœur sur lequel votre image est si profondément gravée, ne prend-t-il pas pour vous tout ce qui se présente à mes yeux ? Non, reprit la Dame, qui venoit d'ôter son voile, en versant des larmes de joye, je suis cette Zebd-El-Caton que vous avez crû morte ; je vis, & je suis assez heureuse pour faire finir vos malheurs. Ah, sans doute, reprit le Roi, en embrassant tendrement son épouse, tous mes maux sont finis puisque je vous revois. Dieu m'est témoin que je n'ai pas été un seul jour depuis notre cruelle séparation sans ré-

pandre des larmes de votre perte ; en voilà dont la source tarie.

Cette conversation & les mutuelles tendresses & caresses de ces illustres époux, toucherent vivement les assistans. Ils étoient étonnez d'une si surprenante & miraculeuse aventure, aussi-bien qu'Abubeker lui-même qui avoit amené cette Princesse de Serendib à Astracan sans la connoître pour Zebd-El-Caton. Bien-tôt après cette heureuse reconnoissance, la tristesse & le silence firent place à la joie & au plaisir. Le Roi fit des libéralités excessives à Abubeker & à son fils, qu'il retint toujours auprès de lui. Il envoya des sommes immenses dans tous les Convents de Derviches & dans les Mosquées, pour remercier le souverain Prophete de sa divine protection ; mais impatient de sçavoir par

quel pouvoir ſurnaturel ſon épouſe avoit été rappellée à la vie, & par quel hazard elle avoit rencontré Abubeker, il ne fut pas plutôt rentré dans ſon Palais avec ſes Viſirs & le Medecin, qu'il pria Zebd-El-Caton en leur préſence de vouloir ſatisfaire ſa curioſité. La Princeſſe aimoit trop le tendre Schems-Eddin pour retarder ſa ſatisfaction d'un inſtant: elle lui parla en ces termes.



HISTOIRE.

De Zebd-El-Caton.

IL eſt inutile, Seigneur, de vous rappeller les derniers paroles que je vous dis au moment de notre ſéparation ; elles m'étoient dictées par notre grand Prophete, & je ne croyois pas que nous duſſions jamais être réunis enſemble, voyant Azrail auſſi près de mon chevet ; cependant je n'en mourus pas ; une vapeur létargique interrompit ſeulement la fonction de tous mes ſens, & fit croire ſans doute, que je ne vivois plus : vous y futes trompé vous-même, vous

me fites enfermer, à ce que j'ai sçû depuis par Abubeker, qui sans me connoître, a raconté tous vos malheurs en ma présence au Roi de Serendib, vous me fîtes enfermer, dis-je, dans un cercueil orné de pierreries, mais vous eûtes la précaution de ne me point couvrir le visage, & c'est ce qui me sauva la vie.

Les bijoux & l'or dont le cercueil étoit garni, firent que les voleurs Arabes m'emporterent jusqu'à ce qu'ils se crussent en sûreté. Ce ne fut qu'à plus de dix lieues de l'endroit où ils vous avoient attaqué, qu'ils partagerent entr'eux leur butin, & après avoir déchiré mon cercueil, ils alloient me dépouiller & me jetter dans une petite riviere assez profonde qui n'étoit pas éloignée d'eux, lorsque l'un des Arabes ayant voulu découdre avec son

coûteau la manche de ma robe sur laquelle étoit attachée une émeraude, fut assez mal-adroit pour me piquer au bras, & ce fut-là, Seigneur, ce qui me garantit de la mort : le sang en sortit en si grande abondance, que cet homme en fut surpris; & sentant encore en moi quelque reste de chaleur, & une palpitation assez lente, il jugea bien que la létargie m'avoit réduite en cet état. Il ne témoigna rien de ce qui venoit de lui arriver, & me chargeant sur ses épaules, il me porta vers la riviere, dans le dessein de faire croire qu'il alloit m'y jetter. Les Voleurs pendant ce tems s'éloignerent sans songer seulement à cet homme ; heureusement qu'il sçavoit un peu de Medecine, il laissa couler mon sang autant qu'il le crut à propos pour me sauver

la vie, banda ensuite mon bras avec la mousseline de son Turban, & me jettant de l'eau sur le visage, il me fit revenir peu à peu.

J'ouvris enfin les yeux, Seigneur, & quand j'eus assez de force pour considérer fixement les objets les plus prochains, je ne fus pas peu surprise de me voir seule avec un homme inconnu; comme il lût mon étonnement & ma douleur dans mes yeux & dans mes actions: rassurez-vous, Madame, me dit-il, votre vie est en sûreté avec moi, & votre honneur n'y court aucun risque, puisque je suis hors d'état de l'attaquer quand même j'en aurois la volonté. Ces paroles firent cesser mon effroy, & m'étant informée de lui par quel moyen j'étois tombée entre ses mains, j'appris, Seigneur, que

votre

votre petite Caravane avoit été attaquée par des voleurs Arabes à quelques journées du grand Caire ; que vous aviez fait une résistance inouie ; mais qu'enfin, vous aviez succombé sous le nombre, & qu'avec toute votre escorte, vous étiez tombé percé de mille coups, & entouré de plus de trente de vos ennemis qui avoient tous péri de votre main. Jugez, mon cher Prince, de mon desespoir, en apprenant cette cruelle nouvelle ; je ne vous comptai plus au nombre des vivans ; & voulant vous rendre les mêmes devoirs dont vous m'aviez honorée, je suppliai l'Arabe avec qui j'étois de me conduire à l'endroit où s'étoit passé le combat, il eut pour moi cette complaisance. Comme j'étois extraordinairement foible, je ne pûs faire ce chemin qu'en trois jours : nous

examinâmes ensemble les morts ; mais comme ils étoient presque tous défigurez par le sang, par les playes qu'il avoient reçûes au visage, & par le tems qu'il y avoit qu'ils étoient exposez à l'air, je ne pus reconnoître votre corps avec certitude : j'en trouvai pourtant un qui me parut de votre taille, & que je pris pour vous ; je lui lavai le visage de mes larmes, j'y crus remarquer quelques-uns de vos augustes traits, & ma douleur fut si vive en ce moment, que je m'évanouis sur le corps que je tenois embrassé tendrement : l'Arabe m'en détacha. Je fus plus d'une heure sans sentiment, mais je revins enfin à moi. Nous creusâmes avec quelques sabres rompus, un trou assez grand pour y mettre ce corps ; je l'y enfermai, je le couvris de terre & je quittai enfin ce funeste lieu.

J'étois si étonnée, malgré mon affliction, des civilitez & de la politesse de mon Arabe, que je ne pouvois être un moment sans lui en témoigner ma reconnoissance. Seigneur, lui dis-je, comment est-il possible qu'ayant embrassé le genre de vie que vous meniez avec les Bedouins, vous ayez conservé parmi eux des manieres si nobles & si éloignées de leurs caracteres, vous n'étiez pas né pour une condition si basse & si cruelle, & il faut sans doute que quelque raison pressante vous ait obligé à demeurer avec eux. Ah, Madame, s'écria l'Arabe, quoique d'un état mediocre, je ne croyois pas certainement me trouver jamais dans la compagnie de pareils scelerats; la vengeance que j'ai voulu prendre du plus cruel affront que l'on puisse faire à un homme, m'a seule détermi-

né à m'aſſocier aux voleurs Arabes ; mais la mort de mon ennemi ne me rend point ce que ſon injuſte fureur m'a ôté. Cet homme ne put prononcer ces dernieres paroles ſans répandre des larmes abondamment ; elles exciterent ma compaſſion & ma curioſité : je le priai de vouloir me raconter ſes malheurs : voici à peu près, Seigneur, de quelle maniere il s'en acquitta.



AVENTURES

De l'Arabe Aben-azar.

JE ſuis fils, Madame, d'un aſſez riche Jouaillier d'Aden *, mon pere avoit un intime ami nommé Saman de ſa même profeſſion; cet ami avoit une fille de quatre ans moins âgée que moi, mais d'une beauté qui effaçoit tout ce qu'il y avoit de jeunes perſonnes dans Aden. Pour s'attacher encore plus étroitement l'un à l'autre, mon pere & ſon ami deſtinerent leurs enfans pour être unis enſemble,

* Aden Ville ſituée à l'entrée de la Mer Rouge, dans l'Arabie heureuſe, elle eſt capitale d'un Royaume du même nom.

de ſorte que nous n'eûmes pas plûtôt l'âge de raiſon que l'on apprit à la jeune Abdarmon à me regarder comme devant être un jour ſon époux, & que mon pere me fit connoître que je ne lui plairois qu'autant que je ferois de progrès ſur le cœur de cette aimable fille.

Il arrive rarement que des enfans, deſquels on diſpoſe dans un âge ſi tendre, ſuivent exactement les volontez de leurs parens ; il ſemble même que cette eſpece de tyrannie leur inſpire un deſir de revolte. Il en fut, Madame, tout autrement de nous ; plus nous avançâmes en âge, & plus nous repondîmes aux intentions de nos peres. Je paſſois des journées entieres avec ma petite maîtreſſe, ſans chercher d'autres plaiſirs. Elle n'en trouvoit point de plus ſenſible que celui de me

voir auprès d'elle, & si je manquois d'un moment, les heures ausquelles j'avois coûtume de me rendre à sa chambre, elle m'en faisoit des reproches si tendres, que mon amour en recevoit une puissante augmentation. Vous ne m'aimez pas comme il faut, mon cher Aben-azar, me dit-elle un jour, & je vois bien que je ne suis pas assez belle pour esperer de vous attacher uniquement; vous paroissez souvent distrait avec moi pendant que je ne suis occupée que de vous seul. Que manque-t-il donc à votre bonheur pour le rendre parfait? Ah si je le sçavois, dût-il m'en coûter la vie pour rendre mon amant heureux, je lui proteste que je le ferois avec joye. Vous êtes bien injuste ma chere maîtresse, lui répondis-je, & en même tems bien ingenieuse à vous donner de la peine? pour-

quoi me faire des reproches que je merite ſi peu? Je n'aime que vous, votre amour ſeul fait tout mon bonheur. Je languis dans les lieux où je ne vous trouve point; & ſi je puis être capable de quelque chagrin, c'eſt de voir que notre félicité ſoit ſi éloignée qu'il me faille attendre quatre ans pour être l'époux de ma chere Abdarmon.

Ma jeune maîtreſſe, continua Aben-azar, n'avoit au plus que dix ans, & j'en avois à peine quatorze, lorſque nous tenions des diſcours ſi tendres; jugez quels ils pouvoient être, plus nous approchions du terme ſi deſiré. Enfin, Madame, je ne crois pas qu'on puiſſe jamais s'aimer avec plus de délicateſſe que nous le faiſions; & nous touchions preſque à l'heureux moment qui devoit couronner un amour ſi

pur & si fidele, lorsque nous devînmes tout d'un coup les plus infortunez amans de toute la terre. Nos peres se brouillerent pour quelque jalousie de profession : un ennemi mortel du mien prit le soin de fomenter leur querelle par mille mauvais rapports, & ce traître, par ses artifices, vint si bien à bout de les desunir, qu'il se forma entr'eux une haine irréconciable. L'on avoit commencé, Madame, par rompre les engagemens que l'on nous avoit fait prendre Abdarmon & moi. L'on nous deffendit ensuite absolument de nous voir, & de concevoir jamais la moindre esperance de racommodement. Que ce coup nous fut sensible ! j'en pensai expirer de douleur, & je dois rendre à Abdarmon la justice de dire, que la sienne fut si vive qu'elle en tomba dan-

gereusement malade, & qu'elle en fut réduite à l'extrêmité. J'appris cette nouvelle avec un désespoir violent; je courus chez Saman, je me jettai à ses pieds: il n'est point de termes soumis dont je n'usasse pour l'attendrir en ma faveur, je le trouvai inflexible: je voulus lui faire craindre la mort prochaine d'Abdarmon, il n'en fut point ému. Quoique j'aye pour ma fille toute la tendresse possible, j'aime encore mieux, me dit-il, qu'elle soit dans le tombeau, que de la voir entre les bras du fils de mon plus cruel ennemi, ainsi n'esperez pas me fléchir, & retirez-vous promptement de chez moi, si vous ne voulez que j'oublie bien-tôt les bontez que j'ai encore pour vous. Je voulus ouvrir la bouche, mais la dureté de Saman me toucha si vivement, que je tombai sans

connoiſſance à ſes pieds. Il n'en fut pas plus touché, au contraire, il me fit prendre par deux eſclaves en l'état où j'étois, & me fit mettre hors de chez lui.

Mon pere qui revenoit de ſes affaires, paſſa malheureuſement pour moi dans cette rue; il apprit l'indigne procedé de Saman: il en fut outré, & m'ayant fait rapporter au logis, j'y revins enfin de mon évanouiſſement.

L'affront que je venois de recevoir étoit trop public pour ne pas aigrir mon pere au dernier point: il me défendit ſous peine de ſon indignation, de retomber jamais dans la même faute. Mais, Madame, que j'avois peu d'inclination à lui obéir! la belle Abdarmon avoit fait trop d'impreſſion ſur mon ame pour que je la puſſe ſi-tôt oublier; au contraire, je cherchai tous les moyens

de l'assurer de bouche d'une tendresse éternelle, mais elle étoit trop bien gardée ; il me fut impossible d'en approcher : j'en tombai malade de chagrin, & pour comble de malheur, j'appris en relevant de maladie qu'elle venoit d'épouser Ilekhan le fils de notre ennemi. Que devins-je à cette cruelle nouvelle ; je vomis contre Saman tout ce que la rage & le desespoir me dicterent : ah, m'écriai-je, belle Abdarmon, il est donc possible que vous soyez devenue la proye du plus vil & du plus brutal de tous les hommes ? En effet, Madame, Ilekhan avoit une mine si basse, l'air si farouche, & des manieres si peu polies, qu'il étoit generalement haï de tout le monde, mais son pere avoit gagné Saman par d'artificieuses flatteries, & lui ayant fait comprendre qu'il

ne pouvoit mieux se venger du mien, qu'en donnant Abdarmon à son fils. Ce malheureux n'avoit pas hesité d'un moment à sacrifier sa fille à sa vengeance, & la belle Abdarmon avoit été la victime de la haine de nos familles.

Ce n'avoit pas été sans une extrême repugnance qu'on l'avoit livrée entre les bras d'Ilekhan, elle s'étoit servie de toute sorte de moyens pour l'éviter, il avoit fallu obéir à un pere inexorable : mais on n'avoit jamais pû arracher d'elle son consentement pour une union à laquelle elle auroit preferé la mort si on lui en avoit laissé le choix. Saman cependant abandonnant la qualité de pere pour devenir le bourreau de sa fille, la remit entre les mains d'Ilekhan. Il la conduisit en sa maison sans trop s'embarrasser de l'aversion qu'elle

témoignoit avoir pour lui, & croyant que le consentement de l'indigne Saman lui suffisoit pour exiger d'Abdarmon, ce qu'une femme ne peut, sans scrupule, refuser à son mari; il trouva chez cette vertueuse fille une resistance que les prieres ni les menaces ne purent jamais vaincre. Son humeur impatiente le fit courir en porter ses plaintes chez Saman: il en fit de severes reprimandes à sa fille, mais cette genereuse personne sans sortir du respect qu'elle devoit à son pere, lui déclara qu'elle ne seroit jamais la femme d'Ilekhan: Non, Seigneur, lui dit-elle, vous tentez vainement de me rendre infidelle; mon cœur s'est fait une douce & longue habitude d'aimer Aben-azar, je n'ai fait en cela que suivre vos ordres, & la mort la plus affreuse me sera

préferable au changement.

Saman fut étonné d'une pareille résolution ; il crut pourtant que le tems viendroit à bout de la détruire, & conseilla à Ilekhan de traiter Abdarmon avec douceur, il lui fit esperer par ce moyen de fléchir ce jeune courage.

Ilekhan eut bien de la peine à se moderer & à suivre cet avis ; il resolut pourtant d'éprouver pendant quelques jours, si une conduite respectueuse lui gagneroit un cœur si rebelle, & se reserva ensuite d'user de toute son autorité en cas qu'il ne réussit pas par la douceur.

Je sçus avec une joye incroyable la noble résistance d'Abdarmon, & le parti qu'Ilekhan venoit de prendre ; j'en conçus une esperance favorable : & mettant tout en usage pour deranger les

projets de mon lâche rival, je trouvai le moyen de seduire un de ses esclaves, & j'obtins de lui qu'il m'introduiroit la nuit dans l'appartement de ma maîtresse. Il le fit en effet, je m'étois déguisé en femme, afin de donner moins de soupçon à ceux qui pouvoient me voir entrer chez Ilekhan, & je fus conduit sous cet habit dans la chambre de ma chere Abdarmon. Elle étoit couchée négligemment sur un lit, la tête appuyée sur son bras, dans la posture d'une personne affligée. Je me jettai à ses genoux, & je baisai une de ses belles mains avec un si grand transport qu'elle connut bien qu'il n'y avoit qu'un amant aimé qui put prendre une pareille liberté. Si elle ressentit une extrême joye à ma vûe, elle ne fut pas moins effrayée quand elle fit reflexion
que

que j'étois dans un endroit dont Ilekhan étoit le maître. Ah, Seigneur, me dit-elle, en m'embraſſant; fuyez, je vous en conjure, des lieux où je tremble pour votre vie; mettez-vous en état, s'il ſe peut, de m'arracher à mon tyran, & ſoyez perſuadé que je ſouffrirai les tourmens les plus cruels & la mort même, avant que de trahir les ſermens que je vous ai fait tant de fois de n'être qu'à vous. Eh bien, Madame, repris-je, venez donc à l'heure même avec moi, je vais vous ſouſtraire à un homme dont le procedé doit être odieux à toute la terre.

L'eſclave que j'avois gagné, s'oppoſa d'abord à ma réſolution; mais un diamant l'ébranla: je lui promis de l'emmener avec nous, & de reconnoître ſi bien le ſervice qu'il me rendroit, que je

le gagnai entierement. J'embraſſai alors Abdarmon avec un tranſport extraordinaire ; & nous allions ſortir de ſon appartement, & prendre la fuite, lorſque Ilekhan parut à nos yeux le ſabre à la main, & ſuivi de huit eſclaves armez de même ; je fus ſi étrangement ſurpris à cette vûë, que je donnai à ces miſerables le tems de me ſaiſir.

Abdarmon connut bien par la rage qu'elle lut dans les yeux de notre ennemi, qu'il n'y avoit pas de grace à eſpérer pour nous. Elle ne daigna pas entreprendre de fléchir ſa colere, & le regardant avec indignation : Je ne t'ai point caché, lui dit-elle, tyran, la violente paſſion que j'ai toujours eû pour Aben-azar : il eſt aimable, il m'a plû ; je lui ai paru préferable à toutes les filles d'Aden : il m'a aimé avec

toute la délicatesse possible, & j'étois à lui avant qu'une injuste haine qui a divisé nos familles, eût déterminé mon pere à me livrer à toi : voilà, barbare, tout le crime que tu vas punir, il est trop beau pour en avoir le moindre regret ? Alors, me tendant la main, je vois bien, mon cher amant, me dit-elle avec assez de fermeté, que nous allons mourir ; l'indigne Ilekhan n'est pas assez généreux pour nous rendre à nous-mêmes ; préparons-nous donc sans frayeur à passer dans une vie tranquille & délicieuse : là nos plaisirs ne seront point troublez par la haine de nos parens, nous n'y verrons ni jaloux ni tyrans, & comme nous y portons des cœurs tout remplis de flammes, nous y serons sans doute reçûs au nombre de ces fideles amans qui n'auront

point d'autre occupation que de ſe livrer tout entiers au plaiſir d'aimer & d'être aimé.

Ce diſcours ſi tendre pour moi & ſi piquant pour mon rival, ne fit encore qu'allumer ſa fureur. Oui, perfide, dit-il à Abdarmon, qui s'étoit jettée entre mes bras, oui, tu mourras, & tu mourras de ma propre main : ma vengeance ne ſeroit pas pleinement ſatisfaite ſi j'en remettois le ſoin à un autre : alors il enfonça ſon ſabre dans le ſein de ma chere maîtreſſe, qui n'eut que le tems de tourner les yeux vers moi & de me dire adieu.

Ah, Madame, continua l'Arabe, en verſant un torrent de larmes que lui arrachoit un ſi tendre ſouvenir. Que devins-je à cette ſanglante vûë ; j'avois été pour ainſi dire, immobile d'étonnement juſqu'alors, mais la

mort d'Abdarmon m'en tira bien-tôt. Je fis un cri qui effraya ceux qui me tenoient, & ma fureur fut si violente, que je me débarrassai d'eux, & me jettai sur le barbare Ilekhan ; je le mis sous mes pieds, & lui arrachant un poignard qu'il portoit à la ceinture, je fis si bien, malgré les efforts de ses esclaves, que je lui en portai plusieurs coups, mais j'étois si hors de moi, que je ne le blessai que très-légerement. On me terrassa, je fus desarmé, & la rage de mon rival augmentant en voyant couler son sang, il devint furieux. Traître, me dit-il, ne crois pas que je borne ma vengeance à te don- la mort ; Non, non, tu n'iras pas rejoindre Abdarmon, je te destine à un genre de supplice beaucoup plus affreux que le supplice même. Alors m'ayant

fait lier les pieds & les mains ; ah, Madame, poursuivit Abenazar, en versant des larmes en plus grande abondance : la pudeur & mon désespoir m'ôtent ici la parole ; que vous dirai-je ? Le cruel Ilekhan me fit cesser d'être ce que j'étois sans m'ôter la vie, & l'on me rapporta ensuite par son ordre, tout baigné dans mon sang, & sans connoissance, à la porte de mon pere, à laquelle, soit par pitié, ou pour lui faire plûtôt sentir la douleur qu'il devoit avoir du cruel état où j'étois, les esclaves d'Ilekhan heurterent de toute leur force.

Mon pere à ce bruit se releva, alluma sa lampe & descendit dans la rue : quel triste spectacle pour lui ? il reveilla par ses cris tous les voisins, on me porta promptement sur un lit, on envoya chercher un habile Chirurgien ;

cet homme avec quelques poudres ſpécifiques, étancha d'abord le ſang que je perdois, & s'étant enſuite ſervi d'un baume excellent, je commençai à ouvrir les yeux, & à donner quelques ſignes de vie, mais je n'eus pas plûtôt entierement recouvré l'uſage des ſens, que faiſant réflexion au triſte état où je me trouvois, & à la perte d'Abdarmon, je réſolus de ne lui point ſurvivre. J'arrachai l'appareil que l'on avoit mis ſur mes playes, & je parus dans un ſi grand déſeſpoir, qu'on fut contraint de me lier pour me guérir malgré moi. Mon pere apprit avec fureur que c'étoit Ilekhan qui m'avoit traité ſi indignement; il vouloit l'aller poignarder chez lui, je m'oppoſai à ſes deſſeins; laiſſez-moi, Seigneur, lui dis-je, le ſoin de ma vengeance, & ſi je vous ſuis

encore cher, ne repandez point ma honte dans Aden, je ſçaurai punir, avant qu'il ſoit peu, mon ennemi de ſa cruauté. Mon pere eut la complaiſance de me laiſſer faire. Enfin, Madame, au bout de quatre mois je fus en état d'exécuter ce que j'avois projeté; mais il faut auparavant vous inſtruire de ce qui ſe paſſa chez Ilekhan, après le barbare traitement que j'en avois reçû, & la punition de l'eſclave qui avoit facilité notre entrevuë.

Ce traître envoya ſur le champ chercher Saman, quoiqu'il fut aſſez tard: comme on l'aſſura que c'étoit pour affaire de conſéquence, il n'héſita point à ſe rendre chez Ilekhan: Seigneur, lui dit ce dernier, ſi vous étiez à ma place, & qu'après de ſéveres défenſes qui ont été faites à votre fille d'avoir aucun commerce avec

avec Aben-azar, vous les trouvassiez ici l'un & l'autre conjurant vôtre perte, & ne vous laissant aucun lieu de douter de vôtre deshonneur, quel parti prendroit vôtre amour si cruellement méprisé ? Le plus prompt & le plus violent, répondit Saman; dans ma juste colere je poignarderois Abdarmon & mon rival. Je suis fort aise, reprit Ilekhan, que nous ayons été de même avis, venez voir si je sçai bien venger un affront; alors l'ayant fait passer dans l'appartement d'Abdarmon, il la lui fit voir noyée dans son sang, & lui apprit en peu de mots de quelle maniére il m'avoit sçû punir de mon amour.

Saman ne put s'empêcher de fremir à la vûe de sa fille morte; ce qu'il venoit de dire étoit plûtôt l'effet de la haine qui regnoit

dans nos familles, que ses véritables sentimens; cependant comme il nous avoit condamné lui-même, il ne put appeller de son jugement; cela ne fit même que l'animer davantage contre nous, & resolu de nous perdre quand il en trouveroit l'occasion, il se lia plus que jamais avec Ilekhan & son pere pour y réussir.

Comme le lâche Saman n'avoit fait aucun bruit de la mort d'Abdarmon, je m'imaginai bien qu'il avoit quelques mauvais desseins. Je sortis d'Aden, & me joignant à une troupe de Bedoüins qui rodoient aux environs de cette Ville. Je les priai de me recevoir dans leur compagnie. Je sçavois par le moyen d'un esclave fidéle toutes les démarches des mes ennemis. J'appris un jour qu'ils étoient sortis tous trois d'Aden, dans le des-

ſein d'aller paſſer quelques jours à une maiſon de campagne qui appartenoit à Saman. Comme j'y avois été très ſouvent, & que je ſçavois parfaitement les endroits par où l'on pouvoit la ſurprendre, je propoſai au Chef des Bedoüins de lui faire gagner en une nuit plus de cent mille ſequins, pourvû qu'il me donna une eſcorte ſuffiſante, & qu'il me permit de me venger pleinement des trois plus cruels ennemis que j'euſſe dans le monde.

L'on accepta ma propoſition avec joye ; je choiſis vingt hommes intrepides, je leur expliquai mes intentions, & les conduiſant ſur la brune à la maiſon de campagne de Saman, je les introduiſis juſques dans le Salon où il étoit à table avec Ilekhan & ſon pere, ſans avoir eu beſoins que d'arrêter quelques eſ-

claves dont les cris auroient derangé nos projets. J'étois assez bien déguisé pour n'être point reconnu. On se saisit de mes ennemis ; on leur mit le poignard sur la gorge, & on les menaça de la mort s'ils ne donnoient pas chacun un billet pour aller chez eux chercher l'écrin dans lequel ils enfermoient leurs diamants : ils furent obligez de le faire, croyant par-là sauver leurs vies, je m'en saisis aussi-tôt, & leur faisant ensuite lier les pieds & les mains, & baillonner la bouche, je les fis marcher à coups de bâtons, ainsi que leurs esclaves jusques dans un petit bois où nous avions cette nuit choisi notre retraite. Je remis alors leurs billets à notre Chef ; il voulut lui-même en être le porteur, se déguisa avec trois Arabes, & se rendit à la pointe du jour à Aden,

où le Commis de Saman & du pere d'Ilekhan ; car ce dernier, ainſi que ſon fils, ſe mêloit auſſi de la Jouaillerie, ne firent aucune difficulté de lui remettre en main les diamants de leurs maîtres, dont ils voyoient les ordres ſi précis. Je contai enſuite à notre Chef toute mon hiſtoire, la cruauté de Saman, & l'indigne traitement que j'avois reçû du perfide Ilekhan, il ne put l'écouter ſans horreur. Venges-toi, me dit-il, je t'abandonne ces traitres ; & ſi tu étois aſſez genereux pour leur pardonner, je ſerois moi-même leur bourreau & le tien. Je fis donner d'abord la liberté aux eſclaves, afin qu'ils ne me reconnuſſent point, & après avoir dépouillé les vêtemens qui me rendoient méconnoiſſable, je me montrai bien-tôt après à mes ennemis ; ils frémirent à

ma vûë, & me demanderent la vie avec des larmes qui commençoient à me toucher, lorsque me rappellant toute leur barbarie, je la leur reprochai avec fureur, & après avoir poignardé moi-même Saman & le pere d'Ilekhan, il n'y eut sorte de tourmens que je ne fisse souffrir à mon lâche & cruel rival avant que de lui donner la mort : j'en ai même encore horreur en ce moment ; mais, Madame, de quoi n'est point capable un homme outragé aussi cruellement que je l'avois été. Après m'être ainsi vengé, je n'avois plus dessein de suivre les Bedoüins, mais il y a du danger de s'associer avec des gens de ce caractère, on ne les quitte pas comme l'on veut : le vol des diamants m'avoit mis en reputation, il avoit été conduit avec tant de prudence, que

notre Chef eut en moi toute la confiance possible ; loin de me donner mon congé, il ne voulut plus rien entreprendre sans mon conseil, & je me suis trouvé malgré moi dans l'obligation de rester avec lui depuis plus de deux mois jusqu'au jour d'hier qu'il a été tué de la main même de votre époux. Comme cette victoire nous avoit coûté cher par la perte de plus de huit cens Arabes, & que nos forces étoient bien diminuées, l'on ne jugea pas à propos de partager le butin sur le champ de bataille de peur d'être surpris. Nous nous chargeâmes de toutes les dépouilles ; l'on me donna le soin de votre Cercueil à cause des pierreries qui y étoient attachées, & nous ne commençames nos partages qu'auprès de l'endroit où, sous prétexte de vous aller jet-

ter dans la petite riviere qui est assez profonde dans de certains endroits, je me suis écarté des Bedoüins. La confusion & le désordre qui regnoit entre ces scelerats, ne leurs a pas permis de s'appercevoir de mon absence. J'en veut profiter, Madame, & tâcher d'obtenir du Ciel par de bonnes actions, & sans nombre, le pardon de mes crimes, aussi bien me reprochai-je sans cesse l'extrême cruauté dont j'ai usé envers mes ennemis.

Voilà, Madame, le récit succint & déplorable de mes malheurs; jugez à présent si vous ne pouvez pas bien, sans scrupule vous abandonner à ma conduite, lorsque je vous offre de vous accompagner partout où vous aurez dessein d'aller.



SUITE DE L'HISTOIRE

De Zebd-El-Caton.

J'Avois écouté l'Arabe Abenazar avec beaucoup de compaſſion, pourſuivit la belle Reine d'Aſtracan. Comme je ne croïois pas, Seigneur, pouvoir être en plus ſûre compagnie, j'acceptai ſes offres, & nous nous rendîmes à Aden par des chemins détournez. Il apprehendoit qu'on ne l'eut ſoupçonné d'avoir fait aſſaſſiner ſes ennemis, nous n'y entrâmes que ſur le ſoir, & nous allâmes droit à la maiſon de ſon pere, à qui il raconta l'horrible vengeance qu'il en avoit priſe, & de quelle ma-

niere il m'avoit trouvée. Ce bon homme fut si sensible au plaisir de revoir son fils, dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis long-tems, qu'il en pensa mourir de joie. J'en reçus tout l'accueil possible, & comme il avoit intérêt qu'on donnât un bon motif de son absence, il fit courir le bruit qu'il venoit de faire un voyage à Suaquem * où il m'avoit épousée. Peu de gens sçavoient à fond la disgrace d'Aben-azar, excepté le Chirurgien, mais il étoit mort depuis sa guerison, & Ilekhan ne s'étoit pas venté de sa vengeance. Comme je ne risquois rien à appuyer cet ingenieux mensonge, l'on me regarda dans Aden comme la femme de ce jeune homme, & j'y demeurai avec lui près de

* Cette Ville est située sur les côtes de la mer Rouge.

trois ans. Je l'avois prié de cacher ma qualité à son pere, & de me faire passer auprès de lui pour la femme d'un Tartare qui avoit été tué par les Bedoüins en revenant de la Meque : il me tint parole, mais cette précaution me fut très-nuisible.

Le Pere d'Aben-azar étoit un vieillard encore d'assez bonne mine, j'avois pour lui toutes les complaisances possibles ; il crut apparemment ne les pouvoir mieux reconnoître que par de l'amour. Je m'imagine qu il combattit long-tems, avant que de me le déclarer ; mais enfin après s'être bien fortifié dans ses résolutions, il ne voulut plus me laisser ignorer ce que son cœur ressentoit pour moi. Quoiqu'il fût impetueux dans ses desirs, il prit quelques précautions pour me le faire sçavoir & m'en ins-

truisit d'une maniere assez singuliere. L'on vous regarde dans Aden comme la femme de mon fils, me dit-il un jour, mais, Madame, en même tems qu'on le loüe du choix que l'on croit qu'il a fait de votre personne, on le plaint de votre sterilité : ces discours m'effrayent, & j'apprehende qu'en venant à découvrir notre tromperie, on n'ait assez de preuves pour le convaincre du meurtre d'Ilekhan & de ses deux autres ennemis, l'on reveille notre ancienne querelle ; l'on parle de la vengeance cruelle exercée sur Aben-azar : il est venu jusqu'à moi des bruits qui pourront autoriser les envieux à croire mon fils coupable, je ne suis point en repos dans une conjoncture aussi délicate, & il n'y a que vous, Madame, qui puissiez faire cesser ces discours. Moi,

répondis-je fort étonnée ? je suis trop sensible à tout ce qui vous regardepour vous rien refuser ; parlez, Seigneur, apprenez-moi comment il faut s'y prendre pour vous rendre la tranquillité, vous m'y verrez travailler aussi tôt avec joye. Eh bien, Madame, reprit l'amoureux Vieillard, en voici le seul moyen. Puisque mon fils n'est pas en état de faire taire les mauvaises langues, j'ai crû que je devois y suppléer, & que je n'étois pas encore hors d'âge à faire cesser une sterilité qui fait parler dans Aden : devenez mere, Madame, que ce soit par mon moyen : voilà nos ennemis hors de mesure, ils prendront mes propres enfans pour mes petits fils, & ne raisonnant plus sur une matiere qui me cause des inquiétudes terribles, la vie d'Aben-azar est en sûreté.

Je fus, Seigneur, poursuivit Zebd El-Caton, autant surprise qu'on puisse l'être de la proposition du Vieillard ; j'eus vingt fois envie de lui découvrir qui j'étois, mais apprehendant qu'il ne crut que je ne lui ferois cette déclaration que pour le refuser, je resolus de tourner la chose en plaisanterie : il s'en choqua, nous nous brouillâmes, & m'étant ensuite venu demander excuse de ses emportemens, il me jetta par de nouvelles & frequentes sollicitations, dans un embarras qui me fit tout apprehender de ses extravagances. Je les déclarai à Aben-azar, il m'en demanda mille pardons, & prenant tout d'un coup une resolution digne d'un honnête homme, il me proposa de monter avec lui un Vaisseau qui partoit le lendemain pour Ormus. Je l'accep.ai

avec une extrême joye ; il ſe munit de pierreries, nous nous embarquâmes enſemble, & nous étions bien loin du Port, avant que cet Amant ridicule ſoupçonnât ſeulement notre fuite.

Me voilà donc, Seigneur, ſur mer avec Aben-azar dans le deſſein de reprendre la route d'Aſtracan, lorſque nous ſerions arrivez à Ormus ; nous avions les vents très-favorables, & nous eſperions y arriver bien-tôt, lorſqu'il ſurvint tout d'un coup une tempête effroyable, qui après avoir battu notre Vaiſſeau pendant dix-ſept jours ſans relâche, le fit briſer en mille piéces ſur un rocher qui ne paroiſſoit pas bien éloignoit de terre. Preſqu'aucun de nous ne perit dans ce naufrage, les débris du vaiſſeau dont nous nous ſaiſimes, nous porterent à bord : mais quelle fut no-

tre douleur d'apprendre par notre Pilote que nous étions dans une Iſle deſerte, dans laquelle le Roi de Serendib releguoit ordinairement ceux de ſes ſujets qui avoient merité la mort, qu'il ne venoit point de Vaiſſeau à cette Iſle, ſi ce n'étoit une fois l'an, & qu'encore il y avoit des années entiéres où, faute de coupable, il n'en arrivoit aucun.

Cette triſte nouvelle nous affligea fort, nous parcourûmes l'Iſle, nous y trouvâmes quelques legeres habitations à moitié ruinées, mais nous n'y trouvâmes point d'habitans. Nous vêcumes pendant près d'un mois avec beaucoup d'œconomie de quelques proviſions que la mer nous envoïa de notre propre Vaiſſeau; & nous fûmes enſuite contraints d'avoir recours à des fruits dont le

le goût étoit fort désagréable. Enfin, Seigneur, la plûpart de nos compagnons étoient déja morts de misere, lorsque nous vîmes de loin un Vaisseau qui paroissoit venir droit à nôtre Isle, nous ne nous trompâmes point, c'étoient les exilez de Serendib. Il y avoit plus de trois ans qu'on n'y avoit amené personne, ainsi que nous l'apprîmes ensuite; & si l'arrivée de ce Vaisseau avoit été differée de quelques jours, nous aurions tous péris miserablement.

On mit à terre les coupables, ils étoient au nombre de cinq seulement; on leur laissa quelques provisions de bouche, & celui qui conduisoit le Vaisseau nous ayant reçû dans son bord, nous prîmes la route de Serendib.

Nous n'étions restés que neuf en vie de tous ceux qui étoient

échapez du naufrage; Aben-azar étoit de ce nombre, & j'arrivai avec lui à Serendib. Je ne m'étendrai point, Seigneur, sur les richesses & la magnificence du jeune Monarque qui y regne, qu'il vous suffise de sçavoir que c'est un des plus puissans & des plus équitables Rois de la terre, & qu'il eut la bonté de nous recevoir avec toute sorte de distinction. Ce que j'avois souffert dans l'Isle des exilez & la fatigue du Vaisseau m'avoient rendu méconnoissable, ce Prince crut pourtant distinguer sur mon visage quelques traits de beauté, & ayant ordonné qu'on eut pour moi toutes les attentions possibles; le repos & la bonne nourriture, me rendirent bien-tôt mon premier embonpoint, & m'attirerent ses regards.

J'étois logée avec Aben-azar,

qui passoit toûjours pour mon époux, dans l'exterieur du Palais de ce Prince. Je recevois à tout moment de nouvelles marques, du desir qu'il avoit de me plaire, mais ses assiduitez étoient trop respectueuses pour allarmer ma pudeur. Cependant sa passion augmentoit à chaque instant, & elle devint bien-tôt si violente, qu'il resolut, sans pourtant blesser son équité, de mettre tout en usage pour rompre un mariage dont l'étroite union le rendoit extrêmement jaloux. Il fit appeller Aben-azar, & après avoir pris auprès de lui toutes les précautions les plus délicates pour lui découvrir son amour, il lui proposa de lui donner des richesses immenses, & vingt autres femmes à choisir dans son Sérail, s'il vouloit me repudier, & m'engager à répondre à sa passion.

Aben-azar, Segneur, qui connoissoit à fond le secret de mon cœur, & qui sçavoit bien que je n'aurois pas grand égard aux sentimens interessez du Roi, fut interdit à cette proposition : Seigneur, lui dit-il, si ce que vôtre Majesté me demande dépendoit entierement de moi, je puis l'assurer qu'il n'est point d'effort que je ne fisse sur moi-même pour la satisfaire ; mais en épousant la belle Fatmé, c'est ainsi que je m'étois fait appeller à Aden & à Serendib, je me suis engagé par des sermens horribles à ne la repudier que de son consentement. Obtenez d'elle, Seigneur, qu'elle y donne les mains, je vous jure que quelque douleur que j'aye de perdre une femme d'un mérite aussi rare, je ne combattrai point ses sentimens, & que je vous la ce-

derai ſur le champ ; mais il faut la préparer à cette propoſition par toutes les complaiſances dont vôtre amour ingenieux eſt capable, autrement, elle s'effrayeroit ſûrement de l'idée d'une ſéparation qu'elle m'a aſſuré cent fois devoir faire tout le malheur de ſa vie.

On ne pouvoit répondre au Roi de Serendib avec plus de prudence. Ce Monarque amoureux embraſſa mille fois Aben-azar & le combla de ſes bienfaits.

Je fus bien-tôt avertie des prétentions de ce Prince, quelque répugnance que j'euſſe à flatter un amour auquel j'étois reſoluë de ne rien accorder de contraire aux ſentimens de tendreſſe que j'avois conſervé dans mon cœur pour votre Auguſte Majeſté. Aben-azar appuya cette tromperie de raiſons ſi ſolides,

que je fus obligée de feindre & d'avoir quelques égards pour ce Prince. Il ne crut pas plûtôt s'appercevoir qu'il avoit fait du progrès sur mon cœur, qu'il en donna des marques de joye éclatantes par mille fêtes où regnerent la profusion & la magnificence. Aben-azar même qui ainsi que moi, Seigneur, ne vous croyoit plus en vie, me conseilloit très-serieusement de répondre à la tendresse du Roi & d'accepter le Trône de Serendib; mais j'ose vous assurer, & la suite de mes aventures en fait foi, que je n'ai jamais voulu écouter cette proposition, toute glorieuse qu'elle pût m'être. Enfin ce Monarque qui n'avoit encore osé depuis trois mois me faire aucune déclaration précise, commençoit à concevoir de telles espérances d'être

aimé & d'obtenir mon consentement pour ma repudiation, qu'il devoit dans peu m'offrir sa main & son Trône, lorsque l'arrivée d'Abubeker à Serendib renversa tous ses projets.

C'est à ce fidéle sujet, Seigneur, à vous conter à present le reste de mon histoire; je vous dirai seulement que je fus transportée de joye quand j'appris de lui que vous étiez encore vivant & que je crus alors devoir instruire le Roi de Serendib de ma qualité, & de la tromperie d'Aben-azar. Quelque amoureux que fut ce Monarque, après être revenu de son étonnement au récit de vos aventures & des miennes, il renonça genereusement à la possession d'un cœur qui ne vouloit point être à lui, & m'offrit tout ce qui dépendoit de sa grandeur pour me renvoyer à Astracan.

J'acceptai seulement un Vaisseau pour me conduire jusqu'à Ormus. Nôtre voyage a été heureux ; j'ai traversé ensuite toute la Perse, accompagnée seulement du fidéle Aben-azar que voici, & d'Abubeker qui ignoroit qui j'étois ; & j'ai eu la consolation, Seigneur, de vous redonner la vûe en vous rendant une épouse qui a fait jusqu'à present, & qui fera toûjours son unique bonheur de vous plaire & d'être tendrement aimée de vôtre Majesté.

Le Roi d'Astracan ne pouvoit retenir ses larmes aux nouvelles protestations de tendresse de Zebd-El-Caton. Il l'assura mille fois d'un amour éternel, après quoi, se tournant vers Abubeker, il lui ordonna de parler à son tour. Quelque empressement, lui dit il, mon cher ami, que j'aie d'apprendre la conclusion

des

des aventures de ma belle Reine ; n'obmets, je te prie, aucunes circonstances de celles qui te sont arrivées dans un voyage de si long cours. Je ne doute point que tu n'en ayes eu d'assez particuliéres ; & de quelque nature qu'elles puissent être, je me prepare à t'entendre avec tout le plaisir possible.

Abubeker ne repliqua au Roi que par une profonde inclination, qui marquoit son obéissance. Il se r'assit ensuite à sa place, & voici de quelle maniere il raconta ce qu'il lui étoit arrivé depuis son départ d'Astracan.



AVENTURES

Du Médecin Abubeker.

VOus n'ignorez pas, Seigneur, que les railleries des Médecins d'Astracan au sujet de l'Oiseau de Serindib, furent un puissant aiguillon pour me faire entreprendre ce voyage; mais je vous avouerai naturellement que je me repentis bientôt d'avoir ajoûté foi au manuscrit Arabe; je l'avois lû étant fort jeune, il ne m'en étoit resté que des idées très-confuses, & je n'étois pas bien sûr que l'Oiseau en question fut à Serendib, c'est pourquoi je me déterminai avant que de prendre la

route de cette Isle, à aller consulter quelqu'un de ces fameux Philosophes qui font leur demeure sur une petite montagne située au milieu des Indes. Je m'éloignai donc d'Astracan dans cette intention ; & après avoir traversé la mer Caspie, j'arrivai à Derbent. * J'y cherchai en vain la femme dont j'avois besoin pour rendre la vûe à Votre Majesté ; elle ne s'y trouva pas non plus que dans toute la Perse. Je passai à Tauris, de Tauris à Hispahan, & d'Hispahan à Schiraz, où je fis quelque séjour, mais oserai-je bien vous raconter, Seigneur, ce qui m'arriva dans cette Ville : oui, sans doute ? & je divertirai Votre Majesté par

* Ville de la Province de Servan en Perse au pied du Mont Caucaze : elle est appellée Temir-Capi, ou porte de Fer, parce que c'est un passage qui met la Perse à couvert des courses de ses ennemis.

mes extravagances, puisqu'elle m'a si précisement ordonné de ne lui rien cacher de mes aventures. J'avois oui parler de la fille du Cadis de Schiraz, comme d'une personne d'une beauté achevée. Je l'avois vû passer plusieurs fois devant ma porte ; & quoique son visage & sa taille fussent cachées par un grand voile fort épais, je m'en étoit fait une idée si charmante, que j'en perdois le boire & le manger ; mais un coup de vent ayant un jour relevé le voile qui couvroit tant de perfections, j'en fus ébloui, & je resolus de tout tenter pour me faire aimer d'une personne si accomplie. Je ne songeois pas que j'avois près de cinquante ans, & que je n'étois plus d'un âge à exciter de grandes passions dans le cœur d'une jeune personne, mon fol amour

me fit tout oublier. Je fis confidence de la tendresse que j'avois pour Schahariar, c'est ainsi que se nommoit cette charmante fille, à une vieille femme qui étoit voisine du Cadis, & qui avoit accès dans sa maison, & lui promettant une grosse récompense si elle pouvoit toucher le cœur de Schahariar en ma faveur; elle parut y travailler de tout son pouvoir, & me faisant ma maîtresse tantôt cruelle & tantôt prête à se rendre, selon que cela lui étoit utile, elle m'assura enfin que cette charmante fille étoit resolue à m'accorder tout ce que je souhaitois d'elle. Je payai cette nouvelle fort grassement; je me preparai pour le rendez-vous que j'avois reçû. J'allai me mettre le plus propre qu'il me fut possible; & je ne manquai point à l'heure marquée. Je

fus introduit par la vieille dans la maiſon du Cadis ; & une jeune eſclave m'ayant fait monter par un petit dégré juſqu'au haut de la maiſon, m'enferma dans un Cabinet où je ne fus pas longtems ſans voir arriver l'objet de mes déſirs. Je fus ſi tranſporté à cette vûe, que je me jettai à ſes genoux, & je les lui embraſſois malgré ſa réſiſtance, ſans pouvoir proférer une ſeule parole, lorſque le Cadis ſon pere entra dans le Cabinet. Ma frayeur fut extrême en ce moment, Schahariar s'évanouit ; en liſant dans ſes yeux toute ſa colère, & le Cadis l'ayant fait reporter à ſon appartement, je reſtai le ſeul objet de ſa fureur. Son premier deſſein parut être de me faire donner la mort ſur le champ, mais changeant de réſolution, il me fit lier les pieds

& les mains, & voulant faire un exemple public de mon insolence, il me laissa jusqu'au lendemain en la garde de deux esclaves noirs.

Je ne sçaurois assez, Seigneur poursuivit Abubeker, vous représenter ma douleur & ma confusion ; je voyois bien que j'étois dévoué à la mort, mais je n'avois de regret à la vie que par rapport à Votre Majesté, & je me reprochois sans cesse d'être la cause, peut-être, que vos maux ne finiroient jamais. Je crus voir mes gardes sensibles à ma douleur ; je leur offris tout ce qui dépendoit de moi, s'ils vouloient me laisser échapper ; ils rejetterent d'abord ma proposition, mais l'un des deux paroissant plus touché que l'autre, fit tant auprès de son camarade, qu'il vint à bout de le gagner, il ne s'a-

giſſoit plus que de ſçavoir de quelle maniere je pourrois me ſauver. Il y avoit à ce Cabinet une très-petite fenêtre qui donnoit ſur la rue ; ils me propoſerent de me ſervir des cordes dont j'étois lié pour me deſcendre par cet endroit : je l'acceptai avec joye, on me délia, & je me mis en état d'exécuter ce que nous venions de projetter : mais par malheur l'ouverture de la fenêtre ſe trouva ſi étroite, que c'étoit tout ce que je pouvois faire que d'y paſſer tout nud. Je ne balançai point à me dépouiller ; je reſtai en chemiſe & en caleçon ; & mes gardes m'ayant promis de me jetter mes habits quand je ſerois dans la rue, je ſortis avec aſſez de peine, & me laiſſai gliſſer tout le long de la corde, qui malheureuſement pour moi ſe trouva trop courte : l'obſcurité

m'empêchoit de voir de combien il s'en falloit que je ne touchasse à terre ; mais n'ayant point d'autre parti à prendre pour éviter la colere du Cadis, je me déterminai, quelque accident qui pût m'en arriver, à sauter ce qui m'en restoit. J'exécutai ma resolution, mais votre Majesté jugera de mon étonnement, quand je me sentis enveloppé dans un filet qui avoit été placé exprès pour me recevoir, & que j'entendis de grands éclats de rire qui procédoient de mes gardes. Ah, Seigneur, quelle fut ma douleur & ma rage de connoître en ce moment que j'avois été la dupe de Schahariar, & qu'elle se vengoit aussi cruellement de l'amour que j'avois eu pour elle. Je fis mille douloureuses réfléxions sur mon malheur, & de vains efforts pour

rompre les mailles du filet. La piéce avoit été trop bien concertée, je n'en pus venir à bout je passai toute la nuit qui étoit assez froide dans ce cruel état, & j'eus la confusion le jour suivant de voir tout Schiraz accourir en foule à un si risible spectacle. Enfin le Cadis fit cesser cette plaisanterie sur le soir; on descendit le filet, j'en fus tiré: je reçus par son ordre cinquante coups de bâtons bien appliqués, l'on me rendit mes habits & l'on me permit ensuite de retourner à mon logis à la faveur de la nuit. Je le regagnai avec assez de peine sans dire à mon hôte le sujet de mon absence, il avoit été un des premiers témoins de ma honte, mais heureusement il ne m'avoit pas reconnu & j'eus encore le chagrin d'entendre tout au long mon

hiſtoire, & d'être obligé d'en rire pour ne lui pas faire croire que j'en étois le principal perſonnage.

Vous pouvez croire, Seigneur, que je fus guéri bien promptement de mon amour, & qu'après une telle avanie, je ne fis pas long ſéjour dans Schiraz, j'en ſortis dès le lendemain. Je gagnai Ormus, & m'embarquant ſur le premier Vaiſſeau qui partit pour les Indes, nous deſcendîmes à Diû; * je n'y trouvai point encore ce que je cherchois : je traverſai une partie des Indes, & j'arrivai enfin vers l'habitation des Sages ** ou Gymnoſo-

* L'Iſle de Diû eſt à vingt lieues de l'entrée du Golphe de Cambaye, les Indiens la nomme Dive en prononçant fort doucement cette derniere lettre. Ce mot en Indien ſignifie l'Iſle, & l'on nomme celle-ci Diû ou Dive tout court par excellence.

** Cette demeure des Sages Indiens qui

phiſtes Indiens ; ils demeurent ſur une petite montagne fort élevée, preſque au milieu d'une

étoient à peu près les Jogues ou Joguis dont j'ai déja parlé, étoit juſtement au milieu des Indes : il y avoit ſur la Montagne qu'ils habitoient, un Puits ſacré, & le plus ſolemnel ſerment qu'on pût faire étoit de jurer par l'eau de ce Puits. Près de ce lieu on voyoit un grand Baſſin en forme d'un Réchaut plein de feu, d'où ſortoit une flamme de couleur de plomb ſans fumée ni odeur, qui ne paſſoit jamais les bords de ce Baſſin : c'étoit là que les Indiens ſe venoient purifier des fautes qu'ils avoient commiſes, & la raiſon pour laquelle leurs Sages les nommoient le Puits de la faute & le Baſſin du Pardon. On y voyoit encore deux Tonneaux de Pierre noire, l'un pour la pluye & l'autre pour les vents ; celui de la pluye s'ouvroit quand l'Inde étoit affligée d'une extrême ſechereſſe & il en ſortoit auſſi-tôt des nuages qui l'arroſoient d'un bout à l'autre, & lorſque les pluyes trop exceſſives pouvoient nuire aux biens de la terre, en fermant ce Tonneau & ouvrant l'autre où étoient les vents, l'humidité ceſſoit, & l'air devenoit doux & ſerain. C'étoit encore en ce lieu-là que l'on avoit coûtume de venir prendre le Feu ſacré qui ſervoit aux Sacrifices.

plaine, & ceinte d'un rocher ainsi que d'une forte muraille. Ce lieu est ordinairement entouré d'un brouillard épais qui les rend visibles ou invisibles, suivant leurs volontez; mais apparemment qu'ils ne s'oposerent pas à mes desseins, puisque je parvins jusqu'à eux, & que j'y vis ces merveilles si rares appellées le Puits de la faute, le Bassin du pardon, les Tonneaux si salutaires à l'Inde, d'où sortent les pluyes & les vents, & le Feu sacré qu'ils se ventent d'avoir allumé immédiatement des raïons du Soleil.

Ah, Seigneur, que j'eus lieu d'être content de mon voyage, puisque j'appris des Sages Indiens que je trouverois, non-seulement à Serendib l'Oiseau qui m'avoit été enseigné par le manuscrit Arabe, mais encore

que j'y rencontrerois la ſeule perſonne qui étoit deſtinée à vous rendre la vûe.

Je partis de ce lieu avec une extrême confiance, aux promeſſes des Sages Indiens ; je traverſai pluſieurs Villes ſans accident ; mais comme je paſſois par un bois aſſez épais, je fus arrêté par huit Voleurs qui, après m'avoir pris mon cheval, & tout ce que je poſſédois, tinrent entr'eux conſeil pour ſçavoir s'ils m'égorgeroient ; les uns furent de cet avis, mais les autres plus cruels encore s'y oppoſerent. Il y en avoit un d'eux fort mal monté ; il s'empara de mon cheval, & ayant ouvert le ventre au ſien avec ſon ſabre, il le vuida, me dépouilla tout nud, me lia les pieds & les mains, & m'ayant mis dans le corps de ce cheval, il chevilla ſa peau de maniere

qu'elle étoit comme recousue ; & abandonnant ce lieu avec ses camarades, ils me laisserent prêt à périr par un genre de mort inoui jusqu'alors.

J'étois presque suffoqué, & j'allois sans doute rendre les derniers soupirs, quand quelques passagers traverserent la route auprès de laquelle j'étois, mes plaintes allerent jusqu'à eux. Ils me chercherent long-tems sans me trouver, mais l'un deux s'étant approché du cheval, & ayant remarqué que ce qu'il entendoit paroissoit sortir du ventre de cet animal, il s'en éloigna avec frayeur ; ses compagnons furent plus hardis, ils retournerent le cheval, & l'ayant déchevillé, ils m'en tiretent avec une surprise extrême : j'étois à demi mort : mais à peine eus-je pris l'air que je commençai à donner des si-

gnes de vie. Je revins peu à peu & ayant raconté à ces charitables personnes la cruauté de mes voleurs, ils en eurent horreur. Je me lavai au premier ruisseau, l'un d'eux me donna un méchant habit, & comme ils tenoient le chemin que j'avois resolu de suivre, ils me permirent d'aller en leur compagnie; j'arrivai avec eux à Gingi, * nous allâmes loger dans un Caravanserail, & je fus surpris autant qu'on puisse l'être d'y voir mon cheval, & d'y reconnoître mes voleurs. Je le dis à mes compagnons; ils trouverent cette rencontre fort heureuse, & quelques-uns d'eux étant allé trouver le Gouverneur de cette Ville, ils revinrent avec lui, & se saisirent de ces scelerats. Ils avouerent leur dernier

* Cette Ville est dans le Royaume de Bispagar.

crime, & quantité d'autres, on me rendit tout ce qu'ils m'avoient volé, & ils en furent punis le lendemain par des ſupplices dignes de leur cruauté.

Comme en racontant mes aventures à ceux qui m'avoient tiré du ventre du cheval, je leur avois dis que j'exerçois la Medecine, & que mon intention étoit d'aller à Serendib chercher un remede pour rendre la vûë à votre Majeſté; ils avoient fort vanté ma capacité au Gouverneur de Gingy, & je trouvai moyen de l'exercer bien plaiſamment à l'endroit d'un de ſes fils; mais je ne ſçai, Seigneur, ſi je pourrai vous raconter cette aventure avec aſſez de délicateſſe.

Sarama, c'eſt ainſi que ſe nommoit ce Gouverneur, me témoigna beaucoup de joye de me voir: l'on m'aſſûre, dit-il, que vous

êtes un Médecin très - expérimenté, & je n'en ſçaurois douter, puiſque le Roi d'Aſtracan vous envoye ſi loin chercher le remede dont il a beſoin. J'ai un fils qui, depuis huit jours, eſt devenu hipocondriaque, & pas un de nos Medécins n'a pû le guérir de ſa folie, il faut avouer auſſi qu'elle eſt des plus nouvelles & des plus particulieres. Il s'eſt imaginé qu'il doit un jour inonder tout le Royaume de Biſnagar, rien ne lui a pû ôter cette imagination de la tête, & ſur ce fondement, il retient ſon eau avec une obſtination ſi grande, qu'il eſt en danger d'en mourir ſi l'on ne trouve le ſecret de remettre ſon eſprit dans ſa premiere aſſiette. Cela n'eſt pas aiſé, répliquai-je, Seigneur, les maladies de l'eſprit ſont plus difficiles à guérir que celles du corps,

mais je puis bien vous aſſurer que j'y apporterai remede avant qu'il ſoit quatre heures. Sarama me regarda avec admiration ; il me fit conduire promptement à ſon Palais, & ayant fait préparer par mon ordonnance un bain tiéde, il y fit entrer ſon fils : quand je vis ce jeune homme à peu près dans la diſpoſition où je le voulois, & qu'il n'y avoit plus que la ſeule volonté de guérir qui lui manquoit, je ſortis de ſa chambre & j'ordonnai aux Eſclaves de Sarama de crier au feu de toutes leurs forces, & de faire paroître avec de la poix-réſine & du ſouffre, des flammes à la porte & aux fenêtre de la chambre du malade, je rentrai alors contrefaiſant l'épouvanté. Ah, Seigneur, m'écriai-je, à ce jeune homme, tout notre eſpoir eſt en vous

seul, voyez le ravage que le feu fait dans Gingy, la moitié de la Ville est déja consumée, les flammes gagnent le Palais, & nous sommes tous en danger d'être bien-tôt reduits en cendre si vous ne nous sauvez de l'incendie general. Le fils de Sarama sortit du bain tout effrayé; eh que faut-il donc que je fasse pour l'éteindre, me dit-il? ah, Seigneur, continuai-je, donnez un passage libre à vos eaux; semblables aux cataractes du Nil, elles seules suffisent pour nous preserver de l'embrasement. Vous avez raison, reprit ce jeune homme d'un grand sens froid, je n'y pensois nullement, & je ne pouvois pas m'imaginer que l'inondation que je croyois si dommageable à mon Pays, & pour lequel je sacrifiois ma vie, dût lui être si salutaire. Alors déferant à mon con-

ſeil, il rendit très-copieuſement l'eau qu'il gardoit depuis ſi long-tems. J'avois donné ordre qu'on éloignât les flammes à meſure que ce jeune homme auroit lieu de croire qu'elles devoient ceſſer; on exécuta très-ponctuellement ce que j'avois commandé, & des gens que j'avois apoſté pour venir remercier le Prince de les avoir ſauvé du feu, finirent cette riſible comédie, que l'on recommençoit toutes les fois que le fils du Gouverneur retomboit dans ſa manie.

Il n'eſt point de remerciment que je ne reçûſſe de Sarama; il paya fort genereuſement mes avis, qui furent ſi utiles à ſon fils, qu'il guérit enfin radicalement, ainſi que je l'ai appris à mon retour. Mais, Seigneur, il faut que je vous raconte une aventure fort plaiſante

qui arriva chez ce Gouverneur ; c'étoit un homme d'étude, & chez lequel il y avoit toujours un grand concours de gens de lettres.

Un jour que *Sarama* tenoit chez lui une espece d'académie où il m'avoit fait l'honneur de m'appeller ; il y entra un Arabe de fort bonne mine qui se tint de bout jusqu'à ce que Sarama lui eût fait signe de s'asseoir ; cet Arabe lui ayant demandé où il lui plaisoit qu'il prît sa place, le Gouverneur lui répondit, mettez-vous où vous vous trouverez le plus commodément. L'Arabe alors, sans faire aucune cérémonie, alla s'asseoir sur un coin du Sopha où étoit placé Sarama. Surpris de la hardiesse de cet étranger, le Gouverneur dit à un de ses Officiers, puisque cette homme

eſt ſi indiſcret, allez-lui faire une réprimande & faites-lui en même tems quitter la place qu'il a priſe. L'Arabe ayant entendu ce commandement, répondit au Gouverneur, tout beau, Seigneur, celui qui commande ſi légérement, eſt ſujet à ſe repentir. Sarama qui avoit parlé en langue Siriaque à ſon domeſtique, qui étoit de Sirie, étonné d'entendre ainſi parler l'Arabe, lui demanda s'il ſçavoit cette langue, je l'entends non-ſeulement, repliqua-t'il, mais encore pluſieurs autres; alors entrant en diſpute avec les docteurs aſſemblés, il leur impoſa bien-tôt ſilence. Il nous réduiſit tous alors à l'écouter, & à apprendre de lui beaucoup de choſes que nous ne ſçavions pas.

La diſpute étant finie Sarama rendit beaucoup d'honneur

à l'Arabe, & le retint auprès de lui ; pendant que les Musiciens qu'il avoit fait venir se mirent à chanter ; l'Arabe se mêla avec eux, & les accompagnant avec un Luth qu'il prit en main, il se fit admirer de toute l'assemblée qui lui demanda s'il n'avoit point quelque piéce de sa composition ; il en tira une sur le champ de sa poche avec toutes ses parties, qu'il distribua aux Musiciens, & continuant à soûtenir leurs voix de son luth, il nous mit tous de si belle humeur, que nous nous mîmes à rire de toutes nos forces ; après quoi, faisant chanter une autre de ses piéces, il nous fit tous pleurer : & changeant ensuite de mode, il nous provoqua tous au sommeil le plus agréable ; alors ayant pris un poinçon, il écrivit sur le manche

manche du luth dont il s'étoit servi, ces paroles : Abounaſſar * eſt venu, & les chagrins ſe « ſont diſſipez, enſuite il ſe re- « tira, & nous laiſſa tous très-ſur- pris à notre reveil d'être tombez dans un pareil Enchantement.

Je partis enſuite de Gingy pour aller à Negapatan, ** où je prétendois m'embarquer pour Serendib ; mais plus j'approchois, pour ainſi dire du Port, & plus la fortune ſembloit me mettre à deux doigts de ma perte. Je

* Abulfeda Auteur Arabe raconte pareille choſe de Farabi, ou Fariabi ; ce Docteur, ſelon lui, étoit le Phenix de ſon ſiécle, le Coriphée des Philoſophes de ſon tems, & ſurnommé Maallem-Tſani ; c'eſt-à-dire le ſecond maître, parce que celui dont il avoit appris de ſi beaux ſecrets, n'en ſçavoit gueres plus que lui : l'Auteur Arabe ne nomme pas celui qui les lui avoit enſeignés.

** Ville de la Province de Coromandel ſur le Golphe de Bengala.

n'avois plus que quelques lieues à faire pour arriver à cette Ville, lorsque je fis la rencontre de deux Indiens à pied, qui me parurent être de fort honnêtes gens ; nous allâmes quelque tems le même chemin, en nous entretenant de choses fort indifférentes : mais comme j'étois à cheval, & qu'il n'y avoit pas loin d'où nous étions à la Ville, je crus qu'il y auroit de l'impolitesse à ne pas mettre pied à terre ; je le fis donc, & je marchois tranquillement avec ces deux hommes, lorsque l'un me jettant une corde au col, il m'entraîna avec son camarade hors du chemin, & ils me conduisirent à l'entrée d'un bois, où, après m'avoir volé & dépoüillé, ils me jetterent dans une fosse qui avoit près de douze pieds de profondeur. Ces deux

ſcelerats , dont je ne m'étois point défié , attacherent alors mon cheval à un arbre, ils s'aſſirent enſuite ſur le bord de cette foſſe, & plaiſantant entr'eux de ma ſimplicité ; ils partagerent à ma vûe tout ce qu'ils m'avoient volé. Eh, Seigneurs, leur criai-je, ſoyez touchés de quelque humanité, & ſi vous n'avez pas voulu me donner la mort, ne permettez pas que je devienne la pâture des bêtes feroces ; donnez-moi ſeulement mon arc & mes fléches, afin que tant que je ſerai en vie, je ne ſois pas du moins déchiré par leurs dents carnacieres : mes voleurs ne crurent pas devoir me refuſer ſi peu de choſe : ils me jetterent mon arc & mon carquois ; mais ils furent bien-tôt punis de leur ſotiſe, avant qu'ils euſſent le tems de ſe lever de leur place, je

les perçai chacun d'une fléche, dont ils tomberent morts & roulerent avec tout leur butin dans la fosse où ils m'avoient jetté, je leur ôtai ce qu'ils m'avoient volé, & les ayant mis l'un sur l'autre, leurs corps m'éleverent assez pour me donner lieu de sortir de l'endroit où j'étois. Je remontai sur mon cheval, je repris mon chemin, & après avoir séjourné quelques jours à Negapatan, je m'y embarquai pour Serendib où j'arrivai heureusement.

Mon premier soin, Seigneur, quand je me vis dans cette Isle, fut de m'informer où je pourrois trouver l'Oiseau dont j'avois besoin; j'appris avec une extrême satisfaction, qu'il étoit dans les jardins du Roi. Je ne m'occupai alors qu'à chercher la femme qui m'étoit nécessaire, &

je fis pour cet effet publier par toute l'Isle une assemblée des femmes des aveugles. Il en vint un nombre infini ; je leur exposai de quoi il s'agissoit, & je leur promis des recompenses excessives, mais il ne s'en trouva point qui osât monter sur l'arbre dangereux, & pas une ne se flatta d'être capable de redonner la vûe à votre Majesté.

J'étois dans un chagrin inconcevable de ne pouvoir réussir dans mon entreprise, & je commençois, Seigneur, à douter de la prédiction des Sages Indiens, lorsque le Roi de Serendib m'envoya chercher par un de ses Visirs. Mon aventure avoit fait assez de bruit dans son Isle pour être parvenue jusqu'à lui ; il avoit eu la curiosité de la sçavoir par moi-même, & j'eus l'honneur, Seigneur, de lui ra-

conter toute votre hiſtoire depuis ſon commencement juſqu'à mon départ, en préſence d'un jeune homme d'aſſez bonne mine, & d'une Dame voilée qui parut l'écouter avec beaucoup d'émotion.

Ce Monarque fut très-ſenſible à vos malheurs, mais il ne put s'empêcher de rire de la douleur que je témoignois de ne point trouver une femme qui crût ſa vertu & ſa tendreſſe aſſez épurée pour monter ſur l'arbre de Serendib. J'ai appris, me dit-il, par tradition, que l'Oiſeau merveilleux qui eſt dans un de mes jardins, eſt un Genie qui depuis près de deux cens ans, eſt ſous cette forme, pour quelque chagrin qu'il donna à un des Sages qui habitent ſur la Montagne du Feu ſacré; je ſçai encore qu'il ne doit ſortir de l'eſ-

eſclavage que lorſqu'une femme, après avoir monté juſqu'au faîte de l'arbre ſur lequel il fait ſa réſidence, & après avoir puiſé de la divine liqueur qui coule de ſon becq, en ſera deſcendue ſans avoir éprouvé le tranchant de cet arbre, mais il faut que cette femme ait pardevers elle des qualités ſi éminentes & ſi ſingulieres, que je crois franchement que l'enchanteur reſtera toujours Oiſeau, & que le Roi d'Aſtracan ne recouvrera jamais la vuë par ce moyen.

La Dame voilée parut piquée de la plaiſanterie du Roi de Serendib; mais, Seigneur, lui dit-elle, quoique cette femme puiſſe être aſſez rare, vous croyez donc qu'il eſt abſolument impoſſible de la trouver: Si vous voulez que je parle naturellement, Madame, reprit le Mo-

narque, je crois qu'Abubeker fait une recherche inutile, & qu'une femme d'un caractere si particulier, ne peut passer que pour un être imaginaire. Eh bien, Seigneur repliqua la Dame en levant son voile, je veux vous convaincre du contraire, & venger l'honneur de mon sexe que vous méprisez; tant ce sera moi qui ferai l'épreuve de l'arbre dangereux, & je serai moins craintive qu'un grand nombre de femmes qui ont aussi bien que moi, les conditions réquises pour monter sur cet arbre, mais qui ne manquent que de courage & de hardiesse. Vous! Madame s'écria le Roi de Serendib, tout éperdu? Vous! faire l'épreuve de l'arbre dangéreux? songez-vous bien à ce que vous dites? Et quand même je permettrois que vous l'entreprissiez faites-

vous réflexion que vous n'avez pas toutes les qualités necessaires, qu'il faut être pour cela femme d'un aveugle, & que votre mari a deux bons yeux. Que cela ne vous inquiéte pas, Seigneur, reprit froidement cette Dame, je vous éclaircirai ce mystere quand il en sera tems, mais ma vertu ne permet plus que je differe de travailler à la guerison du Roi d'Astracan.

Ce Monarque, Seigneur, s'opposa vainement aux volontés de la Dame, elle fut ferme dans sa résolution, & tout ce qu'il put obtenir d'elle, ce fut qu'elle remettroit l'execution de ce projet au lendemain matin. Je logeai cette nuit au Palais par ordre du Prince; & le bruit s'étant répandu par toute l'Isle, qu'il s'étoit à la fin trouvé une femme qui devoit faire l'épreuve de

l'arbre dangéreux ; le Palais du Roi fut dès la pointe du jour entouré d'une foule extraordinaire de ses sujets, qui le firent supplier de permettre qu'ils fussent spectateurs d'une si grande merveille ; il ne put leur refuser cette satisfaction, l'on ouvrit les portes du Jardin, & le Prince, à qui, sans doute, cette Dame avoit découvert qui elle étoit, n'ayant plus de raison pour la détourner de son dessein, la conduisit bien-tôt par la main jusqu'au pied de l'Arbre. Elle quitta alors une longue robe qui pouvoit l'embrasser, & montant avec beaucoup de facilité de branche en branche jusqu'au sommet de cet arbre ; elle y recueillit la liqueur qui distilloit du becq de l'Oiseau, en emplit un flacon d'or qu'elle attacha à sa ceinture, & descendit aussi facile-

ment qu'elle étoit montée. L'air retentit alors de mille cris de joye & d'admiration, & l'étonnement augmenta encore quand on vit l'Oiseau s'envoler dans les airs sans être retenu comme il l'étoit auparavant, & l'Arbre sécher de maniere qu'il n'y resta plus une seule feuille.

Le Roi de Serendib ne pouvoit se lasser d'admirer la Dame qui venoit de donner un exemple si éclatant de vertu & d'amour conjugal. Que Schems-Eddin est heureux, s'écria-t-il, de pouvoir posseder une telle femme! Ah! mon cher Abubeker, marque-lui, je t'en conjure, combien je suis sensible à son bonheur, il est si grand que je ne vois rien qui puisse l'égaler.

La Dame voilée écoutoit ces louanges avec une modestie qui relevoit encore l'éclat de sa beau-

té. Que vous dirai-je davantage, Seigneur, poursuivit le Medecin, après avoir fait seulement autant de séjour à Serendib qu'il en falloit pour préparer notre retour, nous en partîmes accablés de bienfaits & des libéralités du puissant & sage Monarque qui y gouverne avec tant de justice & de modétation, & nous arrivâmes à Ormus, sans auoir essuyé aucun des périls ausquels on est si sujet sur mer dans un voyage de long cours. Nous traversâmes ensuite toute la Perse; Nous sommes heureusement arrivés à Astracan, où je n'ai sçu que dans ce moment, Seigneur, & par la propre bouche de l'incomparable Zebd-El-Caton, qu'Aben-azar que j'avois toujours regardé comme son époux, n'est rien moins que ce qu'il paroissoit, & que j'ai eu le

bonheur en contribuant à vous rendre la vûe, de vous ramener sans le sçavoir, une illustre épouse que vous avez si long-tems pleurée, & sans laquelle votre joye seroit imparfaite. Fasse le Ciel, sensible à mes vœux, que vous jouissiez, Seigneur, avec cette incomparable Princesse, d'une felicité qui ne soit point interrompue par la maladie ni par la viellesse; & que Dieu assignant un jour sur votre amour, le douaire des Dames du Paradis, elles mettent leur unique bonheur à être autant aimées de vous, que l'est aujourd'hui la divine Zebd-El-Caton.

Les souhaits d'Abubeker qui finit ainsi son histoire, eurent un plein effet; Schems-Eddin, l'heureux Schems-Eddin, après l'avoir comblé de bien-faits, ainsi qu'Aben-azar & Ben-Eridoün,

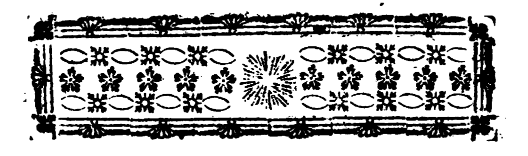
vêcut dans une union charmante avec son épouse, dont il eut plusieurs enfans dignes heritiers de leur vertu ; & ils ressentirent encore l'un pour l'autre, dans un âge presque décrépit, ces tendres mouvemens qui ne semblent devoir se trouver que dans la jeunesse.

Fin du troisiéme & dernier Tome.

AVERTISSEMENT

L'On a ſans doute attendu de moi un ouvrage d'auſſi long cours que les Contes Arabes ou Perſans. Je m'imagine voir le Lecteur ſurpris & fâché peut-être, de trouver dans ce Volume, le dénouement d'une Hiſtoire qu'il n'eſperoit qu'après un nombre conſidérable d'autres aventures ; cette petite colère auroit ſon merite, puiſque ce ſeroit une marque que cette lecture ne l'auroit pas ennuyé, mais il eſt bon de rendre raiſon de mon travail : quoique ce livre ſoit intitulé, *les Mille & un Quart d'heure*, pour peu que l'on y faſſe attention, on connoîtra que je n'ai point eu deſſein de rapporter toutes les hiſtoires qui ont été racontées au Roi d'Aſtracan.

Il y a plus de deux ans, (suivant ce que j'en ai dit au feuillet 64 du premier Volume,) il y a plus de deux ans, dis-je, que le Medecin Abubeker est parti pour l'Isle de Serindib, lorsque Ben-Eridoün entreprend de divertir Schems-Eddin de la perte qu'il a faite de sa femme & de sa vûe ; je puis donc supposer qu'il y a environ neuf cens quart d'heures d'employés par différens particuliers, ce ne sont pas ceux-là que j'ai entrepris de donner au public, je me suis fixé à ceux que Ben-Eridoün fait passer au Roi d'Astracan. Heureux si le Lecteur y a pris autant de plaisir que l'on peut se flatter que Schems-Eddin en a reçu, & si la briéveté de l'ouvrage est le seul défaut que l'on puisse reprocher à l'Auteur.



TABLE

Des Hiſtoires contenues dans ce troiſiéme Volume.

Fin de la Table du troisiéme & dernier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *Les mille & un quart d'heure*, avec les nouvelles Additions, & j'ai cru que cette Edition ſera reçûe du Public, avec autant de plaiſir que la premiere. A Paris ce vingtiéme Mai mil ſept cent vingt-deux.

HOUDART DE LAMOTTE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement ; Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris ; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GUILLAUME SAUGRAIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Livre intitulé, *Les mille & quart d'heure, Contes Tartares*, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires ; A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Pré-

sentes, de faire imprimer ledit Livre en tel volume, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consécutives, a compter du jour de la date desd. Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires. Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie ni d'en faire aucun extrait, sous quelques prétextes que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout-au-long sur les Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; en bon papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit

Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent vingt-deux, & de notre Régne le septiéme. Par le Roi en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page

133. N°. 153. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 4 Juin 1722.

DE LAULNE, *Syndic.*

De l'Imprimerie de d'HOURY fils.

[illegible]